

MONIQUE BERNARD

LA COLLECTION **ceux de
chez nous**
AUTEURS COMPOSITEURS





Mince, blonde et frêle, MONIQUE BERNARD est la seule femme d'une famille de six: quatre gail-lards de fils et un mari qui n'en finit plus de l'aimer et de l'en-courager.

Journaliste née, quoique encore un peu trop timide, elle frappait à la porte de quelques magazines il y a moins de deux ans. On s'aperçut alors que Monique avait vraiment beaucoup à dire. Et qu'elle le disait très gentiment !

Elle troqua donc, quelques heu-res par jour, le balai pour le crayon, la cuisinière pour la ma-chine à écrire. Pour la simple joie très saine de communiquer avec les autres... C'est ainsi qu'elle s'attacha un public en-thousiaste. Des lecteurs qui l'ac-ceptèrent d'emblée.

MONIQUE BERNARD leur présen-te donc, aujourd'hui, AUTEUR-COMPOSITEUR, le premier d'une série d'ouvrages soigneusement planifiés et rédigés avec amour. A travers cette grande fille toute simple, le lecteur pourra écouter vivre des artistes, des auteurs.

MONIQUE BERNARD sait regar-der et écouter les autres. Elle essaie de comprendre et non de diriger. Ce qui m'apparaît une rare qualité quand on a choisi de traduire les sentiments d'autrui.

Nicole Mongeau

ceux de chez nous

Copyright, Ottawa, Canada, 1969.

EDITIONS: Agence de Presse Artistique Enrg.

Dépôt légal 2e trimestre 1969.

Bibliothèque Nationale du Québec, Canada.

Tous droits de reproduction, adaptation et traduction réservés.

Monique Bernard

ceux de chez nous

Préface de
PIERRE DULUDE

AUTEURS-COMPOSITEURS

YVON TREMBLAY
a préparé la maquette.

RONALD LABELLE
a signé les photos de la couverture
et plusieurs autres.

*Il faut toujours projeter en
avant le meilleur de l'homme.
On doit aborder chaque être
humain avec une hypothèse
d'optimisme au risque même
de se tromper.*

MAKARENKO

PRÉFACE

Un jour, Georges Brassens interviewé par la radio, prononça ces paroles que l'on a trop vite oubliées: Puis Félix Leclerc vint avec sa guitare et nous suivîmes derrière lui.

Ce n'est pas qu'un petit hommage et de la part de qui? Voilà le mérite de madame Monique Bernard d'avoir réuni cette anthologie des auteurs-compositeurs-interprètes actuels de la chanson canadienne.

Allumée par Leclerc, l'armée des auteurs-compositeurs-interprètes apporte en ce moment une livraison de chansons qui, j'aime le dire, éclipse proportionnellement ce que fait la France en ce moment dans le même domaine.

Malheureusement, Leclerc boudé par son pays, doit s'exiler pour communiquer. Mais je sais par ses lettres qu'il fait de la chanson en missionnaire, missionnaire millionnaire, mais missionnaire. De mémoire, je citerai la conclusion d'un article de Pierre Marcabru qui disait de Félix: le poète le plus authentique que nous ait donné la chanson.

Ils sont là, Jean-Pierre Ferland, Pierre Calvé, Claude Gauthier, Monique Miville-Deschênes, Quand les hommes vivront de Raymond Lévesque, Christine Charbonneau, Sylvain Lelièvre, Gilles Vigneault, l'important Marc Gélinas, un espoir Jean-Paul Filion, et j'en oublie conscient de ne pas devoir faire une table des matières.

Puis, il se fait que, dans les événements troubles que nous traversons, et dans les événements troubles que nous traverserons, surgit un Robert Charlebois. Voilà la chanson.

Et voilà la force de cette chanson: Leclerc ouvrit les portes, et il continue cependant que Charlebois les défonce. Et c'est tant mieux.

Pierre DULUDE



GILLES VIGNEAULT

Je n'ai jamais été à Natashquan. Le nom pourtant, me séduisait. Il y a de ces noms qui plaisent ainsi, sans raison, simplement parce que leur intonation a quelque chose d'indéfinissable, qui leur donne une dimension particulière. A travers ses silences, car il faut "écouter" les silences de Gilles Vigneault, peuplés de rêves et de poésie, à travers ses pensées, il m'a parlé de son village. De sa famille aussi. Peu de lui-même. Mais n'est-ce pas parler de lui que de conter la vie du monde? Du sien et de tout ce qui l'a entouré depuis sa naissance.

Son extraordinaire regard bleu s'en va loin, bien loin, vers des horizons que personne avant lui n'a contemplé. Des centaines, des milliers l'ont vu, mais peu l'ont "regardé" aussi profondément que lui. Aujourd'hui Gilles Vigneault est détendu. Ses yeux qui peuvent être perçants, froids, naïfs ou méfiants, sont pleins de rêves. Le monde extérieur n'existe plus pour lui. Il se raconte avec simplicité, d'une voix légèrement chantante. Son histoire est si belle, si bien contée, que je vous la livre telle quelle, en vrac, avec toute la tendresse qu'il y a mise. A vous de lire entre les lignes, et de "voir", de "sentir" ses silences lourds, si lourds qu'on peut presque les saisir entre les doigts. Je vous souhaite de bien vous pénétrer de son message.

— Je suis né dans un petit village de cinq cents habitants, qui est assis à cheval sur une rivière. Passant un peu plus loin, il y en a une autre, celle qu'on appelle la Grande Rivière de Natashquan. Entre l'infini de la mer et l'infini de la forêt. Entre beaucoup de sable et beaucoup de ciel, parce qu'il n'y a pas de poussière d'usine pour le masquer. C'est un petit village dont les gens vivent bien, plus heureux qu'ils ne le savent. Et c'est bien ainsi, dès qu'on découvre son bonheur, on se dépêche d'en faire autre chose. Là, les gens vivent un peu de chasse, un peu de pêche, un peu de tout et de rien. Il y est plus facile d'y vivre qu'en ville, et ce n'est pas là qu'est la misère. Dans ce petit village d'où les gens, assez souvent, s'expatrient pendant presque tout l'âge mûr, pour aller ailleurs gagner leur vie, leur pain quotidien. Et où ils reviennent très volontiers finir de vivre. Je devrais peut-être dire VIVRE, y respirer de l'air, y écouter le silence et y regarder la mer.

Je n'ai toujours pas été à Natashquan. Je ne le connais pas plus que tantôt. Pourtant si, maintenant il vit devant mes yeux. Et dans le fond, n'est-il pas plus important

de le voir de cette manière que d'y aller? La vision des êtres et des choses que l'on peut avoir, n'est-elle pas fonction de notre imagination, n'est-elle pas fonction d'une voix, d'une intonation, d'un mot, d'un silence? Le Natashquan de mes pensées n'est peut-être pas celui qui existe là-bas, à six cent cinquante milles d'ici, au bord du Golf du St-Laurent, presque au Labrador. Quelle importance cela a-t-il si la mer est moins grise, les arbres plus courbés et les gens plus ou moins sereins, que ceux qui peuplent mes pensées? Je ne le connais pas, et je ne crois pas que j'irai le voir. Le voir... je ne pourrais faire que cela, ne pouvant y finir ma vie, car je ne suis pas de là-bas. Je ne sentirais pas cet attrait de ceux qui y sont nés, qui ont respiré l'air dont parle Vigneault, qui reconnaissent chaque pierre du chemin, chaque vague, toujours la même et toujours une autre. Où les arbres reconnaissent celui qui revient au pays et le saluent au passage. On me regarderait avec cette curiosité mêlée de méfiance, qui pince un peu le cœur, car on ne se sent pas chez soi.

Gilles Vigneault, saturé de bravos, fatigué des voyages, ira-t-il finir ses jours dans son village natal?

— Quand on parle comme je viens de m'exprimer, on rêve toujours un peu en même temps. Et on se dit que de le dire, ça va peut-être le faire se faire. Il faut, toute sa vie, forcer le destin. La vie est une lutte, mais pas pour tout le monde. Il y a des gens qui ne font qu'attaquer la vie, des gens qui ne font que se défendre, il y a ceux qui font les deux, et il y a ceux qui ne font rien du tout, et qui vivent quand même. La vie, c'est une durée qui ne dure pas beaucoup. C'est une portion du temps, une portion de l'espace à chacun proposée. Pour en faire bien plus que le candidat ne se l'imagine. Il y a des moments où on ne peut vraiment pas faire ce que l'on veut, mais nous avons le pouvoir de changer la vie, de changer les êtres et les choses, infiniment plus qu'on ne saurait s'en douter. Quand on n'est pas en prison, on s'imagine volontiers qu'on est libre. On est souvent en prison de quelque chose, mais on est surtout tant de fois en prison de soi-même. Et c'est de cette prison là que peut naître, pour chacun, ce qu'on appelle à tort ou à raison, la liberté. Quel mot dangereux et quel mot aimable, quel mot doux et tendre, et quel mot sanglant.

Il doit y avoir des tas de Natashquan de par le monde. Chacun a le sien, différent, et pourtant pareil. En l'écoutant parler, pourquoi ai-je revu mon Natashquan à

moi? Pourquoi ai-je si bien senti tout l'amour de sa terre qui l'habite et qu'il emporte avec lui, collé à la semelle de ses souliers? Parce que Gilles Vigneault est un magicien, j'allais dire un mage, suivant son étoile. Ce pays pour lui, que représente-t-il? La réponse fuse, nette et un peu sèche:

— La liberté. Pour revenir à Natashquan, il faut beaucoup passer par la liberté.

Ceux qui ont fondé Natashquan vers mil six cent cinquante-cinq, venaient de France. Le premier ancêtre de Gilles Vigneault, Paul Vigneault, s'était engagé dans le régiment de Carignan, et on le trouvait en mil six cent quarante à l'Île d'Orléans. En mil sept cent cinquante-cinq, ils furent déportés par un certain Lawrence.

— C'était un Anglais. Il ne les déportait pas parce qu'il était Anglais, mais parce qu'il était "déporteur". Très important cela.

En mil huit cent cinquante-cinq, ceux qui étaient partis de Grand Pré ou d'ailleurs en Acadie, et qui étaient allés s'échouer sur les Îles de la Madeleine ou aux Îles St-Pierre et Miquelon, sont allés fonder un village du nom de Natashquan, nom Indien qui veut dire "Rivière où l'eau abonde".



— Mes ancêtres Victor Cormier et Jean Vigneault faisaient partie de ce groupe. Nous sommes de descendance directe avec ceux qui ont fondé le village, qui compte à peine une centaine de familles.

La soeur de Gilles Vigneault demeure maintenant à Pointe Parent, tout à côté du village, sur la grande rivière. Là où Jacques Cartier s'était arrêté, cinq siècles après Eric-le-Rouge. Le trois août mil cinq cent trente-quatre, il avait baptisé cet endroit le *Cap Tiéno*. Quatre cent trente-cinq ans plus tard, c'est devenu *Pointe Parent*, du nom d'un des premiers curés de Natashquan qui a été enterré dans le cimetière des Indiens. Car à Pointe Parent, appelé encore tout récemment *Le Poste* ou *Le Vieux Poste*, on y faisait la traite des fourrures. Il y avait des missionnaires pour la réserve indienne installée là depuis plusieurs décades.

— Quand j'étais petit il y avait des Indiens chez nous. Pour trois pommes de terre qu'on volait dans le petit hangar à provisions, les Indiens nous faisaient un arc et des flèches. Ce qu'on appelait "une flèche", c'était tout un ensemble. J'ai eu une enfance passionnante, la plus belle qui se puisse rêver. Il n'y avait chez nous que deux livres. *Sang et Or* de Pamphile Lemay, un vieil auteur canadien. C'était un assez mauvais roman, très sympathique après coup, que j'ai lu trois ou quatre fois. Et une biographie faite par un dénommé Benjamin Sulte, qui racontait la vie d'un certain *Jos Montferrand*. Ces deux livres constituaient toute la bibliothèque, avec des cartes postales de style mil neuf cent dix, et les lettres d'amour de ma mère à mon père. Ma mère était maîtresse d'école, et mon père bucheron l'hiver, et pêcheur l'été. Il est devenu très tôt inspecteur de poissons, pour un gouvernement qui lui a, à mon point de vue, volé son travail et son temps pendant quarante-deux ans. Il travaillait pour des salaires tels, que lorsqu'il a été question de m'envoyer au collège, il a fallu que ce soit l'Eglise en la personne de Monseigneur N.A. Labrie, qui m'envoie étudier. C'était un homme extraordinaire, un homme de la côte Nord, de Godbout plus exactement. Il m'a fait assez confiance pour me garder au collège malgré les difficultés et les problèmes que j'ai eus. C'était au séminaire de Rimouski, où j'ai trouvé très longues les huit années d'un pensionnat intensif et où, après coup, je retourne avec grand plaisir. J'y retrouve des amis qui me sont devenus très chers. On ne sait que très tard qui sont

nos amis, on ne sait que très tard où sont nos amours. Toutes ces choses prennent beaucoup de temps à l'homme.

Les personnages de sa vie sont sortis au fur et à mesure de ses lèvres, et ont pris place autour de nous. Nous environnant de paix et de sérénité. Tout ce qui fait la vie même de Natashquan et ses environs, aussi bien le bois, la rivière ou les ronces des bosquets, que le curé ou les simples pêcheurs. Car tout est vie sur la terre. La ville fait oublier les choses simples, comme de dire bonjour ou de donner la grâce d'un sourire, d'un regard. Don gratuit et valorisant celui qui le formule plus encore que celui qui le reçoit.

— J'ai eu une enfance exceptionnelle, c'est vrai. J'avais à ma disposition le silence, les étoiles le soir, la mer devant moi. C'était illimité du côté de la mer, comme du côté de la terre. La mer a ses limites, celles des bateaux. Ce sont aussi celles de l'homme. Mais ce sont des limites constructives et dynamiques. Pour ce qui est de la manière d'être devant la nature, on apprend plus dans un canot que dans les livres d'école. Il s'agit d'y passer autant de temps. On apprend beaucoup de choses, en raquettes sur la neige. On apprend beaucoup à faire un feu dans le bois. On apprend beaucoup à rencontrer très loin dans la forêt, un Indien, dont on sent à un point que je ne peux pas dire, comme il était là bien avant nous.

Cette enfance lui a donné le pouvoir de rêver ses études pendant ses huit ans d'internat.

— On est semblable à un arbre, dont les feuilles très souvent, ignorent les racines. Aller aux études c'était vraiment se déraciner. Non pas parce qu'on s'éloignait de son lieu de naissance, mais parce qu'on s'éloignait de soi-même.

Les livres et les études lui ont apporté les plus grandes joies et les plus grandes déceptions. Il ne peut pas en dire autant de la nature qui ne l'a jamais déçu. Peut-être parce qu'il n'en attendait pas trop. Il n'a jamais attendu de la mer qu'elle empêche les naufrages. Il a attendu des livres, c'est-à-dire des hommes qui les écrivent, beaucoup de bien qu'ils ne possédaient pas.

Le charme du passé a revécu durant de longues minutes grâce à Gilles Vigneault, qui est vraiment un conteur extraordinaire. Et quand je le lui dirai, il rira, disant: "C'est douteux, ça, mon père disait grand parleur, petit faiseur!"

Les parents de Gilles Vigneault ont eu huit enfants. Au moment de la grippe espagnole, le peuple était fort occupé à construire des hôpitaux militaires. Trop occupé aussi à préparer la guerre de mil neuf cent trente-neuf. Par manque de compétence et de personnel, ses six frères et soeurs sont morts en bas âge.

— Nous sommes restés deux, ma soeur et moi. Je suis né en octobre mil neuf cent vingt-huit, ce qui me donne quarante ans. Cela ne rajeunit personne, mais cela ne vieillit pas non plus.

Il ne désire pas que l'on parle de sa vie privée. Croyant, à juste titre, que cela n'engendre jamais que le mépris, l'indiscrétion, l'irrespect et, très souvent, la grossièreté. Dans le fond, ça n'a pas d'importance. Nous le connaissons à travers toute sa vie qu'il nous raconte, et qui en dit cent fois plus long qu'un fait tangible actuel sur sa vie privée, qui ne devrait intéresser personne d'autre que lui.

Au cours de ses études, il a commencé à écrire des poèmes. Arrivé à l'université pour faire ses Lettres, il a continué d'écrire. En mil neuf cent cinquante-trois il a fondé une revue, qui avait ceci de particulier qu'elle ne publiait que des poèmes. Neuf numéros sont sortis en dix ans. A travers tout cela, il s'est fait des amis, et est devenu professeur de français et de mathématiques à l'occasion.

— La licence en Lettres ne donnait pas automatiquement un emploi. C'était un bon été, celui de mil neuf cent soixante, où la province venait de se dégeler et d'attraper un bon printemps sur la gueule! J'avais des amis: Marie Savard, Pierre Desrosiers, Yvon Bélanger au piano, Yves Roberge, Jean Leblond qui lui est encore à Québec, Claude Fleury, toujours peintre, et Jacques Keable qui était auteur-compositeur, Raoul Roy qui chante toujours du folklore, et des tas d'autres gens comme Christian Larsen et Tex. Avec la plupart de ceux que je viens de nommer, on a fondé une boîte à chansons. C'était la première à porter ce nom. Elle était située au-dessus de la Porte St-Jean, dans une pièce d'un cabaret appartenant à Gérard Thibaut. Cela s'est appelé tout simplement *La Boîte à Chansons*, titre qui est devenu par après un nom générique. Et qui s'applique aujourd'hui aussi à la Butte à Mathieu qui avait été fondée trois mois plus tôt, et qui a été la première boîte à chanson de la province, la deuxième ayant été la nôtre à Québec.

Ce début a créé un dégel extraordinaire, une véritable explosion, qui a donné les dizaines et les dizaines de boîtes



à chansons qui se sont créées dans la province. Beaucoup n'existent plus maintenant, certaines sont restées. Mais ce sont les deux premières qui ont véritablement montré le chemin aux autres. En mil neuf cent soixante, un dénommé Desbiens que personne ne connaissait, a publié *Les Insolences du frère Untel*.

— Un livre admirable, un personnage admirable aussi.

C'était le moment où André Laurendeau était directeur du Devoir, Gérard Pelletier encore à La Presse. Il se passait des tas de choses. A cause d'un ensemble de circonstances.

— J'associerais volontiers à ce sujet beaucoup de choses les plus disparates. On a envie de nommer des gens qui ont fait quelque chose pour que cela bouge. Je pense à un ami, qui est Michel Chartrand. Des personnes comme lui ont fait beaucoup pour que cela se produise. Je pourrais en nommer bien d'autres.

Gilles Vigneault m'a mentionné René Lévesque tantôt. Il trouve que c'est l'homme qui fait ce qu'il doit faire, au moment propice.

— Je l'admire, mais pas plus que j'admirais mon père qui faisait le travail quand il y avait du travail à faire. Qui regardait le travail comme un devoir, un bonheur. Un petit peu comme un plaisir. Je l'ai entendu souvent dire 'C'est plaisant de travailler ainsi'. J'admire de la même façon Michel Chartrand. J'ai admiré de la même façon aussi Monseigneur Labrie, un homme qui, dans les circonstances, les temps et les lieux où il était, faisait ce qu'il avait à faire. C'est là d'après moi, où l'homme est formidable. J'admire alors, si on le prend ainsi, Georges Dor, Gaston Miron. Je pourrais vous en citer combien d'autres. Charlebois aussi.

Robert Charlebois, j'aimerais bien savoir ce qu'il en pense. Ce qu'il pense de la nouvelle vague des auteurs-compositeurs, de cette explosion dans le domaine des chansonniers.

— Ce n'est pas une nouvelle vague, c'est une vague tout bonnement, qui succède à d'autres. Charlebois c'est un jeune homme qui, à mon sens, fait ce qu'il doit faire au moment où il est là pour le faire. Je crois qu'il fera son travail encore mieux en vieillissant, ce qu'il détestera, ce qu'il déteste probablement déjà.

Lui, Gilles Vigneault, a-t-il peur de vieillir? Il m'a dit que oui, dans la mesure où cela l'approche de la mort,

et non dans la mesure où cela l'approche de la vie. Dans ce cas, la mort est-elle une vie pour lui comme elle l'est pour moi?

— Je suis d'accord avec vos idées. Je suis croyant, je crois à beaucoup de choses.

Là encore nous avons touché un point sensible. Il n'aime pas parler de ses croyances. Cela frise l'indiscrétion la plus totale dira-t-il. Il est plus grave, selon lui, de parler de ses croyances quotidiennes, que de parler de ses croyances en religion. La Foi sous l'aspect religieux n'est pas la plus importante. N'est pas la seule en tout cas.

Il me parlera du bonheur qui, à ses yeux, est un état d'esprit.

— Un état d'âme, un état du corps physique, sans douleur. C'est ce qu'on recherche quand on vient de le dépasser, après lequel on court et qu'on n'attrapera jamais. L'homme court trop vite après le bonheur.

Mais il répugne à me dire s'il est heureux. Je me heurte là encore à sa vie privée qu'il veut sauvegarder à tout prix. Je ne sais s'il a compris que j'aimais ses réponses.

— Le bonheur se trouve dans les toutes petites choses. Le bonheur quotidien est un peu comme le temps, divisé par l'homme. On rêve de vivre éternellement, mais le peu de temps qu'on a à passer sur cette terre, on l'émiette, on l'écrase, on le réduit en poussière de secondes. On le morcelle de toutes façons. On rêve d'un bonheur durable. En on ne prend pas les secondes, les grains de bonheur qui sont à notre portée tous les jours, à tous les instants de la vie. Je parle de nous. Je ne peux pas parler en même temps d'un enfant de quatorze ans qui se bat contre ses frères quelque part dans de lointains pays, dont nous ne connaissons que le napalm qui y tombe. Contre quoi pourrait-on être davantage que contre les guerres?

L'injustice, j'aimerais savoir ce qu'il en pense. Mais il a plus à dire de la Justice, et là encore, je le laisserai parler. Figurativement il a très bien situé celle-ci. Il l'a tellement bien représentée que je m'en voudrais encore une fois, d'y changer ne fut-ce qu'un mot.

— La Justice c'est une petite fille maigre, qu'on ne voit pas beaucoup en société. Et qui, dans le beau monde, sera laissée à la porte, à cause des trous qu'elle a dans sa robe. Et aussi de la très mauvaise réputation qu'elle a. La Charité, c'est la dame qui donne le cocktail et qui ne veut pas recevoir la Justice. Elle la plaint beaucoup. Et elle organise

une collecte pour elle. Mais elle ne veut pas la recevoir à sa table, parce que c'est une fille malingre, un peu malpropre, à la robe déchiquetée, qui arrive en haillons, et qui veut tout avoir, sans rien donner. La Charité la laisse donc à la porte, mais elle enverra volontiers des domestiques lui porter du linge et de la nourriture, pour qu'elle survive jusqu'au prochain bal donné par elle. Afin qu'elle vienne encore une fois frapper à la porte du château pour entrer. Parce que, si la Justice ne venait pas frapper à la porte, la charité ne ferait plus de bal.

Je l'ai écouté sans l'interrompre. D'ailleurs, perdu dans ses pensées, il ne m'aurait pas entendue. Mais après cet exposé criant de vérité, il me vient une envie de paix, de renouveau, de feuillage, de verdure, de pureté. Je voudrais élargir mon regard et voir plus loin encore, au-delà des paroles. Une envie me vient d'entendre à nouveau parler de Natashquan, où on va pour respirer et écouter le silence. Une envie de revoir la nature, celle qui ne déçoit jamais l'homme, celle d'un jardin qui vous reconnaît, d'une touffe de violettes qui attendent pour exhaler leur parfum, que vous preniez la peine de vous pencher sur elles. Une envie d'un arbre, un tilleul de mon enfance à moi, dans mon Natashquan, celui que je porte en moi depuis le début des temps, à travers les quatre siècles d'aïeux qui m'ont apporté chacun une parcelle de mon être.



Gilles Vigneault n'est pas un pessimiste. Il frôle parfois la réalité de près, et cette réalité n'est pas toujours belle.

Il est difficile après avoir entendu parler de tant de choses de façon si merveilleuse, de se retremper dans la réalité quotidienne. De se souvenir qu'il est un auteur-compositeur et qu'il chante, voyage et apporte à ceux qui l'entourent, la joie ou la fantaisie. S'arracher à cette poésie n'est pas facile. Imbibée d'elle, il faut aborder maintenant les points de sa carrière qui sont importants pour lui et pour nous. Son lointain aïeul était venu de France. Gilles Vigneault y retourne pour faire connaître sa poésie et ses chansons. Depuis mil neuf cent soixante-trois il a déjà été dix fois à Paris. Il pense que maintenant, cela commence à marcher assez bien. Il arrive à quelque chose. Les gens commencent tout juste à écouter d'une oreille un peu plus curieuse et un peu plus sympathique, ce qui se fait ici. Après Félix Leclerc, qu'ils aiment toujours, ils ont connu des auteurs-compositeurs Canadiens comme Jacques Blanchet, Raymond Lévesque, Claude Léveillée, et Jean-Pierre Ferland. Parmi les interprètes, il y a eu Pauline Julien et Monique Leyrac. Les Compagnons de la Chanson, Catherine Sauvage, Jacques Douai, chantent nos compositions. Les Français connaissent déjà un tout petit peu Georges Dor, grâce à Catherine Sauvage qui a interprété *La Manic*.

— J'ai eu le plaisir, en France, d'entendre chanter des bouts de mes chansons par des gens inconnus. C'est ce que je trouve de plus intéressant comme hommage. Comprenez-moi: si vous faites une chaise, qu'au moins quelqu'un puisse s'asseoir dessus. Si vous faites un lit, que quelqu'un y dorme, ou y fasse l'amour, ou y naisse, ou y meurt, mais qu'il se passe quelque chose avec ce lit. C'est la même chose pour une table et pour une voiture, et pour toutes choses. La plus grande récompense qu'un chansonnier puisse avoir, à mon sens, c'est qu'on se serve de ses chansons. Comme le chaudronnier aime qu'on utilise ses chaudrons. Qu'on se serve de cela pour vivre, pour être heureux, ou malheureux. Que ce soit utile à quelqu'un. Evidemment on peut aussi travailler pour la beauté de l'inutile. Cela aussi a une valeur. Mais c'est une forme d'utilité secrète. Je suis plutôt partisan de l'art pour l'homme, que de l'art pour l'art. Je suis ravi quand j'entends Monique Leyrac, Pauline Julien, Jacques Douai ou Catherine Sauvage chanter mes chansons. Ravi que le lit ou la chaise servent à quelque chose, que la bouteille soit remplie de vin, et que la lampe soit allumée sur la table. Je suis toujours ravi.



MARIE SAVARD

Un visage très naturel. Aucun maquillage. Des cheveux noirs, tombant librement sur ses épaules. Une bouche sensuelle, une voix un peu basse. Marie Savard est une personne possédant énormément de personnalité.

— Je suis née à Québec, où j'ai résidé jusqu'à vingt-quatre ans. Je suis venue à Montréal où j'habite depuis lors.

Elevée dans une famille plutôt à l'aise, son enfance s'est déroulée d'une manière très normale. Apprenant tout ce que les petites jeunes filles "bien" doivent savoir pour évoluer dans le milieu bourgeois.

— Mes parents m'ont donné les plus beaux souvenirs qu'on puisse rêver. Les mois d'été nous allions à Port-au-Persil, entre St-Siméon et La Malbaie. C'était vraiment très beau, splendide pour moi, là-bas. Ce sont les plus beaux souvenirs de ma jeunesse. Car on ne peut pas se tromper quand on montre quelque chose de beau à un enfant. Il a des antennes pour voir les belles choses.

Son cours classique terminé, elle a commencé des études en sociologie, jamais achevées.

— Je me suis aperçue à temps que, même si j'aimais cela, je n'aurais pas fait une bonne sociologue!

Marie Savard ne chante plus depuis plus d'un an. Par contre elle compose toujours. Pourquoi cet arrêt comme interprète, car il faut supposer et espérer que ce ne sera qu'une étape dans sa vie, et non une finalité.

— Chanter c'est une forme de publication, qui correspond à un moment de ma vie. Actuellement, cette forme de publication correspond à composer et écrire, mais non à chanter. Je vais probablement écrire des chansons jusqu'à la fin de mes jours. Mais je les publierai peut-être autrement aussi. Pour le moment, j'ai présenté le scénario d'un long-métrage à l'Office National du Film. Je fais aussi des pièces de théâtre pour la radio et pour le Studio d'Essai. Les chansons qui s'y insèrent sont écrites par moi également. Cela me plaît.

Marie trouve que ce qui c'est fait de mieux au Québec jusqu'à présent, ce sont des chansons. Elle a écrit beaucoup d'émissions enfantines pour la radio. Elles avaient pour but de faire connaître les pays du vaste monde, à travers leurs chants propres. Cela lui a permis de se renseigner à fond sur la question folklorique. Bien que son style de chansons soit à l'opposé de ce genre, bizarrement c'est cet aspect qui l'a influencé le plus.

— Je n'ai jamais rien fait qui chante la mer ou la campagne, comme certains autres auteurs-compositeurs. Mais j'ai beaucoup admiré Léo Ferré et surtout Bob Dylan. Je l'admire car c'est un vrai poète. C'est le Rimbaud du vingtième siècle. Le connaissez-vous?

Marie Savard est directe. Tout au long de notre entrevue, elle répondra à mes questions par d'autres questions, me retournant la balle avec adresse et vivacité. Force m'est alors de donner mon avis moi aussi. Ce qui donne non plus une entrevue "questions-réponses" mais une causerie, un véritable dialogue. Elle veut aussi connaître les opinions de son vis-à-vis.

A peine arrivée à Montréal, elle a commencé à écrire des émissions destinées à la radio. Émissions pour enfants, dont une qui s'appelait *En sortant de l'école* et qui était en ondes le samedi matin.

— J'ai écrit aussi des contes dramatiques, toujours pour les enfants, toujours à la radio. C'est ainsi que je gagnais ma vie. Mais je ne suis pas venue à Montréal pour chanter, pour percer. Non, simplement parce que je voulais sortir de Québec. J'en avais assez. C'est bien joli Québec, c'est bien beau. Mais ce qu'il y a de plus affolant c'est que tout le monde se reconnaît dans l'autobus! J'aimerais pourtant aller y finir mes jours, car c'est une ville magnifique. Ici c'est plus cosmopolite. Il existe une sorte d'émulation. Il n'y a pas deux personnes qui font de la peinture. Il y a plus de chocs, d'idées, c'est cela qui me plaît.

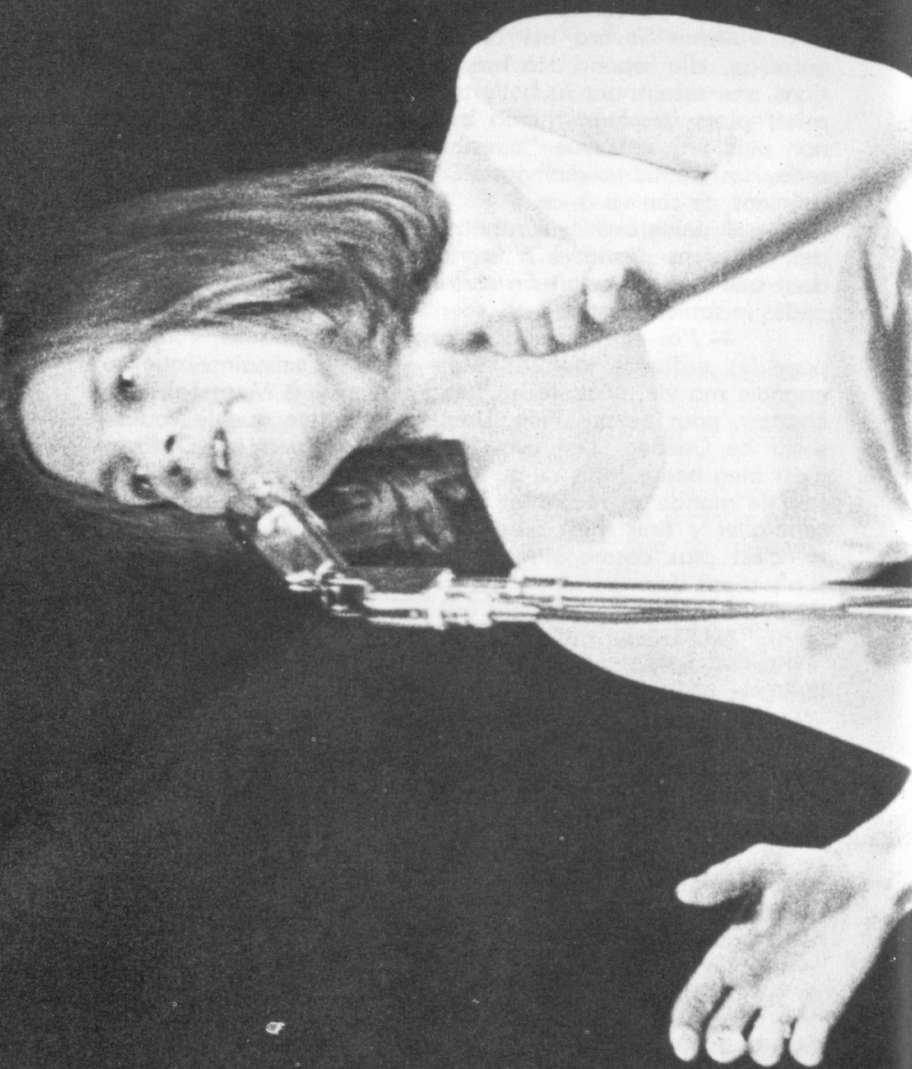
Une moue, prélude à un aveu:

— Je suis bien trop paresseuse pour faire du sport. Il n'y a que la raquette que je pratique, car c'est calme, c'est reposant, et cela peut me mener partout dans le bois. Et je fais aussi de la natation pour me tenir en forme, car dans notre métier on est toujours assis. Et vous, faites-vous du sport? Avez-vous des enfants? Combien en avez-vous? Quel âge ont-ils?

Cette fois c'est une avalanche de questions qui m'assaille, auxquelles je réponds tout aussi vite. Une lueur moqueuse est apparue dans ses prunelles, elle s'amuse visiblement beaucoup!

La vie privée d'un artiste peut-elle se concilier avec sa vie artistique? D'aucuns répondent que oui, d'autres que non, certains y mettent des conditions.

— Moi je trouve que cela dépend de la façon de voir le métier. Surtout dans la création. Cette dernière



accompagne tellement notre vie, c'est notre respiration, notre façon d'aimer, notre façon de marcher, notre recherche personnelle.

Cette jeune auteur-compositeur trouve que ce domaine de la création justement, est peu valorisé ici au Québec.

— Il y a tellement peu d'employeurs qui peuvent nous engager comme écrivain, qu'on est soumis véritablement à un chantage affreux. On n'a aucune sécurité de travail. Il n'y a pas de législation sur les droits d'auteurs. Parfois je me dis que si je n'étais pas paranoïaque, je serais masochiste.

Un éclat de rire assez bruyant clôture cette phrase. De qui Marie a-t-elle voulu se moquer? D'elle-même?

— Un musicien a déjà plus de possibilités d'emplois que nous. S'il ne travaille pas à la télévision, il peut toujours aller jouer dans un club et gagner sa vie. Mais il y a trop de gens qui s'improvisent écrivain, alors que c'est un métier et non un passe-temps. Tant qu'on ne respectera pas plus ces métiers là, on aura des productions plus ou moins médiocres. On est toujours en retard de vingt ans sur les Etats-Unis. Au point de vue de l'organisation du travail, les Américains sont formidables. Ils ont des gens qui donnent juste des idées, d'autres des synopsis. Ici on ne conçoit pas qu'on paie quelqu'un pour une idée, cela fait partie du scénario. Le jour où on acceptera d'acheter des idées, on aura des productions valables et qui se tiennent. C'est dur et on finit par se détester dans ce métier là.

Marie Savard voudrait parfois partir, très loin d'ici. Vivre dans un pays où n'existe pas de société de compétition. Cette société qui tue l'amour d'après ses dires. Vivre avec le minimum, dans un pays de soleil, voilà son rêve.

Elle a déjà été en France. Bien qu'aimant ce pays, elle ne pourrait y habiter, se sentant trop Nord-Américaine.

— Je ne m'y sens pas chez moi. Alors que ce n'est pas le cas quand je vais aux Etats-Unis, même si on n'y parle qu'anglais.

Elle trouve qu'il est plus difficile pour un jeune Français que pour un jeune Américain, de prendre des risques. Ils n'osent pas, à cause de leur éducation, à cause de tout leur passé qui est un peu "stérilisant" pour eux. Chez eux, elle aime Gainsbourg, Brassens et Brel.

Si elle se dit paresseuse, elle est aussi très gourmande. Surtout de poisson, qu'elle adore, et qu'elle mangerait à tous ses repas.

— Le jour où j'aurai le temps de vivre tranquillement, je pense que je vais devenir végétarienne. Mais ici c'est difficile, on a peu de légumes en hiver.

Elle est colérique aussi: "Je peux, si je suis fâchée, prendre la table avec moi quand je me lève. Je suis terrible!"

Terrible, mais sans rancœur. Soupe au lait plutôt.

Ses goûts en matière de grande musique sont éclectiques. Elle aime Vivaldi, Albinoni, Bach. Mais aussi l'organiste Pachelbel, qui était le premier professeur de musique de Bach. Et Debussy qu'elle trouve si riche en harmonie.

Curieuse Marie Savard qui lira rarement un roman, ou alors il faut qu'il soit érotique. "Mais bien fait, bien écrit". Elle aime aussi Simone de Beauvoir.

— Je préfère lire des poèmes, comme ceux d'Eluard. Et aussi Tagore quoiqu'il ait été pas mal occidentalisé par suite de sa vie en Angleterre. J'aime également beaucoup Kabir, qui a écrit un livre conjointement avec Tagore.

Elle a été baptisée, mais trouve que les croyants d'aujourd'hui, manquent de foi dans la vie. Dans l'enseignement de Jésus aussi.

— L'amour que je rapprocherais le plus de Dieu, c'est l'amour de la réalité, du présent. C'est avec ces mots là que prudemment, je pourrai peut-être parler de Dieu quand j'aurai quatre-vingts ans. Car je vivrai vieille, je ferai une belle vieille moi, vous verrez.

La Bible, qui constitue le grand message de tous les envoyés de Dieu, Moïse, les Prophètes, Jésus, les Apôtres, est son livre de chevet. Pourtant elle ne sait s'intégrer à une communauté chrétienne. Faisant sienne la parole de Kabir cité plus haut: "Ne va pas aux jardins aux fleurs, le jardin aux fleurs est en toi."

— Vous, vous êtes croyante? Pourquoi?

Je m'y attendais, il y avait trop longtemps qu'elle n'avait plus posé de questions! C'est vraiment une personnalité intéressante que cette femme, qui ne veut pas parler avec quelqu'un sans le connaître.

— Le bonheur, ce que j'en pense? Tiens, des questions pareilles me font tomber par terre. Je crois que c'est un mot qui a été inventé pour empêcher les hommes d'être heureux. Tant que je serai en état d'amour, que je serai capable de m'étonner, je me considérerai comme une femme heureuse.

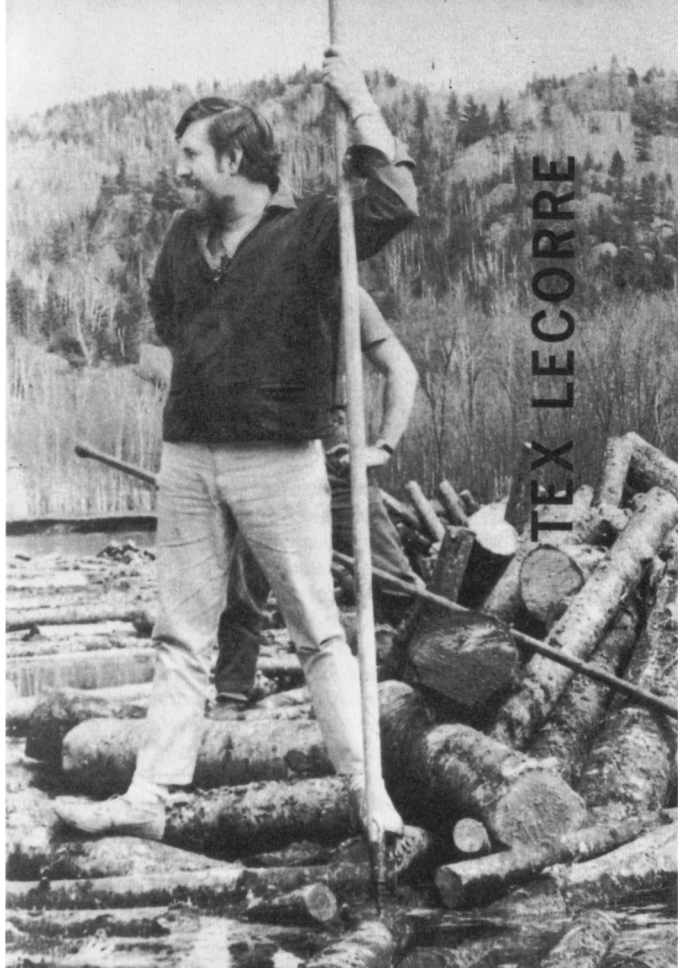
A mon tour de tomber par terre avec une si belle réponse. Elle continue:

— Je crois au quotidien, le reste à mon avis est mythique. Je demande à quelqu'un qui m'aime de m'aider à devenir une belle vieille, comme moi je l'aiderai à devenir un beau vieux. C'est cela l'amour, l'amitié. Vous savez, entre femmes (elle dira "entre bonnes femmes") on s'entend rarement.

Marie Savard est née sous le signe du Lion. J'ai l'explication de ses questions qui étaient faites un peu brutalement. Un lion ça rugit, une lionne ça fonce.

Cet état d'amour comme elle le dit si joliment, lui permet de vivre sa vie d'auteur-compositeur "sans devenir folle". Et, si elle devait le perdre, elle perdrait l'essence même de sa vie.

La personne qu'elle admire le plus dans le monde, c'est "Jésus, parce que pour moi, c'est un personnage dans le monde, ce n'est pas un mythe."



Un vrai coureur des bois. Le Radisson des temps modernes. C'est la figure qui vient à l'esprit quand on rencontre Tex, personnage bohème, joyeux, sympathique en diable. Son home est à son image: salon meublé en vieux canadien, toile représentant un village de Gaspésie, filet de pêche, lampes rustiques. Du désordre partout. C'est vivant et chaud. Et Voltaire au milieu de tout cela. L'enfant chéri du maître de céans. Il a l'air bien doux et inoffensif, ce superbe berger allemand. Il déambule avec nonchalance à travers l'appartement. Il ne faut pas s'y fier cependant: ayant déjà proprement occis quelques confrères des environs, son maître va devoir, le coeur gros, s'en séparer.



Dans un coin de l'entrée, des photos de scène nous rappellent qu'ici, nous sommes chez un de nos meilleurs auteurs-compositeurs. Celui qui, un beau jour de juin de mil neuf cent trente-trois, a poussé son premier cri sur cette terre, et ne s'appelait pas encore Tex, mais Paul Lecorre. Cela se passait à St-Michel-de-Wentworth, dans le Comté d'Argenteuil. Un frère, Jean-Claude, et une soeur, Louissette, partagèrent avec lui jeux et bagarres, comme dans toute bonne famille qui se respecte. Aujourd'hui Jean-Claude Lecorre est dessinateur industriel et a épousé une ravissante Indienne. Louissette est mariée aussi, et fait beaucoup de peinture. Comme son illustre frère, et leur père. Monsieur Henri-Paul Lecorre, en effet, était peintre. Ce qui a influencé beaucoup son fils, depuis ses débuts jusqu'à son entrée aux Beaux-Arts. Il a fallu alors à Tex plus de douze ans, avant de trouver son style propre, sa gamme de couleur personnelle.

— J'ai été élevé très librement. Bien sûr, pendant mes études chez les clercs St-Viateur de Lachute, le dimanche on allait à l'église avec les frères. Mais chez moi, on m'a toujours laissé libre de choisir.

Après ces neuf années de primaires, qui pourrait supposer que Tex ferait un an de cours commercial! Sténodactylo! On imagine mal ce géant dans un bureau, tapant à longueur de journée sur un clavier! Il s'est vite aperçu qu'il n'était pas fait pour ce genre de travail. Voyant que rien ne lui convenait, il décida alors de venir à Montréal. "Avec rien" précise-t-il. S'inscrivant à l'école des Beaux-Arts, il y est resté sept ans.

— Sept belles, magnifiques années. Même si la vie était difficile, cela m'a apporté quelque chose. J'ai appris à connaître les gens, à savoir ce qu'était de vrais amis. J'ai connu la misère. Tout cela m'a beaucoup aidé à former mon jugement.



Ces années de bohème qui lui sont chères, différaient pourtant assez bien de l'ambiance familiale qu'il avait connue jusqu'alors. Elevé par un père Breton, "quand il disait oui ce n'était pas non", son enfance a été joyeuse. Une famille très unie, très gaie. Chacun s'entraidait. Un esprit familial qui lui fait dire encore maintenant:

— Chez nous, c'était la plus belle famille du monde. Je suis parti de chez moi à dix-sept ans, mais cela a toujours été pour moi la Famille, avec un grand F. Quand je vais voir ma mère, je sais que ma soeur et mon frère seront là aussi, avec tous les leurs. On ne s'est jamais laissé en réalité. Dans beaucoup de mes chansons on sent combien je tiens aux miens.

Henri-Paul Lecorre, décédé il y a plusieurs années, a été une figure marquante pour tous les siens. Bohème, ses nombreux voyages lui avaient donné une ouverture d'esprit qui le faisait discuter de n'importe quel point avec objectivité: politique, religion, vie sociale. Excellent cuisinier de surcroît, il a donné à Tex le goût des plats raffinés et des vins fins.

— Maintenant que j'en ai les moyens, je peux me permettre de fréquenter les meilleurs restaurants de la province. J'aime beaucoup la cuisine française.

Dans ses lectures, ses loisirs, son travail, sa peinture, Henri-Paul Lecorre a donc fortement influencé son fils. Ayant participé aux deux guerres mondiales, il lui a légué en outre le goût du risque, de la bagarre, des sports violents. Voulant s'engager dans l'armée durant le dernier conflit, Tex s'est vu refuser le baptême du feu, à cause de son jeune âge.

— Pourtant je suis un guerrier. J'aurais vraiment voulu y aller. C'est mon instinct de meneur qui parlait en moi. Par-tout, à l'école déjà, j'étais chef de file. Je suis né pour cela. J'aimerais faire face à des problèmes plus directs, plus forts que ceux que j'ai à résoudre maintenant.

A défaut d'aller attraper quelques horions sur les champs de bataille, notre ami Tex se complait dans la lecture de l'histoire des peuples. Documenté à fond sur la dernière guerre mondiale, il n'en a pas négligé pour autant l'histoire du Canada. Ce qui l'a fort intéressé.

— La "fausse" histoire. Mais j'ai découvert la "vraie" maintenant. Heureusement cela commence à sortir dans les livres, un peu partout actuellement. Cela m'avait révolté. C'est pour cela que je suis un séparatiste, un vrai, avec de bonnes raisons. En m'écoutant chanter on s'en rend vite compte. J'admire René Lévesque. Mais il est tout seul, et une armée cela ne prend pas seulement un commandant.

Les journées passent trop vite à son gré. Il voudrait qu'elles soient de quarante-huit heures chacune. Voulant peindre, écrire, chanter, il s'est un jour rendu compte que l'on passait en moyenne une vingtaine d'années à dormir. Enorme dans une vie! Depuis il essaie de combiner ces deux choses qui paraissent inconciliables: dormir le moins possible, et travailler le plus possible. Doté d'une robuste constitution, gageons qu'il y arrive sans trop de mal! Car en plus, il fait du karaté, de la course automobile, du ski-doo. Tous les sports violents. Où ce diable d'homme prend-il encore le temps d'écouter de la grande musique, un des plaisirs de la vie qu'il a découvert il y a un peu plus d'un an? Le fait est là pourtant.

— Je n'ai pas peur de vieillir. Il me semble que j'ai un caractère à toute épreuve et que je resterai toujours jeune, comme mon père.

Son père... à soixante-dix ans, entraînant encore ses enfants. Etant aussi jeune qu'eux, tant moralement que physiquement. Toujours son influence dans la vie de Tex. Un Tex qui voulait bien être guidé mais pas commandé.

— Il suffisait qu'on me dise de faire une chose, pour que je fasse le contraire. Par contre, si on me le "demandait" je savais me couper en quatre pour aider quelqu'un. J'aime mieux donner que recevoir. Mais c'est physique, je ne sais pas obéir à des ordres.

Que pense donc ce meneur, cet indépendant, des critiques, cela le touche-t-il? Oui, bien sur, cela fait mal intérieurement. Mais il a appris que la critique pouvait être bénéfique, constructive. A condition qu'elle soit bien faite. A celle-là seulement, Tex accorde sa confiance. Il sait en tirer profit pour l'avenir.

La vie pour lui est heureuse, si heureuse qu'il trouve que personne ne peut être aussi heureux que lui. Il fait tout

ce qu'il aime, sinon il ne le ferait pas. Il adore peindre, composer, tout autant que chanter. Tout s'enchaîne, et il ne saurait se passer de rien. Appréciant les bons moments au maximum, il parvient ainsi à oublier complètement les autres, ceux qui sont sans joie et sans lumière.

— Je suis un rêveur. Je rêve tout le temps. Je fais des projets terribles. Je suis très désappointé quand ils ne se réalisent pas. Mais alors vite, je commence déjà à rêver à autre chose. J'ai toujours la tête dans les nuages. Mais j'aime le travail. Sans en être esclave, j'adore travailler. Je me suis donné des moments pour cela, et je peux dire que je travaille jour et nuit. Et j'aime cela. Je me suis dressé une discipline, et je m'y conforme.

Pendant une dizaine d'années, Tex fut un anticlérical déclaré. Ses chansons reflétant le style de ses pensées, détruisaient tout ce qui pouvait se présenter devant lui, selon ses propres termes.

— J'avais tout fichu par-dessus bord. Il n'y a pas si longtemps qu'ici, il fallait y avoir un prêtre dans une famille. Sinon ce n'était pas bien, ce n'était pas une bonne famille du Québec. Mais aujourd'hui cela s'épure. Avec tout ce qui nous entoure, ceux qui veulent devenir prêtres, c'est qu'ils ont vraiment la vocation.

Travaillant dans les séminaires, Tex est à même, rencontrant la nouvelle génération, la relève des anciens curés, d'avoir une idée objective de la question.

— Ils savent discuter maintenant. Ils connaissent la vie, les grands problèmes de l'heure. On peut parler avec eux, franchement. L'Eglise d'après moi, se construit présentement de nouvelles bases qui seront beaucoup plus solides que les précédentes. La peur du Ciel et de l'enfer, tout ce dont on nous bourrait le crâne avant, cela ne prend plus maintenant avec la génération actuelle.

Caractère gai, aimant la vie, ce joyeux drille doit avoir de nombreux amis. Pourtant non, de "vrais" amis, il en a très peu. Pour mettre à l'épreuve ceux qui se disaient tels, Tex les a un jour, plutôt une nuit, mis au pied du mur. Leur téléphonant à tous, sans exception, il leur a raconté une histoire invraisemblable:

— J'étais ivre, et j'ai tué quelqu'un ici dans ma chambre, j'ai besoin de toi, viens m'aider.

Amère désillusion. . . Personne n'a osé se "mouiller", sauf son frère. Habitant très loin, il voulait pourtant venir le tirer du pétrin dans lequel il disait s'être mis. Il n'y a pas long-

temps, il a recommencé le même truc. Mais cette fois, ses deux musiciens sont accourus. Expérience concluante!

— Depuis plus d'un an nous travaillons ensemble. Nous avons appris à nous connaître, à nous comprendre. Nous connaissons nos problèmes, nos joies. On crée ensemble. En ce moment je considère que j'ai deux amis. Un ami ne pose pas de questions. Ils sont de ceux-là.

Henri-Paul Lecorre renaît en son fils, dans sa passion pour les armes à feu. Malheureusement un vol a privé Tex des plus belles pièces de la collection, patiemment rassemblée par son père, et composée d'armes provenant des deux guerres. Mais s'il aime ces jouets dangereux, il ne peut se résoudre à tuer un animal. Et les fusils resteront rivés à leur clou.

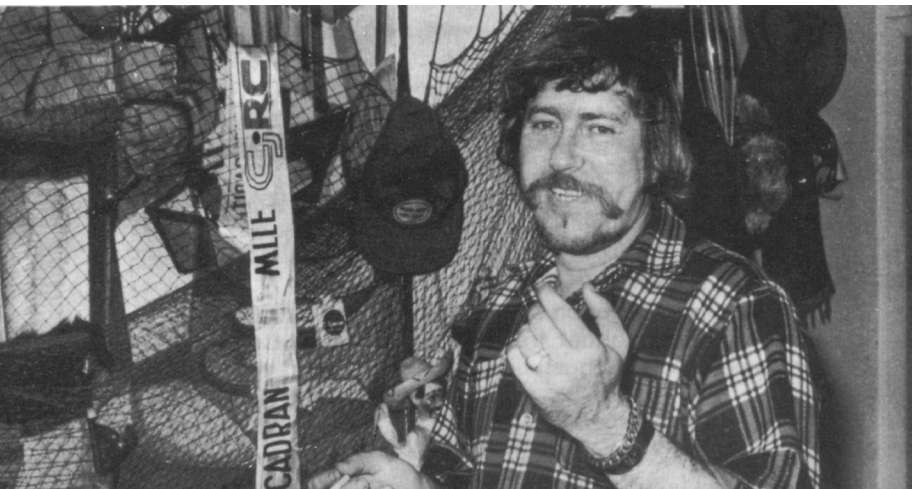
— Par contre, si c'était un humain... je n'hésiterais pas trop! Parce que lui, saurait pourquoi il se fait tuer. Tandis qu'un animal...

Grand admirateur de Fidel Castro, spécialement pour la façon dont il a monté sa révolution, notre coureur des bois aimerait beaucoup aller le rencontrer. Pour lui, il représente un certain idéal, la liberté, bien que dans un certain sens, ce soit devenu une dictature.

De souche française, il a été en France, comme à peu près tout le monde. Ses impressions sont aussi variées que catégoriques:

— Des Français, il y en a trop! J'ai été très déçu à Paris.

C'est le cri du cœur du peintre qui, en retard de plus de vingt ans, croyait trouver encore l'ambiance du St-Germain-des-Prés d'après guerre.



— Les Français je les croyais plus accueillants. Ils sont froids. On ne sait jamais s'ils se moquent ou non de nous. Même le balayeur de rues, se prend pour le Général De Gaulle. Ils connaissent tout, savent tout, sont allés partout. Pas moyen d'avoir le dernier mot avec eux.

Bien entendu, c'est dit d'une façon générale. Tex a rencontré des Français qu'il aime beaucoup. Brassens, Aznavour, Bécoud. Trois noms, trois personnages pour qui il a une très grande admiration. Georges Brassens en particulier, lui a apporté beaucoup, étant lui-même rude, costaud, le genre d'homme venant du Nord de notre province. Ne mâchant pas ses mots, parlant assez crûment, il était bien fait pour lui plaire.

— Le groupe des chansonniers, je n'en ai jamais fait partie. A cause de bien des choses. Ma musique d'abord, qui est très simple. Je ne suis pas musicien. Ce sont surtout les paroles qui m'importent. Les sujets de mes chansons sont très différents de ce que font les autres. On ne m'a jamais considéré comme un véritable chansonnier. Je faisais du cabaret. Pour beaucoup, c'était s'occuper de la masse, et délaissier l'élite. Plusieurs se sont aperçus par la suite, que c'était surtout la masse qui nous faisait vivre. Et ils ont changé de route.

Ne pas faire de concession dans son métier: critère sur lequel il se base pour réussir sa vie artistique et sa vie privée. Arriver au sommet est assez facile. S'y maintenir est beaucoup plus difficile.

La Gaspésie lui est une source d'inspiration inépuisable. C'est là qu'il va rencontrer, pendant ses vacances, les



descendants des Bretons et Normands d'antan. Il trouve qu'ils ont gardé la mentalité de leurs ancêtres.

Un petit conseil aux jeunes en passant: ils doivent d'après lui, produire beaucoup. Posséder quelques bons amis dans le métier, ce qui est très important. Des gens en qui on peut avoir confiance. Un bon agent. Avec tout cela, il y a moyen de réussir. Tout en prenant bien garde de se faire exploiter! Et il sait de quoi il parle en disant cela.

— Mais si je devais tout recommencer dans ma vie, je ferais exactement la même chose. Je ne changerais rien, absolument rien. J'ai acquis l'expérience, qui est une chose qui ne s'achète pas. Ensuite j'ai appris à aimer ou à haïr avec de bonnes raisons. Il m'a été difficile de trouver mon genre de chanson. C'est un déficit de faire quelque chose de personnel. Mais maintenant on dit en m'écoutant: "Ça c'est du Tex".

Bien qu'aimant d'amour sa province natale, il songe pourtant à voir un peu plus loin. Un de ses bons amis, Jean Constantin, pourrait éventuellement lui ouvrir des portes à Paris. Cela lui plairait. Mais s'il devait y travailler, il n'y habiterait pas.

— Oh non! Mon chez moi, c'est au Québec.

Ce cri du coeur a jailli spontanément. C'est ici, et ici seulement qu'il veut vivre. Nulle part ailleurs.



STÉPHANE VENNE

C'est un monsieur très calme. Posé et pondéré. Il sourit très peu. Je me demande même s'il lui arrive de rire franchement et de bouger, d'être plein de vie et de vivacité. Pourtant il n'est pas pessimiste. Il aime sa femme, ses nombreux chats, composer, écrire, bref tout ce qui fait sa vie. Il me paraît indolent. Né à Verdun, en banlieue de Montréal, le deux juillet mil neuf cent quarante et un, il peut être catalogué dans les "jeunes" chansonniers de notre époque.

— Je ne connais personne qui ait été élevé plus librement que moi. J'ai conservé les meilleurs souvenirs qui soient de ma jeunesse. C'était à peu près sans problème pour moi. J'étais libre. Je pouvais aller où je voulais, voir qui je voulais, le tout du moment que cela n'affecte pas le rendement général de l'individu que j'étais.

Après s'être fait mettre à la porte du cours classique, il a terminé son BAC au collège Ste-Marie, avant d'obtenir une licence en Littérature et en Histoire à l'université de Montréal.

— C'est peut-être la facilité que j'avais d'écrire et aussi les débouchés offerts, qui m'ont orientés de façon imprévue.

Imprévue, sûrement, puisqu'il comptait faire son Droit et se destinait aux Relations Diplomatiques.

— Disons que ce qui m'a finalement donné le coup de pouce, c'est de m'être un jour rendu compte que je n'avais pas travaillé depuis des années. Pourtant je vivais et j'avais de l'argent. J'ai fait le point. J'ai alors réalisé que, grâce à la musique et à mes divers engagements, sans courir après, je gagnais ma vie. Il y avait sûrement un moyen de faire mieux encore en m'y mettant à fond. Je suis devenu compositeur professionnel. Ce qui veut dire: écrire non seulement pour moi, mais pour d'autres, comme Renée Claude, Pauline Julien, Margot Lefèvre ou Donald Lautrec. Et vivre de mon travail artistique.

Un beau jour à Montréal s'est formé un groupe qui s'appelait *Les Bozos*. Plusieurs artistes y évoluaient: Jacques Blanchet, Clémence Desrochers, Raymond Lévesque, Hervé Brousseau, Jean-Pierre Ferland, Claude Léveillé et André Gagnon qui était leur pianiste. Voyant l'efficacité de ces gens-là comme compositeurs, voyant aussi qu'ils semblaient heureux, Stéphane Venne eu l'envie de dépasser la simple imitation et d'essayer de créer lui aussi.

Il parle doucement. Il est tranquille et on a l'impression que rien ni personne ne peut réussir à le faire sortir de ses gonds. Pourtant c'est un sportif qui joue au hockey régulièrement. L'hiver, chaque nuit ou à peu près, il se trouve une patinoire ouverte où il va se dégourdir les jambes, au grand étonnement des policiers faisant leur ronde!

Il "se croit gourmet". Mais il ne raffole pas des plats chinois.

— Ma femme fait de l'excellente cuisine française, des sauces au vin ou à la crème, des choses très riches que j'aime beaucoup.

Il s'est marié il y a trois ou quatre ans... Il ne s'en souvient plus exactement! Le ménage n'a pas d'enfant et n'envisage pas d'avoir une nombreuse progéniture. Où nous sommes, un énorme piano à queue tient à lui seul les trois quarts de la pièce. Des partitions, comme de grands papillons en léthargie, sont posées un peu partout. C'est véritablement l'endroit où Stéphane travaille. Le soleil entre à flots par les baies vitrées, et les trois chats qui font partie de la famille, se promènent d'un pas élastique et silencieux.

— J'ai l'air idiot de dire ça, mais j'aime beaucoup Jean-Sébastien Bach. C'est surtout sa méthode de travail qui m'intéresse. Il y a une chose chez lui que je n'ai jamais comprise. Comment a-t-il fait pour écrire une messe par

semaine, sans compter toutes sortes d'autres choses, et avoir vingt-trois enfants! Curieusement, je n'ai rien lu qui me satisfasse sur Bach. Je prétends que c'était une espèce de démon! J'ai de lui une image qui n'a rien à voir avec l'angélisme de sa musique. Cette dernière n'est pourtant pas si angélique que ça, mais c'est l'usage qu'on en fait. Il y a chez lui un bouillonnement intérieur qui me fascine.

Comme lecture, il aime les essais. Plus aucun roman, dont il a été saturé quand il était au collège, comme presque tous les jeunes.

— Ce sont généralement les essais politiques qui me plaisent.

Tout s'enchaîne. Après la musique nous sommes passés tout naturellement à la lecture, et cette dernière nous plonge dans la politique.

— Je crois que la ligne de force la plus apparente est celle sur laquelle il y a le plus de gens intelligents qui travaillent. C'est sûrement l'indépendantisme. Pas n'importe quelle forme, mais disons une certaine forme, non encore définie, d'indépendance.

Stéphane Venne m'a déjà dit qu'il aimait le cinéma. Il a d'ailleurs collaboré à plusieurs films, en tant que réalisateur.

— J'aime principalement le cinéma américain. Les Etats-Unis sont de moins en moins les Etats-Unis, et de plus en plus une espèce de noyau actif où tout ce qu'il y a de dynamique dans le monde, se rassemble. Que ce soit au point de vue cinéma, chansons ou théâtre. La France, peut-être à cause de problèmes politiques, a malheureusement un peu perdu son climat de liberté. Climat qui est essentiel à la création. Ou alors il faut un vrai climat de révolution. C'est assez curieux de constater qu'à Paris, on joue le plus souvent des pièces américaines.

Bien qu'il se dit non-croyant, il a une grande admiration pour le clergé Brésilien. Il est, d'après lui, la seule force de gauche en Amérique du Sud.

Pierre Létourneau, un ancien voisin d'enfance, ayant épousé sa cousine, est l'un de ses rares amis.

— Quand l'amitié repose sur le travail et compte alors comme élément de jugement, cela devient intéressant. On sait alors que l'autre vous apprécie d'autant plus que votre production est d'une certaine qualité. J'ai des amis dans ce genre, comme Paul Baillargeon, Renée Claude et Donald Lautrec. Ce sont à peu près les seuls.



Malgré sa jeunesse libre et sans problèmes, il a gardé un petit souvenir amer de ses jeunes années.

— Je jouais du piano et je m'en trouvais bien. Mais un jour, mes parents m'ont forcé à prendre des cours plus perfectionnés. J'ai eu l'impression d'avoir une corde au cou. J'ai alors arrêté d'en jouer pendant cinq ans. Je m'y suis remis en mil neuf cent cinquante-trois, quand Gilbert Bécaud est venu à Montréal au théâtre St-Denis. Ce fait m'a réintéressé à la musique et à la chanson. Chez les Français, c'est lui et le grand Claude Nougaro qui me captivent le plus.

Si Stéphane pouvait bénéficier d'un mois de vacances, il irait "s'assimiler aux pierres" et partirait dans le Sud, vers les rivages ensoleillés, pour se relaxer.

Il se trouve des points communs avec Pierre Létourneau et Robert Charlebois "parce qu'ils écoutent les mêmes disques que moi".

— A un jeune qui commence, je lui dirais simplement de continuer. Mais pour réussir, il ne faut pas considérer son travail comme une obligation venue de l'extérieur. Mais plutôt comme le meilleur loisir qui soit. Je ne fais pas ce métier parce que je l'aime, sinon je ne le ferais sûrement pas. J'étais inscrit à l'université pour faire autre chose. J'ai composé, et je puis vivre de cela, aussi j'estime que j'ai beaucoup de chance.

CLAUDE LÉVEILLÉE



— Je suis un écorché. Par la force des choses, je suis devenu irritable. Ça exaspère finalement, le béton, la circulation. C'est pour cela que j'ai voulu faire un retour aux sources. M'acheter de la terre, de la montagne, des arbres. Puis faire bâtir. Tranquillement, je prépare ce que j'appelle "Ma religion", ma société, mon monde à moi. Je ne comprends pas qu'on puisse vivre dans un milieu urbain. Parfois il vaut mieux gagner moins et vivre à la campagne, on y gagne dans un autre sens. A St-Benoît je suis toujours heureux. A Montréal, je suis heureux, mais j'ai des problèmes.

Le front est ridé sous l'effet de la concentration intérieure. Les yeux sont un rien inquiets, interrogatifs même. Claude Léveillée n'est pourtant pas l'homme désagréable que certains disent. Très courtois, gentil, aimable. C'est avec une grande facilité que j'ai pu le rencontrer. Je me demande pourquoi il devrait recevoir un prix citron ? Certains artistes nouveaux dans le métier, ont d'autres attitudes et exigences que lui. Le fait d'avoir des problèmes, d'être écorché, tourmenté, doit-il obligatoirement engendrer la mauvaise humeur ? Non, cent fois non. Je serai peut-être une des rares à le trouver affable. Mais je lui décerne le trophée de la gentillesse.



Né à Montréal en octobre mil neuf cent trente-deux sous le signe de la Balance, il a été placé par le destin entre une soeur et un frère. Elevés dans un milieu catholique et puritain, chacun avait beaucoup de difficultés à penser et agir par lui-même. De cette enfance, il ne gardera que des souvenirs gris d'ennui.

— J'avais horreur des dimanches. D'abord parce que c'était dimanche et qu'ils étaient précédés d'un tas de choses désagréables. C'était encore plus terne et morne que les autres jours. J'entendais tellement parler de sécurité, que je ne peux plus entendre ce mot là. J'ai vu mon père trimer pour le gouvernement pendant vingt ans. Ce qui était complètement ridicule. Pour une sécurité prônée par les prêtres, il a perdu vingt ans de sa vie. Je n'ai aucun regret de mon enfance. Tous les membres de ma famille ont maintenant évolué. C'est peut-être moi qui suis à la base de cela. En fonçant, étant audacieux sur plusieurs plans, je les ai peut-être forcés à sortir d'eux-mêmes. Moi aussi d'ailleurs j'ai changé.

Son frère, peut-être sous son influence, est devenu décorateur à la télévision de Radio-Canada, fréquentant ainsi le monde artistique dans son genre.

Son baccalauréat obtenu chez "Ces Messieurs de St-Sulpice", il fera deux ans à l'Université de Montréal en relations industrielles. Et après, un peu malgré lui, il sera propulsé dans le monde musical. Il a participé alors en tant qu'auteur-compositeur-interprète, à des revues se donnant dans le contexte de l'Université.

— C'est là que j'ai fait mes premières armes, que j'ai chanté mes premières chansons. Cela s'appelait *La revue Bleu et Or*.

Rencontrant Jacques Douai, il avouera que c'est un personnage l'ayant frappé en plein coeur. Il lui a laissé une très forte impression.

Bien que se destinant à l'architecte ou à la médecine, la vie s'est alors chargée de le faire bifurquer vers la chanson. C'était un peu l'ère des pionniers dans le Québec chantant de mil neuf cent cinquante-quatre. Une époque extraordinaire, une époque difficile aussi. Les boîtes à chansons n'existaient pas encore. Tout était à faire.

— Mais c'est cela qui était merveilleux. Et, en mil neuf cent cinquante-neuf je partais avec Edith Piaf pour une tournée de onze mois en France. Une expérience inoubliable. Les conversations que j'ai eu avec elle, m'ont apporté beaucoup. Piaf m'a montré que ce n'est pas un métier que l'on apprend. Mais un métier que l'on vit, tous les soirs, à chaque apparition sur scène à travers le monde.

A l'école de cette grande dame de la chanson, Claude Léveillée ne pouvait que s'affirmer, acquérir sa véritable personnalité. Peu de jeunes auront eu professeur aussi envié. La France lui a fait des avances quelques années plus tard, qui se sont concrétisées par l'Olympia de Paris en mil neuf cent soixante-cinq. En tout, sept ou huit traversées Montréal-Paris. Plus une tournée en Russie, mieux organisée semble-t-il. Avec des salles mieux préparées. Mais le public lui, qu'il soit Russe, Canadien ou Français, reste le même.

— Il y a toujours un combat à livrer.

Tout ce qui l'entoure avant un spectacle, le rend tributaire des plus petits événements. Influant sur son humeur, le trac peut alors le tenir pendant toute la durée de son tour de chant. Renfermé sur lui-même, manquant de confiance, il peut abuser certaines personnes qui ne verront en lui qu'un être un peu amer. Parce qu'il se défend sur scène pour vaincre, surmonter son manque d'assurance, on le croit agressif. Il n'est qu'un sensible et un tendre. Travaillant avec achar-

nement, justement pour combattre ses défauts, et en vue d'acquiescer plus de stabilité encore.

Bien qu'il avoue une préférence pour le cinéma, il lui arrive de lire assez fréquemment, surtout en voyage. Le théâtre contemporain, Osborne et Pinter, pour ne nommer que ceux-là, rencontre ses goûts.

— Tout le monde a vu ces auteurs, mais les lire, c'est tout autre chose. Ayant écrit de la musique de scène, étant comédien et passionné de théâtre, c'est ce que j'aime lire. Avec les biographies, comme *La vie de Dostoïevsky* par Henri Troyat. Comme historien il me plaît, car écrivant la vie de quelqu'un, il y met un sens dramatique en plus.

Ouvert à tout, classiques ou contemporains, il trouve qu'un renouveau est nécessaire dans le théâtre.

— Comme on la présenté jusqu'à présent, il devient un petit peu poussiéreux. Il faut maintenant écrire des choses rencontrant les exigences nouvelles. Je veux bien aller entendre un Molière. Mais je veux aussi qu'on me présente des choses qui me touchent et me frappent. Avec nos rythmes à nous, nos visions à nous, nos couleurs à nous. Avec la jeunesse d'aujourd'hui également. Je crois aux comédiens chevronnés, mais aussi dans une jeune équipe. En mettant parfois les bouchées doubles, ils arrivent à nous donner des choses extraordinaires. Le mythe d'une seule personne, de la "prima donna" est dépassé. On vit actuellement dans une époque où il faut s'intégrer.

Etonné plus que satisfait de sa vie, il se dit dépassé par tout ce qui lui arrive dans le métier qu'il s'est choisi.

— Le bonheur qu'est-ce que c'est? Je crois qu'il réside dans la simplicité. Oh ! c'est si difficile d'être simple finalement. Un homme, une femme, un monde, un toit, un bout de pain autour d'une table, et on est heureux. Au départ c'est cela. Mais attention, après il y a les jours, les mois à vivre. Les années passent, les caractères s'affrontent. C'est alors que c'est plus ardu d'être heureux.

N'ayant pas confiance dans les critiques — qu'il ne lit plus depuis un an au moins — la seule chose qui l'intéresse est que son public soit heureux de ses chansons, de sa musique.

— C'est lui le seul juge.

Ayant beaucoup voyagé, il peut voir d'un autre oeil les problèmes de son pays.

— Je suis pour un Québec qui soit Québécois. Pas tout seul, non, au siècle que nous vivons, on ne peut plus être

seul. Mais un Québec authentique. En relation avec tous les pays du monde. Au même titre que la Norvège, la Suède, par exemple. Le bilinguisme pour moi, c'est un rêve en couleur. Mais si on se compare avec la France, c'est bien différent. Elle a toujours eu des hommes extraordinaires dans les moments cruciaux de son existence. Ici, même si on avait des hommes dans ce genre, il faudrait que le peuple y soit préparé. Il ne l'est pas. Il y a dix ans, les prêtres lui disaient d'aller à gauche, il y allait. Maintenant le gouvernement lui dira d'aller à droite, il ira à droite. Le Québec n'est pas encore adulte. Il a deux problèmes : celui de la langue dans les grands centres, et celui de "la piastre" pour l'ensemble du pays. Mais ça, ce n'est pas particulier au Québec, c'est un problème mondial !

Quant à sa ville préférée dans le monde, c'est Londres. Y ayant passé deux semaines, il s'est senti beaucoup plus proche des Londoniens que des Parisiens. S'il devait vivre dans une ville, c'est celle-là qu'il choisirait.

Avec un sourire, Claude Léveillé s'avoue beaucoup d'ennemis. Cela ne le touche pas ? Peut-être. Je n'en suis pas si certaine. Un couple d'amis suffit à compenser cela. Des amis à qui on ne demande rien, de qui on n'attend rien, et qui finalement sont toujours là. Exiger quelque chose de quelqu'un est une atteinte à la liberté. C'est pour cela qu'il est tolérant envers ses semblables. Il le sera aussi pour son fils, Pascal, âgé de neuf ans.

— Dès qu'un enfant est né, il se débat déjà tout seul, aux prises avec le monde, qui pour lui, est représenté par son lait qu'il veut boire, par l'air qu'il respire et qui lui fait mal. C'est lui plus tard, qui doit faire sa vie en étant guidé par ses parents, bien sûr. Mais il arrive un moment où il va aller faire son petit bonhomme de chemin sans nous. C'est inéluctable. L'important c'est qu'il devienne un homme.

Enumérant des noms de pays lointains, bien loin de St-Benoît, il se prépare à une tournée dans les pays de l'Est. Cet automne, la Hongrie, la Roumanie, la Pologne, la Yougoslavie, la Tchécoslovaquie, l'Allemagne de l'Est, la Suède, la Norvège, pourront applaudir notre poète Canadien. Et ce n'est pas tout ! A cette liste déjà longue, il faut ajouter la Russie, avec des récitals à Léninegrad, Moscou, ainsi que plusieurs autres villes sur la mer Caspienne.

— Les gens là-bas ont l'air moins heureux qu'ici pendant la journée. Mais le soir, le caractère slave reprend le

dessus. Il n'y a alors personne pour leur défendre de rire, de pleurer, de s'émouvoir. Ils respirent la joie.

Et, comme s'il n'avait pas passé assez de frontières, glissé sa valise devant assez de douaniers, il part, après cette effarante tournée, jusqu'au Japon. Plus près de nous, au printemps, il ira chez nos voisins du Sud, chanter dans les Universités américaines. Y a-t-il un pays au monde où cet homme universel n'a pas été mettre le bout du nez ? Six mois par an, il parcourt le monde, emportant ses chansons en bandoulière. Le reste du temps, il réside un mois ou deux à Montréal, puis reprend vite le chemin de son port d'attache, St-Benoît.

— C'est là que je me plais. Là que je suis "bien". Pour me détendre, avec la personne qui s'occupe de mon domaine, je construis des maisons. Je l'aide, je suis tantôt maçon, menuisier parfois. Cela me distrait et me délasse beaucoup. Oui, j'ai chanté la ville, mais parce qu'elle m'a étouffé. J'adore faire des marches dans les bois, de l'équitation aussi. Je suis très près de la nature. Je n'aime pas les villes. Sauf pour y passer, à l'occasion, me mêler un peu à tous ces gens qui y respirent. Mais pas pour longtemps. Je ne saurais pas y vivre.

Le chien est le meilleur ami de l'homme affirme-t-on. C'est bien l'avis de Claude Léveillé qui possède une chienne très prolifique. Dernièrement elle l'a gratifié de neuf chiots pleins de vie. Adorant les animaux, c'est un cadeau qu'il a fort apprécié. Il possédait des chevaux, il ne peut plus se permettre ce luxe, ne vivant pas chez lui plus de deux mois par an.

— Quand je vais me retirer, et vivre alors tout à fait chez moi à la campagne, je voudrais en ravoïr. Cela viendra peut-être plus tôt qu'on ne le pense.

Boutade? Caprice de vedette ? Non, il est sincère.

— Il y a deux ans, j'avais dit que je ferais moins de chansons et plus de musique. C'est exactement ce qui est arrivé. Habituellement, quand je dis quelque chose, je le fais.

Chacun sa place au soleil. Quand Claude Léveillé nous quittera pour aller bâtir ses maisons, par goût, par jeu, pour aller jouer avec ses chiens, d'autres seront là pour prendre la relève. Pour apporter leur culture, leurs chansons, leurs idées. Et continuer ainsi, en ajoutant quelques maillons, la chaîne qui ne finira jamais.

MONIQUE MIVILLE- DESCHÊSNES



— C'est à St-Jean-Port-Joli que j'ai vu le jour. J'y vis toujours entre chaque tournée. C'est là où je me sens le plus à l'aise. Enfin, c'est chez moi, c'est tout dire.

Des cheveux blonds, longs et noués de chaque côté par des rubans roses, une voix calme et posée, un teint frais. C'est Monique Miville-Deschênes, auteur-compositeur. Elle respire la sérénité.

— Pourtant j'ai peur de vieillir. Depuis l'âge de douze ans, je pleure à mon anniversaire! J'ai quatre frères et une soeur. Un de mes frères est sculpteur sur bois. Son travail est très différent de ce que font les autres artistes à St-Jean. Il se spécialise dans les oiseaux aquatiques et le gibier.

Entourée de ses parents, de sa famille, l'enfance de Monique Miville-Deschênes a dû avoir quelque chose de particulier. A vivre dans ce village très typique, où deux maisons sur trois abritent des artistes, peintres, sculpteurs et autres, elle a dû en être influencée.

— Chez nous il y avait de la paix, de l'amour. Il y avait aussi de la gaieté et de la sécurité. C'était merveilleux.

J'aurais bien du mal à tourner le dos à ces années-là. Une petite chose me peinait un peu. J'étais la dernière, et huit ans me différenciaient de ma soeur. A cause de cela, je me sentais parfois un peu seule. Il y avait bien mes cinq frères, mais ils ne tenaient pas toujours à ce que je les suive! Je me débrouillais avec les petits voisins. M'entendant bien avec toutes les fillettes de mon âge, il n'y en avait pourtant que deux ou trois avec lesquelles j'étais vraiment amie.

De ces amitiés enfantines, il reste une seule amie. Elle est devenue l'habilleuse de la revue *Les Gesteux*, et accompagne la troupe en tournée.

— Je suis venue à la chanson par folie, un peu pour rire. J'étais encore sur les bancs de l'école, quand je suis allée me présenter à la télévision de Québec. Une émission était faite pour les amateurs et recrutait de nouveaux talents. C'était très écouté. J'ai été m'y présenter et j'ai gagné! On m'a alors offert un engagement à Rimouski. J'étais l'artiste invitée à une exposition agricole! Je chantais, installée sur un petit plateau, et les veaux se promenaient autour de moi!

A ce moment Monique Miville-Deschênes était juste interprète. Elle chantait Jacques Douai, Georges Brassens, Brel, et bien sûr, Félix Leclerc. Un soir, un directeur d'un poste de télévision de Rimouski l'ayant entendue, lui a offert une continuité à CJBR. Pendant un an, à raison d'une émission d'un quart d'heure tous les quinze jours, elle allait se faire connaître. Au début de cette série, elle présenta à Michel Garneau, le réalisateur, sa première chanson, *L'hymne à l'inconnu*. Il l'encouragea et lui demanda d'en apporter une nouvelle à chaque émission.

— Après, cela a été un engrenage, tout simplement. J'ai fait de la télévision à Québec, puis petit à petit les boîtes à chansons, les collèges et universités. Je n'ai jamais fait autre chose que chanter. Je n'arrêterai jamais, jusqu'au jour où on me dira "Dansez maintenant"!

Monique Miville-Deschênes ne travaille pas souvent à Montréal. On l'y voit peu. Pourquoi?

— Je ne sais pas. Je ne cours après personne. Je chante où on m'appelle. Je n'aurais pas détesté être à l'affiche à Montréal. Mais je préfère travailler à Québec et dans les environs. C'est dur ici. Je vois ce qui s'y fait, et je crois que je me sentirais perdue dans tout cela. C'est une question d'optique. Le sens des valeurs n'est pas le

même. Je parle du domaine de la chanson, du théâtre et de la peinture.

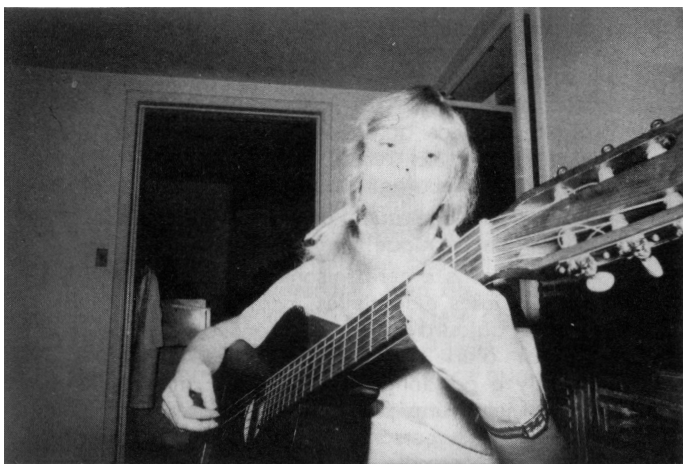
Elle est catholique, et ne fera pas de grands discours pour me dire pourquoi, elle répondra simplement "oui je le suis". Elle trouve que la religion traverse une période de recherche, comme beaucoup d'autres choses.

— On est un peu fatigué d'être assis sur de vieilles chaises, on casse tout, on en cherche de nouvelles qui ont peut-être deux ou trois pieds, en tous cas qui n'en auront pas quatre. Mais est-ce qu'on sera bien assis après, c'est ça qu'il faut savoir.

Les changements qui se font dans la pratique religieuse ne la touchent pas. Sa foi n'a pas changé. Mais les jeunes sont-ils plus attirés qu'avant vers l'Eglise? Voilà le point important. La réforme ne doit pas se faire uniquement en surface, mais en profondeur. Ce sont ses idées, et ce sont aussi les miennes. Nous avons là un terrain d'entente certain.

— Je souhaite que tout cela puisse rapprocher tout ce qui était dispersé.

Monique Miville-Deschênes aime beaucoup la lecture. Sur les conseils de son père, elle a commencé à lire les poèmes d'Alfred de Vigny. En riant, elle dira: "C'est assez loin, ça!" Très animée en parlant de Bernard Clavel le dernier prix Goncourt, qu'elle aime assez bien, elle avoue une préférence pour *Nicos Kazantzakis*, qui a écrit *Zorba le Grec*.



— Il a fait des romans merveilleux. J'aime aussi beaucoup *Mary Webb*, romancière anglaise qui écrit de très jolies choses.

Les biographies ne sont pas pour lui déplaire non plus. Dernièrement elle a lu une oeuvre d'Henri Ghéon *Promenade avec Mozart*, qu'elle a trouvé fantastique.

Quand on saura qu'elle a comme musiciens préférés Bach, Vivaldi et Mozart, on ne s'en étonnera plus.

Elle aime voyager. Elle a déjà été deux fois en Europe et y a vu la France et la Belgique. Dans ce dernier pays, elle a visité les principaux centres: Bruxelles, Gand, Liège, Dinant et Bruges où elle a chanté un soir à l'abbaye de St-André. Elle a particulièrement apprécié cette ville si romantique.

A Paris, c'était l'époque du *P'tit Bonheur* de Félix Leclerc, et la troupe n'avait guère pu quitter la capitale. Le lundi, jour de relâche, ils ont juste pu se rendre jusqu'à Reims, Chartres et dans la vallée de Chevreuse.

— J'ai beaucoup aimé les Français rencontrés chez eux, dans leur famille, comme j'ai pu les voir. Ils sont bien différents de ceux qu'on rencontre ici. J'ai gardé d'excellents souvenirs de tous ceux rencontrés là-bas. C'était des personnes très simples, un garagiste et un pépiniériste entre autres, mais des gens extraordinaires.

C'est une femme, dont elle aime la bonne cuisine. Et toute la troupe des Gesteux, le sait bien!

— Je suis un vrai casse-pieds dans les restaurants. Je trouve la nourriture affreuse partout. Quand on arrive dans de petites villes avec la tournée, à moins de mettre un prix fou, on mange très mal. Ici on met l'accent sur la décoration, mais ce qu'on a dans son assiette, c'est de la colle. En France, on rentre parfois dans de tels petits trous qu'il faut du courage pour y aller, mais quel délice!

Il est dommage que l'on ne puisse traduire le ton et l'air extasié de Monique!

— Nous nous américanisons fort, c'est bien dommage. Il y a des choses essentielles, perdues depuis longtemps, qu'on retrouve aujourd'hui et qui sont considérées comme un luxe. C'est d'une bêtise énorme. Prenons le feu par exemple. Il n'y a pas longtemps, c'était primordial. Aujourd'hui, on y revient: une personne possédant un foyer dans sa maison, est une personne riche. On devrait y revenir d'une façon plus normale, plus simple. C'est surtout dans

les grandes villes que c'est ainsi. Mais hélas, dans les campagnes cela arrive aussi.

Dans la famille de Monique Miville-Deschênes, ce sont des choses qui ont été conservées. "Nous nous en portons bien, même si cela fait rire certaines personnes." Sa mère cuit encore son pain tous les jours, pain de blé entier qu'elle fait moudre au moulin.

— Ce sont des choses que nous avons toujours trouvées importantes. Nous ne nous en passerons pas parce que ce n'est plus de mode. Nous préférons notre pain cuit dans notre poêle à bois, que dans un four électrique. Si j'ai des enfants un jour, je voudrais qu'ils considèrent ces choses-là comme naturelles, et non comme extraordinaires. J'ai acheté l'autre jour ici en ville, de la crème. Elle était jaune et goûtait le crayon. Je trouve cela insensé. Tout est raffiné, transformé. Je ne suis pas contre le progrès, mais je ne suis pas non plus pour déformer le sens des valeurs. Cela touche beaucoup plus la société qu'on ne le pense, parce que de plus en plus, en s'éloignant de la nature, il y a un équilibre qui se perd. Cela se ressent énormément dans les arts. Les artistes auraient besoin de manger de la terre par cuillerées, pour savoir ce que ça goûte. Ils ne savent plus ce que c'est. Je trouve cela épouvantable. Moi, si je vais au théâtre, c'est pour être devant une évasion, devant une chose belle, un mystère, une magie, un rêve. Ce qu'on y voit, ce sont des tourments, des problèmes, des tests.

A un ami, Monique demandera de faire pour elle quelque chose qui l'ennuie. Mais de le faire à fond. Ou d'être là quand ça va mal. Elle se dit très exigeante envers eux. "C'est pour cela peut-être que je n'en ai pas tellement".

Elle a été plus qu'influencée par Félix Leclerc. C'est lui qui l'a incitée à continuer sa carrière d'auteur-compositeur. Quand il venait dans sa famille, elle lui chantait, bien timidement, ses premières chansons. Il avait foi en ce qu'elle faisait. Il l'a aidée, et en a aidé beaucoup d'autres aussi dans le même sens. Maintenant, bien des années plus tard, c'est toujours Félix Leclerc qu'elle préfère parmi les auteurs-compositeurs, tant Français que Canadiens.

— J'ai toujours envie de savoir ce que Félix va dire.

Elle porte beaucoup d'admiration à son père. C'est un homme qui impose le respect et qui possède une force extraordinaire.

— Les gens qui m'enthousiasment, il y en a des centaines. Mais ceux que j'admire le plus sont ceux qui font leur métier avec beaucoup d'amour, en ne sacrifiant pas les choses qu'ils aiment.

Elle n'aime pas afficher ses idées politiques.

— Je suis pour la liberté d'expression, la liberté de vie au Québec.

Vivant au bord du fleuve, il est normal qu'elle aime la mer.

— C'est ma vie. J'ai été au lac St-Jean, c'est merveilleux, mais j'ai eu l'impression d'être enfermée dans une garde-robe! Il y a des lacs, au Québec, mais j'aime l'eau qui vit et qui bouge, la mer. Quand j'ai du temps libre, je fais une cure d'air. Je me promène. J'essaie de récupérer. L'été je fais beaucoup de natation, l'hiver de la raquette.

Elle est très contente de travailler dans tous les coins de la province, de promener la revue *Les Gesteux*, un peu partout au gré des demandes. Elle préfère cela à un tour de chant. Depuis cinq ans que la revue existe, elle a eu l'occasion d'écrire trois petites pièces, qui ont été mises en scène par Yves Massicotte.

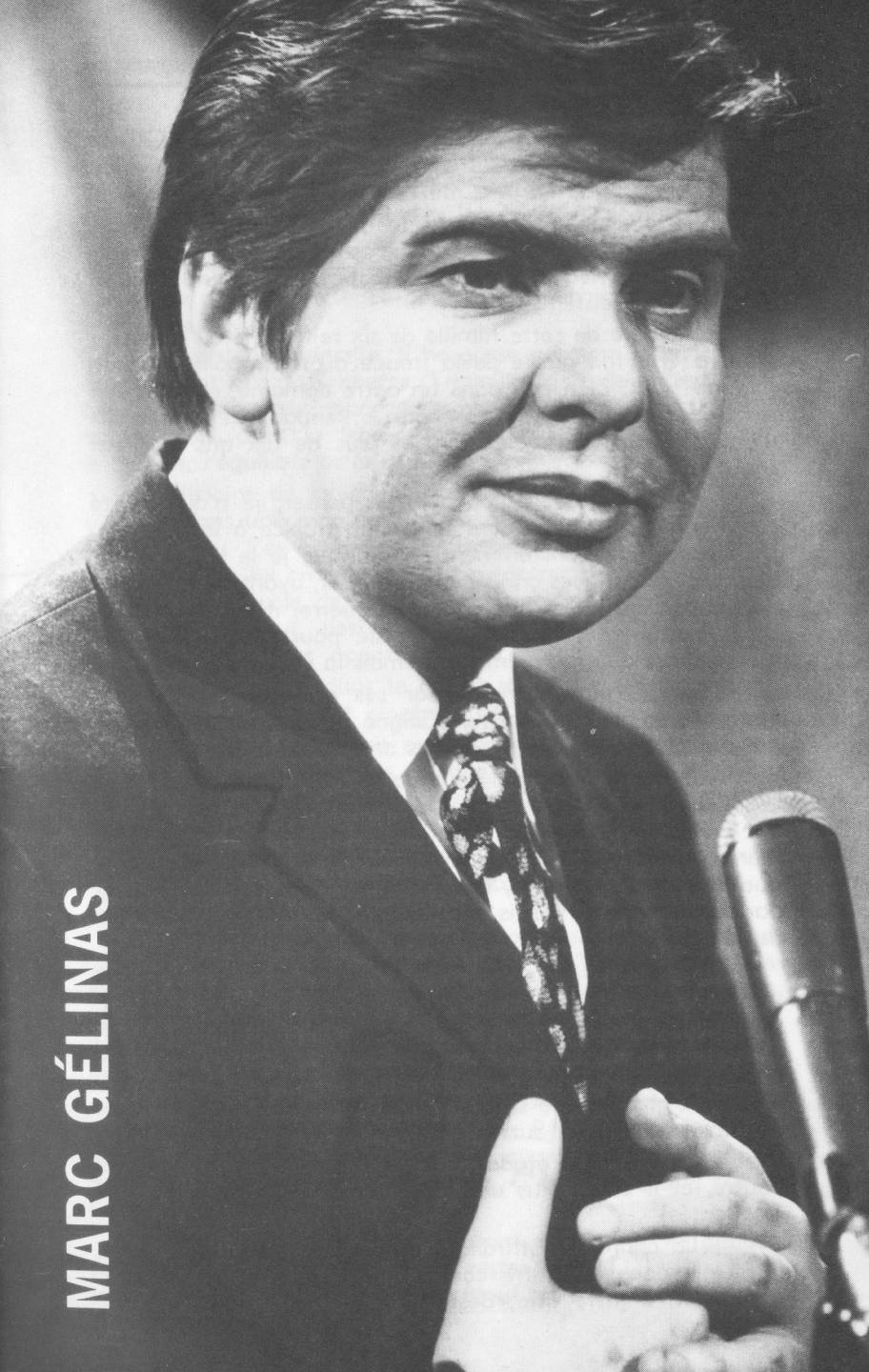
— C'est une personne qui a vraiment un amour pour son travail, et un respect des choses auxquelles il croit.

Monique Miville-Deschênes a réussi à combiner sa vie de telle façon que le côté artistique soit embelli par sa vie privée.

Le bonheur pour elle représente un amour pour les choses et pour les êtres.

— Quand l'amour est absent pendant une journée entière, il est difficile d'être heureux. Moi, où que je sois, et avec qui que je sois, il faut que j'aime, autrement c'est le noir absolu. On a beau manquer de beaucoup de choses, si on a seulement un peu d'amour, pour un être ou pour une chose, c'est déjà immense. En tous cas, c'est ce qui permet de dire qu'on n'est pas tout à fait malheureux.

MARC GÉLINAS



Trois garçons, trois filles. La famille de Marc Gélinas qui ne sait pas au juste s'il est né un vingt-huit ou un vingt-neuf novembre de l'année mil neuf cent trente-sept!

— J'ai une soeur née à la même date, mais à deux ans d'intervalle. On a perdu nos extraits de naissance, alors on ne sait pas lequel est né le vingt-huit et lequel a vu le jour le vingt-neuf!

Le père de cette famille de six rejetons était chanteur d'opéra. Il a fait partie de la troupe du Metropolitan Opera de New York. Bien que dans un autre domaine, son fils suit ses traces. Sa mère était journaliste. Pendant treize ans elle a travaillé au Montréal-Matin, et plus de dix ans au Petit Journal.

— Malgré ce qu'on pourrait penser, je n'ai pas été élevé dans une atmosphère tellement propice à la musique. Mon père étant constamment en tournée, je le voyais assez peu. C'était dans les années quarante, et, ayant dû abandonner sa carrière parce que c'était la guerre, il en avait gardé de l'amertume. Il n'a jamais insisté pour que je fasse la même chose que lui, même si j'aimais la musique.

Élevé principalement par ses grands-parents, Marc était très heureux avec eux. Soigné et dorloté comme pas un, il a gardé la nostalgie de ces années de bonheur.

— Evidemment, il faut payer la note un beau jour. Les deux chocs importants que j'ai ressentis dans ma vie, ont été la perte de mon grand-mère et celle de ma grand-mère. Surtout la mort de cette dernière. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, elle était ma muse. Elle me suivait partout quand je faisais mes spectacles. Même en dehors de la ville.

Critique juste mais sévère envers son petit-fils, elle partait même l'applaudir jusqu'à Trois-Rivières ou Shawinigan. Elle était toujours là pour l'encourager. Personne n'était aussi près de lui que cette grand-mère, découpant chaque article, chaque reportage ou photo se rapportant à son petit-fils. C'est grâce à elle si Marc possède aujourd'hui un album de souvenir complet sur lui-même.

Pendant ses études, il s'est promené d'un collègue à l'autre, et il serait plus aisé de nommer ceux qu'il n'a pas fréquentés!

La chanson l'attirait. Il aurait été très surpris de se retrouver dans un autre contexte que celui pour lequel il se croyait, à juste titre, destiné.

— J'ai fait, bien entendu, des tas de petits travaux avant d'être vraiment lancé. Mais je ne restais jamais longtemps à la même place, n'étant pas assez persévérant. Le seul emploi où je suis resté plus longtemps, c'était dans une librairie. J'aimais la lecture et, aux moments creux de la journée, je me plongeais dans les bouquins. Je lisais de tout. Avec une petite préférence pour les récits historiques et les biographies.

Maintenant encore, il ne passe pas une journée sans lire pendant quelques heures. Travailler dans le milieu artistique des auteurs-compositeurs est un peu abrutissant. Il trouve alors dans la lecture, véritable fenêtre ouverte sur le monde, l'équilibre et la stabilité.

Histoire de se connaître un peu mieux, il a aussi travaillé dans une manufacture de miroirs! Mais il n'y a pas fait long feu. Ces diverses expériences ont été assez bonnes pour lui. Elles lui ont permis de rencontrer des gens de tous les milieux. L'école de la vie peut être profitable si on sait tirer parti de tout, des épreuves comme des joies et des plaisirs qu'elle nous apporte.

La difficulté dans le milieu artistique est de trouver des personnes vraiment sincères.

— Tous, y compris moi, nous sommes un petit peu artificiels. Un peu cabotins. Disons que c'est notre seconde nature. Autant que possible on essaie de s'en défaire, mais c'est toujours là. Plus ou moins selon les individus.

Au début de sa carrière, Marc Gélinas était surtout interprète. Vers quinze ans, il a commencé doucement à composer.

Au début de la télévision à Montréal, il a eu le grand honneur de remplacer un beau jour, Gilbert Bécaud. Ce dernier ayant une exclusivité avec le théâtre St-Denis avait dû se décommander à Radio-Canada. Au pied levé on a demandé à Marc de le remplacer. C'est là qu'il chanta pour la première fois une de ses chansons: Boucles Blondes.

Il fut de la série *Beau temps, Mauvais temps*, où il jouait le rôle d'un auteur-compositeur. Rôle créé tout spécialement pour lui par Lise Lavallée, quand elle avait appris qu'il composait ses propres chansons. C'est ainsi que le public fit connaissance avec lui.

Il a fait beaucoup de ski étant plus jeune. Le danger de se casser une jambe et de rester quarante jours sans travailler l'a fait devenir plus pantouflard.

— Mon agent d'assurance, mon avocat, mon comptable, ne sont pas d'accord à ce que je prenne de pareils risques! Je fais tout bonnement du golf et de la natation.

Très impulsif, soupe au lait, Marc pose parfois certains gestes qu'il peut regretter plus tard.

— Je n'aime pas faire mal à quelqu'un. A cause de mon impulsivité je cause parfois de la peine et j'en suis désolé par après. Je me méfie de moi-même, en vieillissant j'essaie d'acquérir plus de maîtrise de moi. En devenant plus âgé je commence à mieux me connaître, mais on ne se connaît pas toujours d'une manière juste. Je crois que je suis généreux. Je n'en tire aucune gloire. Je suis assez détaché des biens de ce monde, quoi qu'on puisse en penser. L'argent, je n'y tiens pas plus qu'il n'en faut.

Les femmes sont bavardes. Il y a des hommes pourtant qui n'ont rien à leur envier sur ce point. Marc Gélinas est de cette espèce là, et se dit un incorrigible bavard. Quand il a quelques soirées libres, il aime rencontrer des copains, boire un verre avec eux, et discuter toute la soirée des grands problèmes mondiaux. C'est une des distractions qu'il préfère.

— Quand quelqu'un est satisfait de sa vie, il est temps pour lui de fermer la lumière. Quant à moi, j'ai conscience qu'il me reste beaucoup de choses à apprendre. Pour le moment cela se déroule bien pour moi, mais pas encore comme je le voudrais, car je suis assez ambitieux. Une espèce de sérénité que l'âge nous apporte, associée à une certaine quiétude, c'est ma conception du bonheur. Je n'y suis pas encore arrivé. Je pense qu'on peut vraiment se sentir heureux quand, au soir de sa vie, on peut regarder son album de famille et se dire: "Cela n'a pas été trop mal, j'ai rendu heureux ceux qui m'entouraient. Je suis fier de moi." Le bonheur c'est l'accomplissement de toute une vie.

Père de plusieurs enfants, il les élève librement sans leur parler de religion, préférant les laisser libres de choisir quand ils seront plus grands. Mais choisir quoi? Un choix implique nécessairement deux possibilités au moins. Ne connaissant rien de la religion, qu'elle soit catholique ou autre, comment ses enfants sauront-ils trouver leur vérité? Apparemment ce problème ne tracasse pas Marc Gélinas.

Ses pensées sur l'amitié sont un brin ironiques:

— Je n'ai pas d'amis. Oui, beaucoup de copains, mais de vrais amis, non. Enfin, peut-être bien que j'en ai quelques-uns. Je suis certain de les garder jusqu'à ma mort, puisque je ne les vois jamais... Moi, vis-à-vis d'eux, je me

sens très engagé. Mais je ne leur demande rien. Je laisse à leur initiative de faire telle ou telle chose pour moi.

Il dira pourtant que, s'il est très exigeant pour lui-même et ses proches, il se moque complètement des autres. Pourtant, notre monde actuel en est un de communion, de service, d'entraide, de solidarité les uns pour les autres. Non un monde du chacun pour soi.

Gilbert Bécaud a été à la base de la chanson pour lui. "On peut avoir des influences plus néfastes que celles-là!". Et bien des Américains aussi. Du côté Canadien, il ne voit personne de qui il aurait pu s'inspirer.

— Dans la chanson canadienne, il y a une forte tendance au folklore, ce que je ne fais aucunement.

Ses goûts vont maintenant à Bécaud, encore et toujours, Brel qui l'impressionne, Brassens et Hugues Aufray.

— Et comme tout le monde j'adore les Beatles. Il y avait longtemps qu'un phénomène pareil ne s'était pas passé. Ils ont complètement renversé la vapeur et apporté un renouveau dans la chanson.

Ses idées politiques sont bien connues:

— Je conteste oui, et si j'étais centenaire je contesterais encore. Mais je ne gaspille pas mes efforts inutilement. Je pense qu'il faut le faire au bon moment, sans quoi on parle dans le vide.

Il déteste faire du cabaret.

— C'est trop dur, on travaille très tard pour des gens qui ne vous écoutent qu'à moitié. Ce n'est pas enthousiasmant.

Il a une grande admiration pour Baudelaire. Comme *Les Fleurs du Mal* était un livre interdit au collège, il s'est empressé de le lire! Ses héros modernes sont Orson Welles et Peter Ustinov.

— Parce que je n'aime pas les guerriers, d'abord. Ensuite parce qu'ils ont apporté au cinéma quelque chose d'extraordinaire. Welles qui possède un mélange de subtilité et de brutalité, est un des plus grands cinéastes et écrivains de notre temps. Quant à Ustinov, si je l'aime c'est parce qu'il est souvent un revendicateur à sa façon, c'est-à-dire avec beaucoup d'humour et d'intelligence.

L'ayant déjà rencontré, Marc Gélinas est à même de pouvoir porter un jugement sur ce grand bonhomme du cinéma.

— Il est d'une clairvoyance peu commune. Il possède un esprit qu'on ne retrouve que chez les grands humoristes comme Alphonse Allais peut-être.

La carrière d'auteur-compositeur est véritablement un défi à une vie familiale normale. Il faut beaucoup de compréhension de la part des personnes vivant autour d'un artiste. Le métier a des inconvénients mais apporte aussi de grandes joies. Les deux peuvent se concilier très bien. On parle plus souvent des couples désunis, mais on passe sous silence tous ceux qui forment une famille heureuse. C'est dommage.

— Je ne fais jamais aucun projet. Je prends ce que la vie m'offre, et je vis ainsi un peu au jour le jour, mais je ne suis pas inquiet. Il y a toujours quelque chose qui m'attend. Je ne veux pas avoir trop d'argent devant moi, comme par nature je suis paresseux, j'arrêteraï de travailler. Il faut bien sûr s'assurer une certaine sécurité, s'acheter une maison, faire des placements. Nous ne sommes pas éternels dans notre métier et nous sommes à la merci du public. Il faut savoir comment s'orienter quand ce moment-là viendra. Je pense que c'est un peu le problème de ceux qui écrivent et qui ont affaire avec le public.



JEAN-PAUL FILION

C'était une bien belle journée que celle-là. Québec étincelait comme un joyau sous le soleil. Les passants, un reflet brillant dans les yeux, ne se pressaient pas. Le printemps leur avait mis un brin de coquinerie aux coins des lèvres. Après cet hiver épuisant que nous venions de vivre, il faisait bon s'attarder à humer la nature qui venait à nous par bouffées d'air frais et pur.

Installés en face de l'île d'Orléans, le fleuve à nos pieds, dans la si belle maison de Jean-Paul Filion, nous causons. Ou plutôt, il parle d'abondance, ce qui est assez rare pour un homme. Après l'avoir branché sur la voie qui me semblait la bonne, je l'écoute.

— Je suis né dans le comté de Papineau, à St-André-Avelin. C'est au nord de l'Outaouais, au sud du pays de Nominigüe. Le village est situé le long de la *Petite Nation*, rivière avoisinant la *Gatineau*.

Et voilà ! Jean-Paul Filion a très bien situé l'endroit de sa naissance. Je suis ravie d'avoir un interlocuteur si loquace et qui connaît bien sa province. Il parle d'une voix un peu rocailleuse, savoureuse, et ne se fait pas prier pour se raconter.

— Je suis "presque" né dans un coteur ! Un coteur, à l'époque, c'était une *barline*. Une *barline* c'était la voiture d'hiver que traînaient les chevaux. Une espèce de petite voiture de sortie, très légère.

Cela vaut la peine d'être conté. A Notre-Dame-de-la-Paix où elle résidait, sa mère a attelé le cheval et s'est rendue chez ses parents. Ces derniers habitaient dans le fond d'un rang, qui s'appelait le *Rang Ste-Madeleine*. Elle eu juste le temps d'arriver là, que Jean-Paul Filion faisait son apparition en ce monde !

— C'était un vingt-quatre février, en mil neuf cent vingt-sept. C'est pour cela que je suis resté un gars frileux !

Tous ces mots dans sa bouche prennent une saveur particulière. Cela me plaît infiniment de l'entendre parler.

— Nous étions neuf à la maison. J'ai deux frères et six soeurs. Tout le monde a vécu, tout le monde vit. Moi je dit qu'ils ne vivent pas, mais ils sont sur la terre, ils continuent d'exister.

Que veut-il dire par ces mots "ils ne vivent pas" ? J'aimerais connaître le fond de la pensée de Filion.

— Comme la plupart des gens, ils ont fini par se ranger, s'adapter, se marier, continuer la pratique religieuse, avoir de nombreux enfants. Ils font partie de la société de

consommation. Ils ont yacht, chalet, grosse voiture, télévision en couleur, et tout et tout. Ça, c'est un monde qui ne m'appartient pas. J'ai été le seul dans toute la famille à ne pas faire comme les autres. M'en allant très tôt hors du village, à l'âge de quinze ans je suis venu à Montréal. Je n'avais jamais vu un tramway de ma vie, je suis descendu avec ma petite valise, et j'y suis resté pendant vingt-cinq ans.

Tout au long de ces années, il a fait ses études. Il a travaillé et s'est débrouillé complètement seul. Grâce à une bourse de la province, il pu, vers ses dix-huit ans, entrer à l'école des Beaux-Arts. Quelques dollars par semaine lui suffisaient pour vivre. Il y est resté jusqu'à la quatrième année.

— Après, je me suis immédiatement marié. J'étais très jeune, ma femme aussi. J'étais bohème, anti-bourgeois, anti-conformiste, anti-conventionnel, anti-tout ! On s'amusait à l'époque à lancer des oeufs dans les vitres des trams. C'était une espèce de mouvement de révolte. On refusait la vie, on refusait le bruit. Comme j'étais passablement romantique, j'ai voulu vivre à la campagne. Je suis parti avec ma femme, dans une toute petite maison de bois qu'on payait dix dollars par mois ! Nous avions choisi les environs de St-André-Avelin. J'ai fait alors de la peinture d'une façon très romantique. Mais comme nous attendions un bébé, je me suis senti immédiatement pris dans des obligations que j'avais mal prévues. Pour être franc, disons que je ne les avaient pas prévues du tout. J'ai dû me trouver un petit emploi qui me payait dix-sept dollars par semaine. Nous avons vécu dans ce style de vie très isolé, très campagnard, pendant deux ans. Nous avions des amis qui venaient nous voir. Ils avaient noms: Fernand Doré, Charlotte Boisjoli, Léon Bellefleur et j'en passe. Malgré tout, on s'ennuyaient beaucoup du groupe de peintres et de poètes dont nous avons fait partie à l'école des Beaux-Arts.

La première chance que Jean-Paul eu de se placer à Montréal, pour un retour permanent cette fois, il ne la laissa pas passer. Il accepta un emploi à l'Hydro-Québec, comme dessinateur au département des systèmes de planification. Mais il n'avait pas abandonné la peinture. A Montréal, la famille qui s'était enrichie d'une petite fille, habitait dans un appartement très modeste. Jean-Paul Filion dû bien se mettre dans la peau d'un employé qui attend sa paie chaque semaine en vue de nourrir sa famille. Il avait été très peu préparé à cette réalité. Cela a créé beaucoup de problèmes

chez lui. Ces problèmes ont duré presque tout le temps qu'il a passé à Montréal.

— Je reprocherai toujours au système d'éducation de la province de Québec, de ne pas accorder aux jeunes, au temps de la scolarisation, des notions précises de créativités. J'en parle parce que j'en ai souffert terriblement. On ne nous apprend pas ce qu'est un citoyen, on ne nous apprend pas ce qu'est une valeur que l'on peut porter en soi. Si à l'école on m'avait éduqué tout simplement, j'aurais vite compris que j'étais fait pour créer des poèmes, de la musique ou des chansons.

L'obligation de se lever chaque matin pour aller travailler, et ne pouvoir consacrer que les soirées et les fins de semaine à la création personnelle, lui a donné de vrais cauchemars. Son comportement d'artiste et d'homme a été conditionné par cette situation. C'était l'époque où Jean-Paul Filion faisait énormément de peinture. Il a connu Borduas, Pelland, Dumouchel, Bellefleur. C'est par Roland Giguère qu'il eu son premier contact avec la poésie.

— J'ai été très touché par la poésie d'Eluard. Comme j'étais un autodidacte, et que je n'avais aucune préparation académique, ni de formation en Lettres, c'est au strict plan sentimental et lyrique que j'ai collé à sa forme de poésie.

En vue de rejoindre ce monde qu'il découvrait, il fit brusquement un retour aux sources. S'achetant une guitare, il composa des chansons.

— J'étais devenu une sorte de bête drôle, de clown, parmi les intellectuels, les peintres. J'ai souffert quand j'ai compris qu'en peinture, on ne pouvait pas se soustraire à une certaine mode intellectuelle. On faisait de l'abstrait. Quand je ne me suis pas senti libre de peindre une pomme si moi j'avais envie de peindre une pomme, alors là j'ai laissé tomber la peinture. Avec ma guitare je me suis remis à faire des chansons. J'en avais déjà fait, vers l'âge de dix ans. Chansons de village assez primitives. C'était le genre "complainte de guerre" que faisait à ce moment le soldat Lebrun et qu'on entendait partout.

C'est à cette époque que Jean-Paul créa *La Parenté*, *Sur le chemin des habitants*, *La Pitro*, *Mr. Guindon*. Cette dernière qui, entre parenthèses n'a jamais été chantée par son auteur, a été enregistrée par Jacques Labrecque et a récolté un énorme succès. Et *La Parenté* s'est vendue à cent milles exemplaires en l'espace d'un an. C'était d'inspiration

poétique et surtout folklorique. Ça rejoignait la première étape de Jean-Paul, celle de St-André-Avelin.

— Ce fut reçu d'un certain oeil. Les plus purs trouvaient cela très sympathique. Les plus intellectuels, comme Jacques Godbout et Jean-Guy Pilon, ont ri de moi avec cette *Parenté* dont ils ont fait une critique assez drôlatique à la radio, puis dans les journaux. A un moment donné, j'ai senti le besoin de me justifier. Protestant par une lettre ouverte dans *Le Devoir* je les accusais de ne pas accepter cette chanson. Car pour moi, elle respectait mes origines, mon caractère et mon enfance.

Jean-Paul Filion continua alors à écrire tout en prenant des cours de guitare avec Stéphane Fentok. Pendant des années, il écrivit sans pourtant lâcher son travail à l'Hydro-Québec.

— J'ai continué d'abondance, à fond de train, à pleine bordée, à écrire et à créer.

En mil neuf cent cinquante-neuf, il gagna le prix de la chanson canadienne avec *La folle*. A ce moment, il tra-



vaillait à Radio-Canada comme dessinateur et assistant-décorateur. Il y resta en tout quatorze ans.

— Peu après j'ai accepté de faire "le" premier microsillon de chansonnier qu'une compagnie privée de Montréal acceptait de produire. Je ne parle pas de Félix Leclerc qui a fait tous ses disques à Paris. C'était le premier 33 tours avec quatorze chansons, une guitare. Cela ne s'était jamais fait à Montréal. Ça précédait l'aventure des Bozos.

La publicité ayant été mauvaise, le disque ne s'est pas trop bien vendu. Les boîtes à chansons n'existaient pas encore. Jean-Paul faisait quelques spectacles, qui ne lui rapportaient guère. Il chantait "pour des prunes" dans des centres de jeunesse. Il allait là avec Guy Lécuyer qui récitait des contes de Félix Leclerc et des poèmes de Jean Narrache.

— A cette époque, Jacques Douai est venu à Montréal avec une troupe de danseurs. Je l'ai rencontré dans mon petit appartement très modeste. Il a écouté mes bobines, mes rubans. Mes chansons lui plaisaient. Il en a pris et il en a chanté. C'était le troubadour du moment. Félix Leclerc avait créé cet engouement pour le chanteur solitaire, à la guitare. J'étais très heureux que Jacques Douai soit retourné à Paris pour chanter mes chansons. Mais cela ne me donnait pas de quoi manger. Je gardais toujours mon emploi de base.

Un jour, il fit un gros spectacle au Palais Montcalm, avec Clémence Desrochers et Hervé Brousseau. L'éclairagiste du moment s'appelait... Gilles Vigneault. Après la représentation, ce dernier alla trouver Jean-Paul Filion et lui dit "Vous savez, moi aussi je fais des chansons !" Fatigué de la soirée, Jean-Paul l'a alors envoyé promener ! Plus tard ils sont devenus des amis. Mais à peine rentré chez lui, Vigneault, stimulé par la soirée, créa trois chansons dont *Jos Montferrand* et *La danse à Saint-Dilon*.

— Au moment de la réception du prix de la chanson canadienne, j'ai fait paraître un recueil de poèmes à L'Hexagone. Cela s'intitulait *Du Centre de l'eau*. J'ai demandé alors une bourse au Conseil des Arts d'Ottawa. Je l'ai obtenue. J'avais deux enfants à ce moment, un petit garçon était venu s'ajouter à notre foyer. Avec ma petite famille je suis parti pour Paris.

Dans la capitale française, il eut diverses offres. Mais il les refusa. Après avoir chanté quelques semaines *Chez Moineau* pour des salaires de misère (il gagnait quatre dollars par soir), on lui proposa un spectacle conjoint avec Serge

Gainsbourg. Cela ne le tenta guère. Il avait sollicité cette bourse pour écrire, et c'est ce qu'il voulait faire.

— J'ai fait trois choses là-bas, un roman, un recueil de poèmes, et un télé-théâtre. A Paris, je me suis ouvert l'oeil et l'oreille. J'ai fréquenté beaucoup les terrasses de bistro, les galeries, les gens. Je pense que j'ai appris beaucoup plus ainsi qu'en allant chanter.

Il a visité l'Italie, l'Espagne, les Baléares. Une chose qu'il a trouvé extraordinaire en France, c'est que l'artiste était intégré dans la société. Il était nécessaire à cette société. Travaillant son art comme un boulanger pétrit son pain, ou comme un cordonnier façonne son cuir.

Son roman *Un homme en laisse* gagna le prix de la Province l'année suivante. *Demain les herbes rouges*, un recueil de poèmes, fut publié dès son retour. Et son premier télé-théâtre *Le Grand-Gigue* fut joué au petit écran de Radio-Canada. La bourse avait été bien employée, Jean-Paul était revenu les mains pleines.

— Mais avec tout cela, je n'avais toujours pas d'argent. Je débarquais de Paris avec une femme, deux enfants, pas d'appartement, pas de voiture, pas d'emploi, et dix-sept dollars en poche. Je me suis tourné à nouveau vers la chanson. C'était en mil neuf cent soixante-deux. Les possibilités étaient encore fort limitées. J'ai passé à la Butte à Mathieu. C'était à peu près la seule boîte à chansons. C'est durant cette période que j'ai fait des textes pour la série *Le Grand Duc*, à Radio-Canada. Vigneault en faisait les scénarios.

Il reprit sa place à Radio-Canada, comme assistant-décorateur. Il dû recommencer tout en bas de l'échelle. Le réveil était brutal. Après la France, la bourse, les voyages, les écrits, il se trouvait replongé dans la dure réalité. Refusant inconsciemment de travailler de 9 h à 5 h, il le fit pourtant, tout en retrouvant son vieil instinct de combativité. Tous les soirs, toutes les fins de semaine, il les passaient à écrire et composer. Il créa plusieurs télé-théâtres entre autres *Une marche au soleil*, en mil neuf cent soixante-quatre. Cette pièce a bien marché ici, ensuite elle fut traduite en anglais et jouée à Toronto. Les deux versions furent vendues en Europe. La version française passa en Belgique, France et Suisse, et la version anglaise fut présentée en Angleterre et en Australie.

— J'ai refait alors un autre microsillon chez Gamma, et cela m'a un peu relancé. Il commençait à y avoir des

boîtes à chansons et j'ai débuté là aussi. Voyant que cela marchait mieux, j'ai quitté Radio-Canada.

Il participa à plusieurs émissions de télévision: *Les Cailloux*, *Age Tendre*, *Du côté de Québec*, *A guichets fermés*. En mil neuf cent soixante-sept, il y eut une baisse. Plus beaucoup d'engagements. Comme il était décorateur, il eut l'idée de se présenter au centre international de télévision à l'Expo, dont la gestion avait été confiée à Radio-Canada. Il y fut engagé et cela lui a beaucoup plus.

— Après l'Expo j'étais encore une fois dans une période de recyclage, comme cela m'est souvent arrivé. J'ai eu vent de la télévision éducative, qui commençait quelque chose à Québec sous le nom de TEVEC. Je suis venu là voir des personnes que je connaissais. Et on m'y a engagé comme "écrivain-maison"! Enfin! J'étais, d'un coup sec, dans mon élément à cent pour cent. Avec un très beau contrat, un excellent salaire de base, je pouvais, sans faire du 9 à 5, travailler comme je l'aimais. Ecrivant chez moi et allant porter mon travail au studio si je le voulais. La première année, j'ai fait un petit peu tout ce que je savais faire. On m'a employé comme chansonnier, comme musicien. Je me sentais dans mon élément, j'ai trouvé cela merveilleux. Je suis encore là maintenant, mais on appartient à Radio-Québec. Quand la série ici sera finie, il faudra aller à Montréal.

Durant toute l'entrevue, *Ti-Gars*, sans vergogne, s'est couché sur mes pieds et n'en a plus bougé. *Ti-Gars*, c'est le chien de la maison. Un cocker noir et crotté qui m'a pris en affection... Je perds toutes mes illusions quand son maître me dira que dix bandits armés jusqu'aux dents pourraient s'introduire chez lui, *Ti-Gars* ne bougerait pas une patte! La journée est fraîche, mais belle, avec du soleil qui entre par toutes les fenêtres. Jean-Paul Filion vit dans une splendide vieille maison datant de mil sept cent soixante-sept. Un magnifique foyer de grosses pierres part à l'assaut du ciel, rien ne l'arrête jusqu'au toit et c'est véritablement l'âme de cette demeure. Ici, rien que du beau bois, des meubles canadiens patiemment recherchés et qui sont mis en valeur par la maison elle-même. Chaque objet a été choisi avec amour. Jean-Claude, son fils, arrive avec quelques copains. D'un geste précis, il lance dans le vieux ber voisin de la porte d'entrée, une paire de bottes. Dans le coin opposé, un petit bureau supporte un délicat vase noir, orné d'une plume d'oie romantique. Gageons que c'est là, la place réservée à Ma-

dame Filion. Au mur, quelques belles toiles modernes, aux couleurs chaudes et vibrantes, signées Leclerc. C'est l'oeuvre du jeune beau-frère de Jean-Paul, âgé de seize ans. Voilà un jeune qui promet. Et à l'heure où on ne sait plus quel modèle inventer pour nous servir des téléphones de plus en plus futuristes, il est plaisant de retrouver, chez les Filion, le bon vieil appareil datant des premiers beaux jours de l'invention de Monsieur Bell. Solide et apaisant, il défie les siècles. C'est une maison qui a une âme. C'est une maison qui respire la quiétude, le bonheur calme. On a l'impression que le temps s'est arrêté et qu'il passe plus doucement, quand on le regarde assis dans ce fauteuil au coin de l'âtre. Il doit faire bon vivre ici. Malgré tous les déboires qu'a subi le maître de maison, malgré toutes les difficultés qu'il a rencontrées dans sa vie, je comprends brusquement pourquoi il n'est pas aigri. Pourquoi il trouve la vie belle. Car vivre en cette maison, telle qu'elle est, c'est déjà un peu du paradis sur terre. Elle isole des bruits comme des méchancetés et des turpitudes. C'est un havre. Il n'y a en a plus guère de ces demeures qui, quand on s'en approche, ont l'air de vous faire un clin d'oeil par une de leurs fenêtres de guingois. Elles se sont si solidement enracinées qu'elles se sont un peu tassées, comme ces vieilles au soir de leur vie, le dos courbé et toutes ridées, mais possédant un rayonnement et une sagesse qu'on n'acquiert qu'avec l'âge. Je dirais que c'est une maison-grand-maman. Il y a bien des horloges dites "grand-mères" pourquoi n'y aurait-il pas de maison-grand-maman aussi ?

Mon hôte va me parler maintenant de ses goûts, de sa vie actuelle.

Dans la grande musique, il n'aime que Bach. Pour sa



fraîcheur, son rythme, son côté "gigue" qui colle à lui, et qu'il ressent beaucoup.

Il dira qu'il lit souvent, mais peu. Et s'explique:

— Je veux dire par là que je suis un homme nerveux, hypersensible, constamment en état de vigie, en état de sentinelle. Je suis d'abord un "activiste". Il faut que je travaille. Ici dans ma maison, j'ai pu faire beaucoup de choses, les plans, les travaux, et y travailler de mes mains. Comme thérapeutique, c'est extraordinaire. La période où j'ai lu le plus est justement celle où je n'avais aucun travail manuel à faire.

C'est surtout la poésie qui l'intéresse. Pour lui, c'est l'essentiel. Il a lu à peu près tous les poètes, mais a été plus sensible à Aragon. A cause de son côté humain qui est très puissant.

— Ici au Québec, c'est une personne comme Gaston Miron que je préfère. Parce que sa poésie est une poésie vécue.

Il n'est pas croyant Jean-Paul. D'après lui, c'est relié à un phénomène éducationnel.

— J'ai vu à Paris des églises à moitié vides. Mais je préfère cela, car ce sont des gens convaincus. Si j'étais curé et que je n'avais que dix personnes dans mon église, mais dix personnes qui CROIENT, je serais content. L'Eglise aurait dû être moins dogmatique, moins seule dans son autorité sans appel. Elle aurait dû être plus souple et plus humaine. Si on nous avait appris autre chose que de ne pas pécher, si on nous avait appris à aimer, à être conscient de nos responsabilités, on ne serait pas rendu où nous sommes, on serait bien plus loin.

Il trouve qu'on peut vivre sans amitié comme on peut vivre sans amour, mais que c'est très difficile. Il a un ami, son frère Marcel qui représente à ses yeux le symbole même de l'amitié. Sur le plan poétique, il admire Georges Brassens, dans ce qu'il est, dans ce qu'il vit, dans la manière dont il parle.

— Quant à Félix Leclerc, je l'admire plus comme personnage que comme auteur proprement dit. Félix c'est un personnage du tonnerre ! Quant à Jacques Brel, le côté "gueulard" de son spectacle m'énerve. Mais il m'impressionne quand je le lis. Parce que là, je vois tout les sentiments et la valeur de ses pensées.

Le bonheur pour lui, est un mot abstrait. C'est une inspiration donnée à tout le monde. Mais qui n'a pas toujours la même forme.

— Je peux ressentir du bonheur là où un autre n'en ressent pas du tout. Ce n'est pas chronique le bonheur. C'est momentané.

Pour Jean-Paul Filion, le bonheur serait de s'accomplir d'une manière sereine, dans un mouvement de vie extrêmement simple, tout en ne faisant de mal à personne. Être heureux, avec la nature, un peu de musique, des livres, l'amour. Toutes des valeurs essentielles, mais simples.

RAYMOND LÉVESQUE

Il n'est pas facile de présenter un artiste de la trempe de Raymond Lévesque. Tant de choses ont déjà été racontées le concernant. Tant de paroles répétées. Depuis bien des années, il nous enchante et chante le Québec. Sa carrière s'étend sur une période très longue et n'est pas prête de finir.

Né le sept octobre mil neuf cent vingt-huit à Montréal, il n'avait qu'une soeur. Son père devant travailler à Québec, la famille s'est installée dans cette ville pour quatre ans. Puis elle a fait un retour dans la métropole canadienne. Le père de Raymond s'était remarié, après la mort de sa femme, et une petite fille, Mariette, était née de cette seconde union. Très connue elle aussi, elle évolue également dans le milieu artistique.

Une certaine aisance régnait dans le foyer familial. L'enfance de Raymond Lévesque s'y est déroulée sans grandes histoires, sans faits saillants. Quand il eut une douzaine d'années, son père tomba malade et le resta fort longtemps. Ce fut la fin des jours calmes et sereins. Les souvenirs heureux qu'il conserve de sa jeunesse se sont arrêtés à cette période.

— Les années qui ont suivi ont été assez difficiles et la maladie de mon père a compliqué notre vie. Je n'ai pas pu faire beaucoup d'études, j'ai changé souvent d'école et même j'ai dû suivre quelques cours privés.



Après ses études, qu'il n'a jamais terminées, il s'est mis au travail. Faisant un peu de tout, dans des buanderies, des restaurants, des cabarets.

— Les circonstances m'ont mené là où je suis maintenant. Quand j'étais jeune, je chantais les chansons de Charles Trenet, que j'aimais bien. Ensuite j'ai commencé à écrire des chansons, peut-être en vue de l'imiter, car elles ressemblaient assez à ce qu'il créait. Je présentais mes compositions dans des réunions entre amis. J'ai alors rencontré des personnes qui m'ont encouragé à continuer, et c'est ce que j'ai fait.

C'est résumer assez brièvement une vie entière tournée vers la chanson, que de parler ainsi. Raymond Lévesque est discret et n'entre pas dans des détails qui pourtant auraient leur importance. Ou bien est-ce déjà trop loin de lui, et veut-il mettre l'accent plutôt sur sa carrière actuelle?

D'aussi loin qu'il se souvienne, il n'avait aucun but bien précis quant à son avenir. Tout jeune il faisait déjà de la musique. Sa belle-mère lui avait appris à jouer du piano. Perdu dans ses souvenirs, il laissera de côté sa timidité et parlera plus franchement:

— Je me souviens qu'à quatorze ans, j'étais assez bon pianiste. A la maison j'étudiais les pièces de Schumann, Beethoven, Bach. Je chantais du Schubert. Quand j'ai commencé à écrire des chansonnettes, j'ai négligé la musique classique. J'en ai gardé des notions musicales.

Comme il a travaillé très jeune, il n'a pas eu le loisir d'aller dans le nord de la province pour apprendre à faire du ski, et est peu tourné vers les sports. Il ne pratique que la natation en été.

Marié depuis trois ans avec Manon Bernard, il a deux petits garçons, l'un qu'il a adopté et l'autre né en octobre mil neuf cent soixante-sept. Son but est d'agrandir sa famille, et d'avoir trois enfants, peut-être une petite fille d'ici quelques années.

Gourmet "à l'occasion", il fera honneur à un repas de fête, mais ne le désire pas tous les jours que Dieu fait.

— Je n'ai pas lu beaucoup, mais je commence à m'y mettre maintenant. Comme j'ai beaucoup de choses à rattrapper, je considère que je n'ai pas le temps de lire des romans. Je préfère me tourner vers l'Histoire des pays, cela m'apporte la culture générale dont j'ai besoin, plus rapidement.

C'est quelqu'un de très occupé, l'auteur de *Quand*

les hommes vivront d'amour. Il a des loisirs, mais peut-il vraiment se relaxer?

— Quand je me repose (un grand rire), je travaille! Quand j'ai du temps libre, je vais au cinéma.

Très conservateur, il se dit vieux-jeu et n'apprécie pas les films nouvelle vague. Il en a vu quelques-uns pourtant: *Les 400 coups* de Truffaut, qu'il a aimé. Un Godard aussi, *Les Carabiniers*, mais c'est à peu près tout.

— Quelque chose où je ne comprends rien, où l'histoire ne se tient pas, ne me dit rien.

C'est un grand modeste qui va chercher longtemps avant de se trouver quelques qualités, et qui finira par dire:

— Il faut demander cela à ma femme, elle me connaît mieux que moi.

De nature assez pessimiste, il n'est pas entièrement satisfait de ce qu'il a réalisé jusqu'à présent. Tous les succès récoltés ne lui donnent pas l'impression d'avoir fait tout ce qu'il voulait accomplir.

— Je me suis cherché beaucoup, j'ai fait toutes sortes de choses, je ne suis pas tout à fait content encore. Je voudrais pouvoir vivre les jours comme ils viennent tout simplement. Mais ce n'est pas facile.

Il croit à l'amitié entre un homme et une femme, plus valable selon lui, que les grands sentiments amoureux.

La religion qu'en pense-t-il? Ai-je affaire à un homme convaincu ou pas? Très désappointé par le clergé, il essaie de vivre en chrétien, sans rien avoir à faire avec l'Eglise catholique qui l'a beaucoup déçu.

Avant son mariage, il a eu beaucoup de camarades, bien des amis. Maintenant, pris par son foyer, il en a moins. Ceux qui lui restent doivent avoir le sens de la fraternité, être disponibles. C'est la chose principale qu'il demande à l'amitié.

Raymond Lévesque est un homme-orchestre: il fait à peu près tout. Au théâtre il a joué dans *Zone* de Dubé, qui lui a valu le prix du meilleur rôle de composition. La télévision, les spectacles, les chansons, les revues, les poèmes et quoi encore, l'ont fait aimer de toute la province. Il a sûrement une petite préférence dans le coin de son cœur, pour l'un ou l'autre de ces moyens d'expressions? Il ne réfléchira pas longtemps avant de dire:

— J'aime faire du spectacle, sentir l'ambiance d'une salle, la chaleur d'un public qui est là, près de moi, avec qui je ne fais qu'un. Il peut s'engager un véritable fluide

entre lui et moi. J'aime la télévision aussi, mais c'est plus froid.

Quand on l'a vu, en bon nouveau genre, dans *Les Martin*, continuité passant sur le petit écran depuis la dernière saison, on se rend compte qu'il fait rire, mais pas à la manière d'un comique. Plutôt à la manière d'un clown un peu triste, nostalgique et tendre. Ce n'est pas la première fois que les téléspectateurs ont l'occasion de l'admirer. Il a joué le personnage d'Emilien dans le téléroman *De 9 à 5*, et a participé aussi à *Joie de Vivre* et à *La famille Plouffe*. Avec sa figure timide, ses yeux un peu tristes de chien battu, il rencontre les suffrages de tous, et surtout des "petits" qui se retrouvent dans ses compositions. Car il a, dans son style très personnel, chanté principalement le Canadien moyen, le Québécois rempli de complexes. Maintenant, il nous a offert, avec son compère Claude Michaud, une nouvelle revue, *Les Vargeux*, qui est en passe de devenir un de ses plus gros succès.

Il souhaite à ses enfants d'être optimistes, et en paix avec eux-mêmes. Que voilà un beau souhait, peut-être la plus belle chose qu'un père puisse demander pour ses fils. Si ces derniers, gagnés par la fièvre artistique, voulaient devenir auteurs-compositeurs ou quelque chose d'approchant, il les aiderait, mais leur conseillerait d'être persévérants et tenaces. Et surtout, de ne jamais faire de concessions.

Vers ses dix-huit ans, il a rencontré Serge Deyglun. Ce dernier est devenu pour lui un excellent camarade. Jusqu'à l'âge de trente-cinq ans, ils formaient une paire d'amis, voyageant ensemble, mettant tout en commun, leurs idées, leurs joies comme leurs chagrins.

— Après nous nous sommes mariés chacun de notre côté et on s'est quittés. Mais je peux dire qu'il m'a fort influencé, il connaissait beaucoup de choses, était plus cultivé que moi et m'a donné énormément.

Tout le monde connaît les idées politiques de Raymond Lévesque. Il croit fermement que le Québec deviendra un jour une nation indépendante.

— Les premières années, cela posera sûrement des problèmes. Mais je ne crois pas du tout à la catastrophe. Je pense au contraire que ce sera tout à l'avantage du Québec. Et même à l'avantage du Canada, car il faut que nous sortions de ce système qui ne profite à personne. De plus, nous avons de très bons hommes politiques qui seraient aptes à diriger le pays. Je pense à René Lévesque et François

Aquin par exemple. J'admire les hommes de gauche, ceux qui se battent pour la justice sociale. Nous avons au Québec de plus en plus de personnages formidables, et ce dans tous les domaines. Je crois aussi qu'au Fédéral il y a des politiciens qui reviendront ici le jour où nous deviendrons libres, pour faire face à la situation.

Il a été chanter en France, puisqu'il y a vécu pendant cinq ans. Ses souvenirs de ce voyage sont des meilleurs.

— J'ai des amis là-bas qui me sont chers, et avec qui je correspond toujours. J'avais un petit appartement à Paris, où je me plaisais, mais j'ai eu des préférences pour la Provence. J'ai été aussi un peu dans les pays voisins, la Belgique, la Suisse, l'Espagne. J'ai fait des boîtes, du cabaret, et surtout de la radio ainsi qu'un peu de télévision. J'ai effectué aussi quelques tournées.

Un des rêves secrets de Raymond Lévesque: "Ce que je désirerais le plus, c'est pouvoir m'installer quelque part en Provence ou sur la Côte. J'y pense souvent."

Ses vacances il les passe à travailler à Val David, depuis plus de huit ans, principalement chez son ami Gilles Mathieu, de la Butte. Les estivants de nos Laurentides le savent bien, et il y en a peu qui ne sont pas allés l'applaudir déjà. A l'automne, vers septembre, quand il peut prendre quelques semaines de calme et de tranquillité, il part avec sa femme et ses enfants jusqu'à une plage au bord de l'Atlantique, aux Etats-Unis.



Bien qu'aimant son Québec, il est très lucide et sait que la population n'est pas grande.

— Il faut savoir faire beaucoup de choses différentes. On ne peut pas miser juste sur une chose, comme un artiste en France peut le faire, parce qu'il y a plus de marché. Quoique là aussi, ils font à peu près tous autre chose. Regardez Aznavour et Yves Montand, ils font du cinéma. D'autres font du théâtre. Pour durer, il faut savoir se renouveler.

Brassens et Brel sont des personnes qu'il connaît bien et qu'il aime beaucoup.

— J'admire leur travail. J'admire également Aznavour, pas pour ses chansons car je ne suis pas toujours d'accord avec ce qu'il fait, mais je l'ai bien connu à ses débuts, et il a eu tant de difficultés pour percer, tant de ténacité l'habitait, il a eu tant de courage, que je lui tire mon chapeau. Au départ, il avait tout contre lui et il a quand même réussi. Cela a été une leçon pour moi.

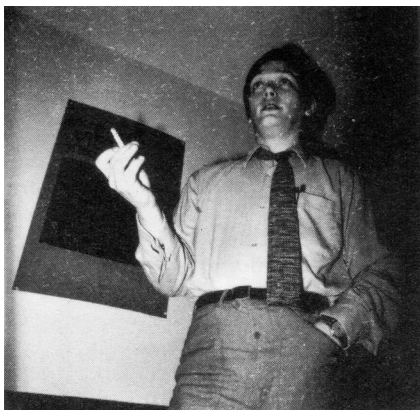
Vieillir, mourir, tout cela ne l'effraie pas. Mais il a peur de la misère. Quand il était célibataire, cela ne le tracassait pas trop, maintenant qu'il a une famille, il craint les difficultés qui pourraient surgir dans sa vie.

Son public a varié. Plus de jeunes qu'autrefois viennent l'entendre. L'avenir pour lui s'annonce toujours pareil. Il voudrait cependant faire un peu plus de théâtre, sans oublier la chanson, bien entendu.

Bien qu'il ait plus de vingt ans de métier, ce n'est pas du tout ce qu'on pourrait appeler un croulant.

— Je ne suis pas contre les nouveaux rythmes. C'est tout différent de ce que je fais, de ce que les autres auteurs-compositeurs font, mais je comprends les jeunes, c'est une nouvelle génération. J'ai vu Robert Charlebois sur scène, et j'ai aimé son spectacle. C'est peut-être bruyant, mais c'est ça aujourd'hui qu'il faut aux jeunes. Je reste ouvert à toutes les nouveautés.

LELIÈVRE SYLVAIN



Depuis le mois d'août de l'année dernière, il est parmi nous. Habitant Québec depuis toujours, il s'est enfin décidé à venir s'installer à Montréal.

Son père, Roland Lelièvre, a été pendant vingt ans annonceur à Radio-Canada à Québec. Il a travaillé aussi à la télévision, et a même animé une émission de variétés.

— J'ai d'excellents souvenirs de ma jeunesse. Je suis resté en très bons termes avec tous les miens. Pour moi, ce sont des affections qui ne sauraient se briser. La famille représente tout l'enracinement d'un être humain. Pas seulement les parents, frères et soeurs, mais également les lieux où l'on a vécu et grandi ensemble.

Sylvain a un souvenir cocasse de ses jeunes années:

— J'ai reçu vers l'âge de cinq ans, un petit habit de prêtre. M'empressant de le revêtir, je n'ai rien eu de plus pressé que d'aller faire la quête de porte en porte! Probablement avais-je été particulièrement frappé par cela, à la messe dominicale!

Bien qu'il n'ait que vingt-six ans, il est marié et déjà papa d'un petit Eric de trois ans. Un petit bonhomme haut comme trois pommes, qui possède déjà ses goûts propres en matière de musique. Sergio Mendez, Robert Charlebois, Nana Mouskouri, sont ses préférés. Il reste alors des heures assis sagement à les écouter. Tout comme il adore le charmant conte de fée, *Pierre et le loup* de Prokofiev.

En plus d'être auteur-compositeur, Sylvain gagne sa vie actuellement dans l'enseignement. Il espère un jour vivre uniquement de sa carrière artistique, sans devoir travailler à autre chose. Il est au seuil de la vie, même si plusieurs

de ses chansons ont déjà été chantées par les grandes interprètes de chez nous, et même s'il a déjà gagné quelques prix. *Les amours anciennes*, chanson interprétée par Monique Leyrac, a obtenu le grand prix international de Chansons sur mesure en mil neuf cent soixante-trois. À l'époque, il avait juste vingt ans. Renée Claude, cette autre grande chanteuse, a enregistré plusieurs de ses compositions, dont *La Chanson du bord de l'eau*. Au printemps dernier, Danielle Oderra a gravé sur disque une autre de ses chansons *Je t'aime plus*. Lui-même n'a encore rien enregistré, mais il souhaite que cela arrive très prochainement.

Revenons un peu en arrière, et écoutons-le nous raconter comment il est arrivé à composer et chanter.

— J'ai fait le vieux cours classique québécois, qui est occupé à mourir! Je souhaite qu'il disparaisse le plus tôt possible. J'enseigne dans un CEGEP, donc je travaille à le tuer quotidiennement et c'est une très bonne chose. Il faut aujourd'hui faire de l'éducation de masse et c'est ici que cela se joue. Je suis pour la contestation étudiante, mais avec bien des nuances.

Après son cours classique, il a fait deux années d'architecture "par curiosité". S'apercevant alors qu'il allait devoir s'occuper de construire des maisons qui tiennent debout, il a préféré se tourner vers les Lettres. Ce qui se concilie un peu mieux avec la chanson et la création.

À début de sa carrière artistique, l'influence la plus profonde qu'il a ressentie, est celle de Félix Leclerc.

— Ce n'est pas du tout sensible à première vue dans mon genre de chansons. Cela étonne généralement quand je parle ainsi. Pourtant rien n'est plus vrai. J'ai beaucoup aimé aussi à une certaine époque, Léo Ferré. Et cela se ressentait dans ma musique. Maintenant je l'admire toujours, mais ce que je compose comme à ressembler à du Sylvain Lelièvre.

Il se sent des affinités avec Vigneault et Leclerc. Il adore ce que fait Raymond Lévesque, Ferland, et s'intéresse aussi au travail d'un Charlebois. Du côté français, il nommera Brassens, mais assez curieusement, il lui préfère Claude Nougaro, surtout pour sa musique.

— Quant à Jacques Brel, c'est tout un bonhomme. Brel pour moi, c'est une cathédrale!

Sylvain Lelièvre a toujours enseigné tout en écrivant, composant et chantant ses chansons. Il donnait des récitals dans des boîtes à chansons du côté de Québec. Bien qu'il



ait fait quelques tentatives ici à Montréal, notamment *Chez Clairette*, il n'a pas encore réussi à percer dans la métropole.

— Tant qu'on n'y est pas, on ne se fait pas connaître. J'y suis depuis six mois, et rien n'a encore débouché pour moi maintenant. Cela reste toujours un peu le fruit du hasard. Il fut un temps où un chansonnier représentait, pour les producteurs, une valeur commerciale. On lui prêtait une attention spéciale. On le classait dans une catégorie à part. Ce qui n'existe plus maintenant. Il semble que les compagnies de disques aient fait des expériences malheureuses avec certains chansonniers lancés trop vite sur le marché. Ils sont devenus très réticents. D'ailleurs le terme "chansonnier," dans le sens de la chanson, c'est un archaïsme. Cela s'employait pour désigner, d'un terme commun, les troubadours, les trouvères, les auteurs-compositeurs du Moyen-Age.

Sylvain a beaucoup de projets, tous à long terme. S'il essaie de pouvoir gagner sa vie uniquement dans la chanson ce n'est pas du tout par goût du succès. Bien des gens qui connaissent la gloire, en sont souvent fort embarrassés. Toute médaille a son revers, le succès n'est pas toujours agréable et ne laisse pas beaucoup d'intimité. Mais aujourd'hui, il lui vient une furieuse envie de faire mieux connaître ses chansons. Il déplore qu'il n'y ait pas plus de boîtes à chansons à Montréal. Quant à la télévision, sans avoir enregistré de disques, il est difficile d'en faire, et c'est loin d'être une promotion.

Il est réfractaire à toute espèce de sollicitation acharnée. Très sagement, il continue d'enseigner, espérant qu'on lui offrira des programmes, des émissions de télévision, des récitals dans des boîtes à chansons.

Je le crois un peu timide, bien qu'il se définit comme un grand distrait. Il y a peut-être des deux en lui. Sa qualité primordiale serait la tendresse.

— C'est rare. Ça se perd aujourd'hui, vous ne trouvez pas?

Professeur de français, il est normal qu'il préfère lire tout ce qui se rapporte à la Littérature. Il aime aussi la sociologie. Mais il n'a guère de temps à consacrer à la lecture. La chanson l'accapare quand même assez bien. Chaque jour il travaille ses textes, et joue sur son piano les airs qui les accompagneront.

— J'ai toujours été frustré de ne pas avoir étudié la musique. J'aime particulièrement Chopin. On le prend, à tort d'après moi, pour un grand romantique. Après des études approfondies, on s'est rendu compte qu'il était beaucoup plus près de Mozart et de Bach, que de Liszt et Berlioz. Ceci dans l'esprit et la forme de ses compositions. Prenez ses préludes par exemple, il n'y a pas beaucoup d'épanchement romantique là-dedans. Dépatie, génie du piano mort à trente-trois ans, a renouvelé l'interprétation de Chopin en lui donnant un caractère plus classique.

Depuis que le monde est monde, les humains sont à la recherche du bonheur. Sylvain Lelièvre est heureux d'enseigner, de chanter, de composer, heureux en amour aussi.

— Dans un certain sens, ma femme est aussi dans mon métier. C'est-à-dire qu'elle est très près de ce que je fais. C'est ainsi que je l'entends.

Mais il hésite à se dire, à se penser complètement heureux.

— Il y a le Biafra, le Vietnam, et plus près de nous tant d'autres misères de par le monde. Tout cela me touche beaucoup. Je ne peux vivre un petit bonheur égoïste en vase clos.

Il cultive l'amitié, qui doit être fidèle avant tout. Un ami, c'est quelqu'un qu'il ne peut juger, et dont il ne veut pas être jugé non plus. Il peut exister de grandes divergences de vues entre eux, qui n'altéreront en rien leurs relations.

— L'amitié EST, et ne se discute pas.

Eric Lelièvre fera ce qui lui plaira plus tard. Son père n'a aucunement l'intention de l'empêcher de suivre sa voie quelle qu'elle soit. Mais la meilleure éducation qu'il veut pouvoir lui donner, c'est un amour vécu dans le quotidien. C'est la clef de tout car si on n'a pas d'amour on n'a rien,

et je crois que le petit Eric aura de grandes joies dans sa vie, avec un père aussi sage.

Albert Camus, qu'il admire énormément, a dit un jour qu'on avait le devoir d'être heureux, et de le dire.

— Je l'admire pour son honnêteté intellectuelle et morale. A mes yeux il représente un certain idéal de vie laïque que personne d'autre n'a poussé aussi loin. J'aime aussi Jean-Paul Sartre. Et il y en a d'autres à qui va mon admiration, comme Teilhard de Chardin ou Mao Tsé-Toung.

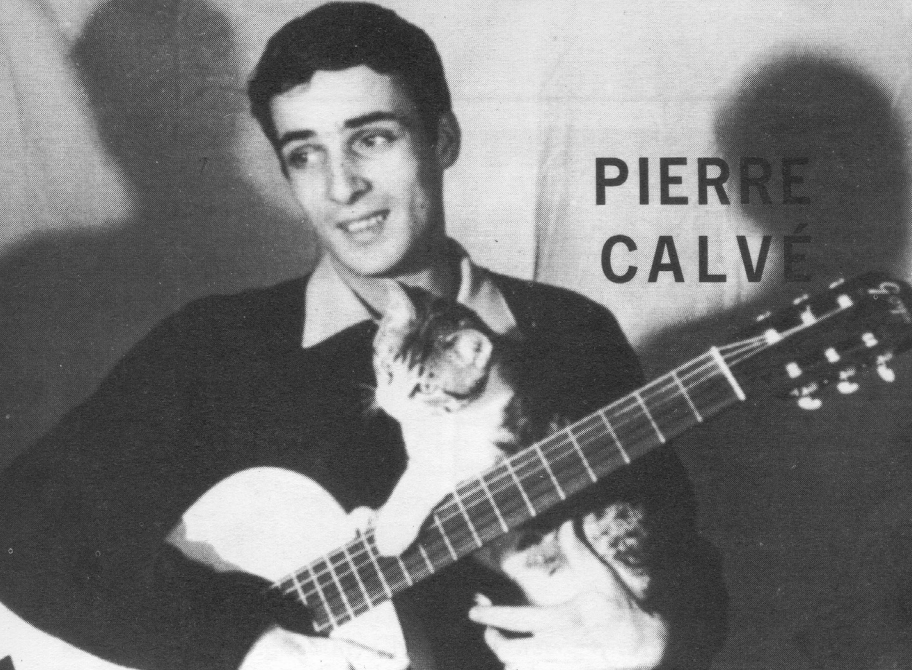
Il irait volontiers à Paris pour y chanter. Mais attention: il ne désire pas recommencer au bas de l'échelle. Chanter dans trois ou quatre cabarets par soir pour récolter une douzaine de dollars ne l'attire pas.

— La seule chose qui soit excellente en France, c'est le respect des droits d'auteurs. Ici ce n'est pas sérieux, on ne peut pas gagner sa vie avec cela.

René Lévesque est, dira-t-il, celui qui, au sein des hommes de gauche, possède les préoccupations sociales les plus importantes.

— Ce qui, je l'espère, va éloigner de notre nationalisme tout espèce de fascisme, parce que c'est toujours le danger. Se refermer sur soi-même et sur des valeurs, au fond, qui n'ont aucun sens. Je crois que le Québec deviendra indépendant un jour. Mais j'aime mieux entendre parler de souveraineté que d'indépendance. Les pays indépendants n'existent plus aujourd'hui. La souveraineté dont on a surtout besoin, c'est une souveraineté culturelle. Cela implique beaucoup de choses. Pour moi, la culture, ce n'est pas seulement ce qui ressort du ministère culturel. C'est tout l'ensemble des valeurs spirituelles d'une collectivité.





PIERRE CALVÉ

Un brin perplexe, je contemple la porte du Café des Artistes sur laquelle je viens de me casser le nez. Devant y rencontrer Pierre Calvé, je me demande où il peut bien se trouver, puisque l'établissement est fermé. Une main se pose alors sur mon bras, et une voix mâle me dit : "Je crois que c'est moi que vous cherchez".

Ouf! Je pousse un soupir de soulagement. Le problème est réglé, il me guettait du trottoir opposé.

— Allons un peu plus loin, dans un autre endroit, on pourra y bavarder à l'aise.

Cela n'a pas traîné. Quelques minutes plus tard, la conversation s'engageait. Nous étions partis pour la gloire avec une histoire où il allait être question de bateaux (on s'en serait douté), de marins, de chansons, de voyages, de poésie, de motos, de tour du monde ou à peu près, bref, de tout ce qui a fait la vie de Pierre Calvé jusqu'à présent.

— Je suis né à Montréal le vingt-cinq février mil neuf cent trente-neuf. La période scolaire, n'en parlons pas, j'ai quitté la classe très jeune pour m'engager dans la marine marchande.

D'une famille très unie, il a gardé un souvenir vivant et chaud. Il avait deux soeurs et deux frères. Ces derniers étaient marins également. L'aîné s'est engagé à quatorze ans, l'autre à quinze ans. Tous trois étaient donc bien possédés par le démon de l'aventure.



— C'est exact. Nous naviguions parce que nous avions au départ, envie de voir des choses nouvelles. Si j'avais vraiment eu la vocation de marin, si j'avais vraiment aimé les bateaux au point de devenir un jour capitaine, je ne serais pas auteur-compositeur. Je naviguais parce que je voulais voir de nouveaux horizons. Pas parce que j'aimais la mer au point d'en faire une carrière.

Après avoir bourlingué sur toutes les mers du globe du Golfe du Mexique à la Méditerranée en passant par l'Atlantique Nord, l'Arctique et le Pacifique, il a ajouté à ses pérégrinations d'autres voyages, en avion et surtout en scooter.

— C'est très important de voyager pour moi. Quand l'inspiration me fait défaut, il est temps alors que je parte. Il faut absolument que je sorte de mon métier, que je m'arrête et que je renouvelle mes idées. Je ne compose rien durant ces espèces de vacances, c'est au retour que je peux m'y remettre avec plus d'imagination que jamais.

Comment, de marin qu'il était, ce globe-trotter est-il devenu chansonnier ?

— Sur les bateaux, il y a énormément de périodes creuses. Chacun alors fait ce qui lui plaît, lire, dormir, jouer aux cartes. Ou s'ennuyer carrément. J'avais ma guitare avec moi, et j'ai eu envie, dès mon premier voyage et la pleine mer à peine atteinte, d'écrire une chanson. Ce n'était pas fameux, mais c'était un début.

Grâce à cette vie souvent peuplée de longues heures de loisirs, il a pu se constituer un solide bagage et, débarquant définitivement à vingt-deux ans, avoir du matériel bien préparé.

S'essayant alors dans le domaine musical, il n'est plus jamais retourné sur les bateaux par la suite. La chanson avait été la plus forte.

— D'année en année, cela s'élargit. Je n'ai pas eu de coups d'éclats, mais si cela marche tranquillement, cela va sûrement. Je me rends compte que ça va de mieux en mieux avec le temps. Je préfère faire mon métier de cette façon, lentement mais d'une manière réfléchie.

Faisons maintenant un petit retour en arrière, et voyons comment Pierre Calvé en est venu à délaisser une vie éclaboussée d'embruns, pour une carrière artistique pleine d'aléas.

— Comme le milieu chansonnier me plaisait, je connaissais Gilles Vigneault, Christian Larsen, Marthe Choquette et Claude Gauthier. Cet été là, quand tout a vraiment commencé pour moi, je devais retourner naviguer. J'ai eu envie de prendre, comme tout le monde, un peu de bon temps et d'aller en vacances. Je savais que Claude Gauthier était en Gaspésie, faisant une revue à *La Piouke*, une petite boîte à chansons située à Bonaventure, sur le côté de la Baie des Chaleurs. Comme j'étais intéressé par la chanson, j'ai préféré partir l'écouter. J'ai pris ma tente sur mon scooter et je me suis mis en route pour la Gaspésie.

Il n'avait pas oublié sa guitare. Parfois le soir, après le spectacle, allant retrouver ses camarades, il pinçait les cordes de son instrument et, ensemble, ils passaient la moitié de la nuit à chanter et faire de la musique.

Pierre n'oubliera jamais l'ambiance de cette petite boîte, devenue par la suite un restaurant, mais ayant perdu tout son cachet d'alors. Le public, très réceptif, pardonnait les gaucheries des débutants. Peu de temps après, Christian Larsen dut partir. La revue, menaçant de finir avec un personnage en moins, Claude Gauthier et Marthe Choquette lui demandèrent de continuer le spectacle avec eux. Jean-Paul Bernier, le patron de *La Piouke*, insista lui aussi, et finalement Pierre Calvé accepta après bien des réticences.

— J'avais vraiment peur, j'étais maladroit. Je n'avais jamais fait de scène. On m'y a littéralement poussé.

Mais après la première représentation, il était mordu pour de bon. Sa décision fut alors prise de continuer dans

cette carrière. Adieu navires, croisières, voyages, un nouvel auteur-compositeur était né au Québec.

— Je me suis dit, c'est fini les bateaux, mon métier je viens de le trouver. Ce n'était pas fort rentable, car en mil neuf cent soixante et un, j'ai passé des moments très difficiles.

Il fallait vraiment qu'il eût le feu sacré pour abandonner ainsi plus de six ans de préparation à devenir troisième officier. S'il était resté dans la marine, il serait maintenant capitaine.

— Si on veut faire de la chanson, il faut le faire sérieusement. Se mettre les deux pieds dedans, adviene que pourra. Mais si je ne suis plus marin, je n'ai pas perdu le goût des voyages. Si on peut appeler cela un sport, j'ai fait beaucoup de scooter. Par exemple, j'ai fait le Mexique aller et retour par ce moyen de locomotion.

Maintenant, à trente ans, il a sa voiture, mais il n'oublie pas le tour d'Europe qu'il a réalisé, toujours sur sa petite moto.

Un petit retour vers la chanson : avec un homme aussi ambivalent, voyage et chansons se mêlent et s'entremêlent toujours. Finissant de parler de l'un il parlera de l'autre pour revenir ensuite au premier, au fil de ses pensées.

— J'ai toujours un trac terrible au moment d'entrer en scène. C'est provoqué par ma timidité que je ne parviens pas à vaincre. J'en suis malade, parfois, au sens propre du mot. J'essaie de vaincre ce défaut, car je pense que ça doit me nuire dans un spectacle, et je pense que doucement, je me contrôle mieux.

Ce qu'il apprenait à l'école étant jeune n'était pas très drôle, et peu fait pour l'inciter à lire. Depuis, son jugement s'est formé et il s'intéresse à la lecture de plus en plus. Avec une nette préférence pour l'histoire et la géographie.

— Cela peut sembler étonnant pour quelqu'un qui fait le métier de chansonnier. Je devrais plutôt être attiré par la poésie. Eh bien ! non. J'aime mieux lire des livres d'aventures, mais des choses bien faites. Quand je suis allé en Espagne j'avais d'abord lu énormément de choses concernant ce pays. Je savais où j'allais. Ce sont des livres de ce genre que j'aime lire.

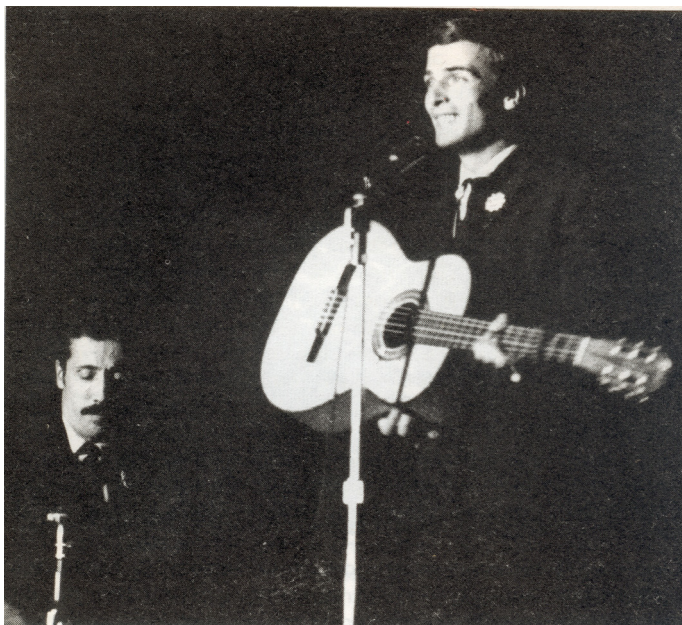
Tantôt Pierre Calvé nous a dit qu'il avait fait le tour d'Europe. A travers l'Espagne, la France, il a promené sa guitare et ses chansons. Son frère Jacques l'accompagnait.



Arrivés en France en plein mois de décembre, le temps vraiment détestable leur a fait reprendre leur scooter au plus vite, pour descendre vers le Sud. Vers l'Espagne qu'ils voyaient représentée par du soleil, toujours du soleil, encore du soleil, des guitares, le flamenco et les piquantes Espagnoles dansant au son des castagnettes.

— Je m'étais mis le doigt dans l'oeil. Il ne faisait pas chaud du tout, et quand on a voulu traverser jusqu'au Maroc, on ne nous a pas laissé passer. C'était l'époque où cela allait très mal en Algérie, et nous avons dû rebrousser chemin. Suivant la côte, nous sommes allés jusqu'à Marseille. On peut presque dire que j'y ai travaillé... J'ai chanté sur la Canebière, avec ma tuque à côté de moi. A ce moment-là, nos finances étaient un peu en baisse ! Ce n'était pas ce qu'on pourrait appeler le gros spectacle ! Mais c'était du travail, puisque ça nous a permis de manger après le "tour de chant" !! C'était en mil neuf cent cinquante-neuf, et nous avons traversé une période assez difficile.

Pierre Calvé devrait en réalité s'appeler Pierre de Calvez. Comme son grand-père, venu de sa Bretagne natale jusqu'au Canada, vers l'âge de quinze ans. La plupart des gens, un peu railleurs, disaient : "Monsieur Le Calvaire". Comme il n'appréciait pas du tout cette ironie, il a changé son nom en "Calvé".



— Cela m'intéresserait d'aller voir là-bas, un beau jour, si j'ai encore de la famille. Mon grand-père avait deux frères. L'un est mort à la guerre, mais l'autre doit avoir des descendants qu'il serait agréable de connaître. Cela m'a toujours tenu à coeur, et j'irai bien un jour. Mais pas en hiver !

Même s'il a encore des petits cousins Bretons, la région ne le tente pas, comme site touristique. Cela ressemble trop à la Gaspésie qu'il a ici, presque sous la main. Il préfère voir des nouveautés, un paysage totalement inconnu. La Norvège, la Suède, les pays nordiques en général ne le verront pas, pour la même raison : "J'aurais l'impression de me remettre dans la neige encore une fois".

Passionné de cinéma, il joue aussi au hockey chaque semaine durant l'hiver. Et quand il peut trouver le temps d'un voyage jusqu'au Mexique, il fera alors de la plongée sous-marine. Tout cela le repose et il peut alors aborder la vie avec un renouvellement total.

Marié depuis quelques années, il est le papa d'une petite fille de trois ans, au prénom charmeur de Nathalie.

Il ne reste pas toujours au Québec. Il porte ses chan-

sons, sa joie de vivre jusqu'au Nouveau-Brunswick, en Ontario, aux Iles de la Madeleine, et même au Manitoba, ce qui n'est tout de même pas au coin de la porte.

— J'ai besoin de changer d'air, je m'ennuierais à rester toujours chez moi. Et ça, ma femme le comprend très bien. C'est pour cela que nous avons réussi notre vie familiale.

Il se dira véritablement emballé de la direction qu'il a donné à sa vie, à son métier. Il y aura toujours des changements à apporter, des choses à améliorer, mais il est heureux et "commence à s'aimer un peu plus". Réussir à faire le travail qu'il aime est, pour lui, synonyme du bonheur.

Il travaille d'une façon différente des autres. Il chante probablement beaucoup plus souvent, mais très loin de Montréal.

— Au lieu de faire des grands spectacles comme plusieurs semaines à la Comédie-Canadienne, je fais plus facilement une tournée de quinze jours en Gaspésie, d'une douzaine de récitals sur la côte Nord, ou d'une dizaine d'autres au Lac St-Jean ou en Abitibi. Je fais peut-être cinquante mille milles par an, pour aller chanter. J'organise moi-même mes tournées. Cela implique plus de travail administratif.

Au bout d'un an, Pierre Calvé aura eu comme auditoire le même nombre de personnes, si pas plus, que ceux qui "font" la Comédie-Canadienne ou de plus grandes salles pendant une ou deux semaines. Il préfère chanter une douzaine de fois à Québec, dans des salles de trois ou quatre cents places, que de faire le Palais Montcalm pendant une soirée. C'est plus rentable pour lui, meilleur pour ses chansons, meilleur pour son nom aussi.

Pour que l'homme soit en plein épanouissement, il a besoin d'amis. Pierre avouera qu'il en a trop.

— C'est délicat l'amitié. Avec le métier que je fais c'est difficile d'avoir de vrais amis. On ne peut pas se voir souvent, on est pris par tant de choses. Alors bien peu comprennent cette situation, et c'est dommage. Les seuls amis que je peux me permettre sont ceux qui savent que je puis rester six mois sans donner de nouvelles, et qui acceptent cet état de choses.

Comme il est très exigeant, il n'est jamais tout à fait content de ses réalisations. Du reste, il pense qu'il n'a pas donné le meilleur de lui-même encore, et que les dix prochaines années verront plus d'effort de sa part, et une plus grande réussite.



Il se défend d'avoir reçu l'influence de quiconque. Il préfère avoir été "inspiré" par Brassens, qu'il a véritablement étudié sous toutes ses facettes.

— Tout ce qu'il faisait je l'écoutais, je l'apprenais, je le chantais. Mais je ne me suis pas servi chez lui. Il a fait des chansons qui se rapprochent très fort de l'humain. C'est surtout cela qui m'a plu dès le départ, chez lui. Je l'ai toujours admiré. Pour moi, Brassens c'est presque un Bon Dieu.

Trouvant qu'il est plus difficile maintenant à un jeune de devenir auteur-compositeur, il expliquera ses vues par ces mots :

— Qu'il fasse n'importe quoi, il ressemblera à l'un de nous, soit Ferland, Léveillé, Vigneault ou Gauthier. Jusqu'à présent nous sommes tous différents, nous avons chacun notre genre et c'est une très bonne chose.

, Quand il est arrivé à Montréal en mil neuf cent soixante et un, il devint co-propiétaire d'une petite boîte nommée *Le Bistro*. Tous les vendredis et samedis soirs, dans l'assistance, se trouvaient Jean-Guy Moreau et Robert Charlebois. Ce dernier ne jouait encore ni piano, ni guitare. Pierre Calvé lui a appris quelques accords, et trouvait déjà que Charlebois avait un talent fou pour inventer, créer des choses nouvelles.

— Je l'ai toujours dit en l'entendant chanter ses premières compositions, qu'un beau jour, il nous montrerait ce dont il était capable. Je savais qu'il avait un potentiel formidable. Il avait le génie de l'invention d'une façon incroyable. Maintenant que Charlebois a démarré, je vois que j'avais raison de croire en lui. Ce ne sont pas les cheveux longs, la guitare électrique et tout le tremblement qui comptent, c'est un Charlebois qui a vraiment beaucoup de talent et bien des choses à dire. C'est très bon et j'aime beaucoup, dans l'ensemble, ce qu'il fait. Chacun a sa personnalité propre, je ne me vois pas faire comme lui. En soixante-sept c'était l'année Georges Dor, en soixante-huit c'était celle de Robert Charlebois. Pour soixante-neuf on verra bien...

Il a toujours trouvé que, s'il devait aller en France faire le grand saut et chanter là-bas, il devrait être prêt. Avoir un matériel solide, ne pas devoir aller apprendre son métier, mais montrer quelque chose de nouveau. Il trouve qu'on a assez de valeurs ici pour qu'on puisse apporter de bonnes choses. Mais Pierre Calvé ne se sent pas encore tout à fait prêt, pas encore arrivé à ce stade-là.

— Mon spectacle actuel je le trouve, sans fausse modestie, assez bon. Pourtant, pas assez encore pour que ce soit un produit exportable sur une grande échelle. Je préfère travailler encore trois ou quatre ou même dix ans s'il le faut. Mais alors, quand j'irai présenter mes chansons, il n'y aura personne qui devra me montrer comment chanter. Mon spectacle sera fin prêt et moi je serai préparé pour le donner comme je le veux.

Ayant réussi à vivre de son métier jusqu'à trente ans, Pierre Calvé pense à juste titre qu'il pourra continuer puisque, d'après lui, c'est entre trente et quarante ans qu'un homme peut donner sa pleine mesure. Les années qui viennent lui donneront l'occasion de montrer mieux encore tout ce qu'il peut faire.



CHRISTINE CHARBONNEAU

La fumée bleue de sa cigarette s'élève devant son visage, et donne une expression très douce à ses yeux. Tirant une nouvelle bouffée, Christine Charbonneau, comme une écolière docile, commença le récit de sa vie.

— Je suis née à Montréal, ensuite j'ai habité Granby et Drummondville, puis je suis revenue ici. Nous étions quatre filles à la maison. L'aînée a fait des études de chant, elle avait une très jolie voix et s'était tournée vers le classique. Depuis son mariage, elle a tout abandonné. Ma jeune soeur encore aux études, aime bien cela aussi, et celle qui me précède, après son mariage et la naissance d'un fils, a décidé de se lancer également dans la chanson. Elle fait du cabaret. Enfin il y a moi...

Elle est modeste, Christine. Parlant de ses soeurs toutes plus ou moins concernées par le milieu artistique, elle en oublie qu'elle est la plus célèbre du quatuor.

— Mon enfance normalement heureuse m'a laissée de bons souvenirs. Pourtant, comme j'étais très sensible, je me laissais toucher par la moindre des choses, et je souffrais parfois d'un rien.

Comme son père travaillait dans la vente, la famille Charbonneau déménageait très souvent. Par le fait, Christine est passée par de nombreuses écoles de Montréal et de la province. A peu près chaque année, elle devait s'habituer à de nouveaux murs, de nouvelles classes. Pendant deux ans pensionnaire, elle n'en a pas gardé de très bons souvenirs.

— Certains enfants peuvent s'adapter très bien à cette vie là. Par exemple des enfants uniques qui ainsi se retrouvent avec des jeunes de leur âge. Moi qui avais des soeurs avec qui je m'amusais bien, j'avais horreur de l'internat.

Christine Charbonneau est un auteur-compositeur très prisé au Québec. Et une interprète de talent. Il est inutile de revenir sur ce que tout le monde sait déjà. Avait-elle toujours pensé être ce qu'elle est? La plupart des chansonniers ont toujours eu, dans un coin de leur coeur, l'idée de faire de la chanson. Mais elle reconnaît que certains à-côtés de la profession ne sont pas tout à fait dans son tempérament.

— J'aime beaucoup écrire, composer de la musique. Mais je ne possède pas ce côté extérieur show-business qui doit exister quand on fait ce métier là.

Sa carrière actuelle remonte pourtant loin. Déjà à l'école, ses compositions, elle les réalisait en vers. Ce qui lui valait de très mauvaises notes! Par contre, comme com-

pensation on lisait ses oeuvres à toute la classe. Ses professeurs, malgré les mauvais points, étaient bien forcés d'admirer l'initiative de cette jeune fille de quatorze ans. Elle a commencé réellement à écrire durant son cours secondaire, vers douze ans. Ce qui lui fait déjà, même étant encore une toute jeune femme, pas mal d'années de métier à son actif.

— J'apportais ma guitare à l'école, je grattais quelques airs à l'occasion des fêtes scolaires. Cela plaisait et on me demandait de continuer à chanter mes chansons. Petit à petit on m'a engagée dans les couvents, les collèges, les universités. Puis alors j'ai fait du spectacle dans les boîtes à chansons. Là, j'ai dû cultiver un peu plus cet aspect extérieur que je n'avais pas bien en main. A dix-sept ans, je suis allée passer ma première audition à Radio-Canada. Peu après on m'a donné une émission. C'est ainsi que, très progressivement, je me suis retrouvée prise dans ce métier.

A l'âge où certains ne pensent pas encore à la chanson, à l'âge où d'autres commencent seulement à composer, elle était déjà une jeune vedette fort cotée.



Elle fume toujours avec calme, elle est moins nerveuse que certains de ses confrères masculins! Douce et jolie, elle est très féminine. Pas vedette pour un sou, très simple.

Elle n'a jamais fait que chanter. Etudiante en décoration aux Arts Appliqués, elle brossait les cours pour aller gratter sa guitare. Ce n'est pas tout à fait un hasard si elle n'est pas devenue décoratrice, mais ses professeurs ne la jugeant pas assez appliquée, n'ont pas voulu la garder.

— On m'a écrit une très gentille lettre, me disant que ma vocation se trouvait plutôt dans la chanson, et qu'on me facilitait les choses en ne me reprenant plus!

Deux années passèrent. Sa carrière se précisait, et elle en retirait beaucoup de plaisir. Un jour elle a réalisé que si elle devait gagner sa vie comme auteur-compositeur, il fallait travailler plus sérieusement.

— J'ai voulu faire le point. Je me demandais si je ne ferais pas mieux de laisser tout tomber. C'est assez dur ce métier là pour une femme. Il y a des crises à certaines époques. Il faut avoir les reins solides. Je me suis alors demandée ce que je savais faire d'autre.

Après avoir fait le tour de toutes ses possibilités, elle en est arrivée à la conclusion que, dans le fond, elle aimait sa vie comme elle l'était, et qu'elle continuerait à chanter et écrire.

— Je me lève assez tard. Je fais ce que je veux, il n'y a personne pour me donner des ordres. Je suis mon propre maître. Gagnant bien ma vie, je peux me permettre de faire des voyages quand j'en ai envie. J'aime beaucoup chanter et écrire, alors j'ai décidé de me donner à fond dans ce métier que j'avais enfin choisi moi-même.

Jamais elle n'a eu de regrets d'avoir opté dans cette voie. Sans aucun compromis, avec franchise, elle a préféré se poser des questions, et prendre position vis-à-vis d'elle-même.

— Je suis un peu indifférente aux gens qui m'entourent. J'essaie de faire mes chansons du mieux possible, sans prendre en considération les facteurs extérieurs qui pourraient entrer en conflit avec ce que je fais.

Très jeune Christine Charbonneau, comme toutes les petites filles de la ville, allait souvent s'amuser dans les parcs avoisinants sa demeure. Elle était alors assez bonne en gymnastique. Maintenant son sport favori, c'est l'équitation. Et, bien qu'adorant la mer, elle ne sait pas nager.

— Je patauge!... J'ai commencé tout doucement à



essayer de me débarrasser de mes craintes, mais j'ai très peur de l'eau.

Elle ne serait pas femme si elle n'aimait pas faire la cuisine. Mais se mettre tous les jours aux fourneaux pourtant ne lui sourit guère. Plutôt pouvoir réaliser un bon repas, de temps en temps, quand elle n'y est pas obligée. Un peu comme passe-temps. C'est une raffinée qui, pour savourer un Tournedos Rossini ou une Côtelette Montmorency, doit être dans un milieu approprié.

— Le charme d'un endroit, la décoration, la musique, l'ambiance, font que j'apprécie un menu fin. Mais si je dois préparer tout cela moi-même... je préfère manger un steak tout nu!

Rester sans rien faire à Montréal, ce ne sont pas des vacances pour elle. Il lui faut quitter la ville et partir vers le soleil, la plage, la chaleur. Ce sont ses vrais loisirs.

Christine n'est pas entièrement satisfaite de sa vie, trouvant qu'il y a toujours des améliorations à apporter. Elle se dit néanmoins très heureuse. Travailler, avoir les personnes qu'elle aime autour d'elle, tout cela représente sa part de bonheur ici-bas.

— Je suis catholique par héritage. Pas par conviction. Quant au renouveau dans la religion, je ne crois pas que cela apporte grand chose. Je pense que ce sont les derniers soubresauts d'une chose vouée à une fin certaine, proche ou lointaine, je n'en sais rien. Je crois à la vie de l'esprit. J'aurais tendance à croire à la réincarnation. Je crois aux sciences occultes. Je crois à un tas de choses. Cela me satisfait plus que de croire en la religion telle qu'elle est. On nous l'a présentée d'une manière déformée et on a tenu les gens en dehors de la vraie vérité.

Quelques personnes, rencontrées une ou deux fois par an seulement, avec qui on bavarde pendant quatre ou cinq heures. C'est tout ce que lui apporte l'amitié, qui n'est pas une chose indispensable dans sa vie.

Une autre cigarette, quelques nuages de fumée, un temps de réflexion. Pensive, elle tourne une boucle de ses longs cheveux autour de son index.

— Celui que j'aime est en même temps un ami pour moi. Peut-être le plus grand, le meilleur ami que j'ai jamais eu. Je n'ai pas besoin de plus.

Avec sa mère elle s'entend à merveille. Les rôles sont parfois inversés: c'est alors la fille qui donne des conseils.

— Je suis intransigeante pour moi-même. J'insiste

sur le mot. Je n'attends rien des autres, ce que j'ai c'est uniquement grâce à mon travail. C'est sans doute pour cela que j'exige beaucoup de moi.

Son travail a subi différentes influences. Léo Ferré a joué un rôle plus important que d'autres, dans sa vie d'auteur-compositeur. Ensuite les mélodies très chantantes de Michel Legrand étaient bien faites pour lui plaire. Consciente cependant des dangers que peuvent créer ces influences, elle a réussi à les contrôler assez bien.

— Sur le plan musical, c'est avec Michel Legrand que j'ai le plus d'affinités. A travailler chacun dans le même sens, on finit pas se rencontrer, musicalement parlant. Au point de vue paroles, je ne me vois aucun point de comparaison.

Son admiration va aux personnes très initiées, qui connaissent un tas de choses. En particulier, bien que ne l'ayant jamais rencontré, elle s'enthousiasme pour Robert Charroux, un romancier dont elle a lu plusieurs livres.

Elle aimerait travailler à Paris, mais n'a pas le courage de recommencer à zéro.

Cela lui plairait assez de voir le Québec devenir un pays neutre, comme la Suisse. Un pays chez qui nos voisins du sud viendraient investir de l'argent, un pays-banque quoi. Bien qu'admirant beaucoup René Lévesque, elle ne le croit pas apte à mener un pays si besoin en était.

— A mon avis, ce n'est pas un meneur d'hommes, ce n'est pas dans sa personnalité. Je ne pense pas qu'il voudrait devenir un Premier Ministre, d'après ce que je connais de lui.

Se disant en conflit avec la mentalité américaine, Christine Charbonneau ne se voit pas travaillant aux États-Unis. Vivre là-bas, non, elle ne saurait pas s'y faire. Aller chanter d'accord, mais revenir vite au Canada après.

— Je ne fais pas de cabaret non plus, mon répertoire ne s'y prête pas.

Ecrivant des chansons pour les femmes, elle aimerait avoir plus de demandes parmi les interprètes féminines. Ces dernières sont tentées pourtant de puiser dans le répertoire masculin. C'est une lacune à combler.

Elle compose presque toujours paroles et musique de ses chansons. Il lui arrive, si l'inspiration lui fait défaut, de travailler en collaboration. Mais c'est rare. Quand elle est chez elle, Christine s'astreint à une certaine discipline:

elle travaille ses textes pendant quatre heures par jour au moins.

— Il y en a qui écrivent n'importe quoi. Moi je ne me permets pas cela. Je veux créer quelque chose que j'aurai du plaisir à chanter. La musique est plus importante à mes yeux que les paroles. Il faut qu'elle soit parfaite, car on peut toujours trouver moyen de dire ce qu'on a à dire, mais il faut que cela accroche.

Le métier d'auteur-compositeur est assez difficile pour une femme. Pourquoi?

— J'ai la nette impression qu'on me considère, surtout parmi les journalistes et les critiques, comme une simple interprète, une chanteuse, sans plus. L'intérêt que je veux créer est tout autre. Je veux qu'on se rende compte que pour moi, la chose la plus importante est composer et écrire des chansons. On m'a toujours mise en comparaison avec des chanteuses, jamais sur le même plan qu'un Jean-Pierre Ferland ou un Claude Gauthier. Ce n'est pas avec mes droits d'auteur que je gagne ma vie. Alors, si personne ne sait que mes chansons sont de moi, c'est assez décevant. Petit à petit, cela commence à se corriger, mais il y a encore de la discrimination sur ce plan là.

Elle nous dira encore qu'ayant un jour donné une de ses chansons à Renée Claude, et l'ayant chantée elle-même peu après, on lui a dit: "Tiens, vous chantez les chansons de Renée Claude..." C'est avec beaucoup d'humour que Christine a pris la chose, mais cela prouve bien qu'on ne connaît pas assez nos auteurs-compositeurs féminins, qui n'ont rien à envier à leurs confrères masculins. Une femme n'est-elle pas plus intuitive, plus sensible qu'un homme? Elle devrait normalement faire passer dans ses chansons, toute la féminité qui l'habite, toute la joie et le bonheur d'être aimée, de voir la vie lui sourire, et ce d'une manière peut-être plus poétique que d'autres. Christine Charbonneau est la féminité même, et écrit de très jolies choses, il est temps qu'on se rende compte que les hommes n'ont pas le monopole des auteurs-compositeurs.

— Si je devenais uniquement interprète, si je chantais d'autres chansons que les miennes, je suis certaine que je serais déjà bien plus loin que je ne suis. Mais je veux, je m'acharne à faire connaître mes compositions, même si c'est plus dur. J'en retire plus de satisfactions.



JACQUES BLANCHET

Aujourd'hui Jacques Blanchet a trente-huit ans. A l'état civil du moins, car pour nous, il n'a que... dix-neuf ans! C'est en effet en mil neuf cent cinquante qu'il débuta. Chansons, musique, interprétation. Quel chemin parcouru depuis qu'il a commencé à monter les échelons de la gloire...

— J'étais le douzième d'une famille de douze enfants. J'ai failli être le treizième! Ma mère a fait une fausse couche du douzième, juste avant moi. Cela me flatte de le dire. J'aime défier le sort!

De toute cette belle et grande famille, il ne reste que cinq garçons et une fille. Tous mariés, sauf Jacques qui est un célibataire irréductible.

— Depuis mil neuf cent trente et un, je crois que je suis devenu un vieux garçon!

Il ne faisait pas riche chez les Blanchet. Ils n'étaient pas tellement à l'aise.

— J'aime à dire que notre famille était d'un milieu ouvrier. Ma mère faisait de la couture pour apporter un peu d'aisance au foyer et pour joindre les deux bouts. Je ne l'ai jamais vue arrêter de travailler, ni prendre une journée de congé. Elle pensait toujours à ses clientes, ou à ses enfants. Jamais à elle. Elle s'est usée à la tâche et est morte, nous laissant un poids énorme sur les bras avec mon père. C'était un homme très sensible, mais difficile à vivre. Il n'avait pas pu réaliser sa vie comme il l'aurait voulu, et cela l'avait aigri.

Monſieur Blanchet-père poſſédait des talents aſſez marqués pour le chant. A l'époque une carrière artistique était très mal vue. La famille a refusé ſon accord, et les promeſſes des perſonnes voulant ſ'occuper de lui, ſe ſont envolées. Il ſ'eſt retrouvé ſeul, ſans amitié, au ſeuil de la vieillesſe.

— Même ſi nous l'aimions beaucoup, il n'était pas facile de vivre avec lui. Un de mes frères en a pris ſoin et nous devons une fière chandelle à ma belle-ſœur, car cela ne devait pas être toujours drôle.

Jacques Blanchet a terminé une neuvième année à Montréal. Enſuite il a travaillé tout en ſuivant des cours du ſoir aux Beaux-Arts. Cela a duré quatre ans. Il ſ'eſt alors inſcrit dans une école de deſſin commercial.

— Ce qui m'a paſſablement dégoûté de ce domaine. J'étais porté plutôt à devenir peintre ou ſculpteur.

Vers l'âge de quatorze ans, il avait commencé à écrire ſes premières chansons. Le côté muſical et artistique lui ſemblait plus intéreſſant et lui plaisait. Certains oiſeaux de mauvais augure lui prédiſaient qu'il ne gagnerait jamais ſa vie avec ça.

— On avait un peu raiſon de me parler ainſi. A l'époque c'était loin d'être drôle. Aujourd'hui, quand un enfant montre des diſpoſitions, les parents ſont prêts à ſe battre ſ'il le fallait pour le pouſſer dans cette carrière. Mais à ce moment là, il n'y avait que Félix Leclerc qui chantait à la radio de temps en temps. Raymond Lévesque auſſi parfois. C'était tout.

D'autres auſſi qui n'écrivent plus actuellement, et qui ſe faiſaient connaître dans d'autres domaines également: Roland d'Amour, qui était comédien, Lionel Daunais, qui ſ'occupait des Variétés Lyriques, Pierre Pétel, devenu directeur à Radio-Canada. Avec Félix et Raymond, Jacques eſt un des rares de la même époque.

— Je comprends que mes parents n'aient pas eu confiance en ce métier. Mais ſi j'avais été encouragé, j'aurais probablement développé cet eſprit de combat que je n'ai jamais eu. J'ai toujours très mal ſu me défendre. J'ai beaucoup de difficultés à m'exprimer.

Il ne croit pas tellement aux pouvoirs d'un agent. Ils ne ſont pas légions au Québec ſelon lui.

— Sauf Yvan Dufreſne. Il prend quelqu'un qui n'eſt rien, et il en fait quelque choſe. C'eſt un cas unique, un cas

à part ici à Montréal. C'est un homme comme lui qu'il m'aurait fallu à mes débuts.

Sa soeur, ayant épousé Yves Thériault, a agi en tant que conseillère vis-à-vis de lui. Jacques allait alors passer des vacances ou des fins de semaine chez eux, ce qui le comblait d'aise.

— Le dimanche je rencontrais là des comédiens, des artistes, des réalisateurs. Tout ce monde discutait à qui mieux mieux et j'aimais énormément cette ambiance. Parfois, en semaine, mon beau-frère me téléphonait pour me demander d'aller avec eux jusqu'au Faisan Doré par exemple. J'étais souvent trop jeune pour entrer dans ces boîtes de la ville, mais comme j'étais attendu par Yves Thériault, on me laissait passer.

C'est ainsi qu'il a rencontré Roche et Aznavour, Aglaé au temps où elle s'appelait Jocelyne France, Guylaine Guy, Monique Leyrac, Lucille Dumont, qui en étaient toutes à leurs débuts. Germaine Giroux qui chantait, était là également.

— J'allais m'asseoir à leur table. Je ne disais mot, mais j'avais les yeux et les oreilles grands ouverts. Vous voyez la dimension de mes oreilles? Je crois qu'elles ont commencé à grandir à ce moment là! Ça, pour moi, c'était une école extraordinaire.

Cette école aurait pu lui enseigner la confiance en lui. Au contraire, il en a acquis une retenue telle que maintenant encore certains le trouvent complexé. La façon de se débattre dans le métier de tous ces gens là l'affolait. Il trouvait horrible cette espèce de calcul.

— Je me disais alors, il faut que ce que je veux faire soit rudement bon. Sinon plus tard, on ne m'épargnera pas.

Les papotages entre artistes lui déplaisaient fort. Il en est devenu extrêmement difficile vis-à-vis de lui-même.

— Je suis probablement d'une autre époque. Mais je trouve inconvenable que, quand on est une tête d'affiche, on se permette de chanter mal ou de se tromper en plein milieu d'un tour de chant. Cela arrive encore maintenant.

Pas bien vieux tout de même, Jacques Blanchet a connu l'époque où il "allait aux cerises" sur l'emplacement du Jardin Botanique. Et où, avec d'autres galopins, il libérait la vache qui broutait tranquillement dans un champ non clôturé, au coin de Pie IX et Sherbrooke! Le fermier courait derrière ces garnements, ravis de la bonne farce qu'ils ve-

naient de lui jouer, tandis que la vache, elle, courait allègrement devant le Château Dufresne sur la rue Sherbrooke.

Avant de venir à la chanson, Jacques a travaillé à diverses places. Chez Woodhouse, dans une biscuiterie, au bureau de poste.

— Quand j'étais chez Woodhouse, j'ai un jour fait dire que j'étais malade. Ce qui était faux bien entendu. J'ai alors été passer une audition à Radio-Canada. Malheureusement, mon employeur a téléphoné chez moi. Ma mère trop honnête, a dit que j'étais sorti. Quand je suis retourné à mon emploi, on m'a envoyé promener. J'ai donc dû, à partir de ce moment vivre de mon métier.

Frappant à plusieurs portes, il se présentait: "Je m'appelle Jacques Blanchet. On ne me connaît pas, mais avez-vous déjà entendu Estelle Caron, ou Lise Roy, qui ont chanté mes chansons?"

Les réponses n'étaient pas encourageantes: "La chanson canadienne, vous croyez à cela vous?", "C'est beau ce que tu fais mais...", "Je ne sais pas si je peux me permettre..." et d'autres phrases du même genre.

— C'était tellement une autre époque, qu'on ne se souvient même pas dans quel esprit on vivait à ce moment là. C'est bien différent aujourd'hui.

Un poste de radio, débutant lui aussi, CKVL, avait décidé d'engager des jeunes et de faire des choses originales. Ils décidèrent de faire des émissions sur la chanson canadienne. CKAC a suivi aussi cette politique.

Les nombreux concours et trophées que Jacques a gagné depuis ce temps-là, lui ont apporté beaucoup. Cela lui a ouvert pas mal de portes. C'était un encouragement qui contrastait avec la période précédente, si difficile.

— Quand on mange de la vache enragée, cela fait d'autant plus de plaisir d'avoir un bon repas de temps à autre devant soi.

C'est vers dix-neuf ans qu'il passa son audition à Radio-Canada. Il suivait alors des cours avec Louise Darios, et petit à petit, il a commencé à chanter. Mais il travaillait toujours au bureau de poste le matin, se réservant l'après-midi pour des émissions. C'est pendant cette période qu'il gagna son premier voyage en Europe où il est resté un an.

— Je suis allé en France et en Belgique. Dans ce pays, j'ai fait de la télévision et de la radio. En France j'ai fait des tournées et des spectacles dans les boîtes à chansons comme *Le Lapin Agile*, *La Rôtisserie de l'Abbaye* où je

suis resté trois mois. Chez Moineau, Patachou et d'autres. Comme expérience c'était merveilleux. Tous les jours il fallait frapper à de nouvelles portes. Mais là au moins, on vous écoutait. Vous n'étiez pas seul. Pour passer une audition, nous étions au moins quarante à attendre. Les guitares étaient à la mode à ce moment, lancées par Félix Leclerc qui venait de revenir au Canada. Alors on entendait crier: "Les guitares en premier lieu". On se libérait ainsi de tous ceux qui jouaient de cet instrument. Les auteurs-compositeurs sans guitare, passaient en dernier lieu.

C'était le temps des chansons fantaisistes, ou des chansons "noires". Juliette Gréco, Mouloudji, étaient à leur meilleur. Ainsi que Georges Brassens et Léo Ferré. Barbara, qui n'était connue que dans certains milieux étudiants et sur la rive gauche, chantait chaque soirée à *L'Ecluse*.

Le peuple belge lui a semblé ressembler étrangement au peuple canadien. Il se sentait vraiment chez lui là-bas et en a gardé d'excellents amis. Grâce à ces derniers qui lui ont fait connaître le pays de fond en comble, il n'en a que de très bons souvenirs. Il a vu un peu la Hollande. Mais c'est pour l'Italie qu'il a ressenti la plus grande admiration.

— J'ai passé trois mois à Florence. Ah! Florence! Que c'est beau! Il n'y a qu'une chose qui manque à cette ville splendide, c'est l'eau. L'Arno est tellement sale. Et il n'y avait à ce moment aucune piscine publique, et il y faisait si chaud. Mais que c'était beau. Cela m'a pris trois mois pour tout voir. Je trouve cette ville extraordinaire. J'y vivrais volontiers.

Jacques Blanchet a beaucoup lu. Il aime particulièrement les biographies. Pas beaucoup de romans, à moins qu'ils ne soient très poétiques. Chaque jour il se tient au courant de l'actualité en lisant son journal et en regardant les émissions d'information à la télévision.

— J'aime beaucoup m'intéresser à ce qui se passe autour de moi.

Il avouera ne pas connaître tellement la musique classique. Il sait pourtant apprécier quelques extraits d'opéra qu'il ira voir, presque uniquement pour le côté visuel.

— J'aime beaucoup le ballet moderne, Béjart, ou le City Center Joffrey Ballet de New York. C'est très avant-gardiste. Mais ils ne se sont pas encore totalement libérés du classicisme.

Il a quelques projets assez séduisants. La Maison Leméac lui a demandé de publier, à l'automne, les paroles de certaines de ses chansons. Et il est question d'une tournée en Russie, pour une série d'une vingtaine de récitals, en mil neuf cent soixante-dix.

Jacques a aimé avant tout Charles Trenet, qui représente la perfection à ses yeux. Il porte aussi une affection particulière au diplomate et poète français Saint-John Perse. Il ressent beaucoup de choses, à travers sa poésie.

— J'ai de vieux amis. On ne se voit pas très souvent mais c'est durable. J'ai beau n'être pas sociable, je ne peux pas vivre totalement seul. Si j'ai un livre pour passer la soirée, cela va bien. Si je n'ai pas envie de lire, alors je dois sortir. Je ne suis jamais seul quand je suis dehors. La nature pour moi, c'est déjà une compagnie. C'est presque une religion. J'aime croire que Dieu existe dans la beauté des choses, dans la bonté des gens, dans le regard d'une personne ou même en moi, quand je réalise une chose dont je suis fier. Le bonheur c'est une foule de choses. C'est un peu de bien et un peu de mal. Il faut parfois passer à travers beaucoup de mal pour obtenir un peu de bien, qui efface alors tout le mal. Ce sont des hauts et des bas, c'est ça le bonheur. Il ne faut pas que cela soit toujours rose, au contraire, je veux qu'il y ait des jours de pluie pour me faire apprécier le soleil. Il a fallu que je sois très malheureux dans ma vie, pour savoir apprécier les plus petites joies. Je suis entier, possessif, mais naïf aussi. Je ne suis pas aigri du tout.

PIERRE LÉTOURNEAU



— Je suis né à Verdun. Dans la province de Québec, pas en France! C'était en mil neuf cent trente-huit. Nous ne formions pas une très grosse famille, je n'avais qu'une soeur. Le milieu dans lequel j'ai été élevé n'avait rien à voir avec celui de la chanson ou de la création.

Son père travaillait dans une manufacture, sa mère était ménagère. Sa soeur poursuivait des études en vue de devenir secrétaire. Rien ne prédisposait Pierre Létourneau à choisir le domaine artistique.

— C'est peut-être pour cela que je l'ai choisi.

Comme beaucoup de jeunes en contradiction avec leur famille, il a voulu sortir des sentiers battus et s'aventurer sur un chemin opposé à celui dans lequel il évoluait.

— L'ambiance chez nous n'était ni malheureuse, ni heureuse. Disons que j'ai eu une enfance "inodore". Pendant une bonne partie de ma jeunesse, je me suis terriblement ennuyé. Pour chasser cet ennui, je faisais beaucoup de sport, souvent assez violent comme le hockey.

Vers ses dix-neuf ans, ne se destinant pas à la carrière professionnelle de joueur de hockey, il s'est mis à chercher autre chose. Un autre moyen de sortir de cet ennui qui ne l'avait pas lâché.

Il avait fait ses études d'abord chez les Sulpiciens, ensuite chez les Jésuites, pour terminer son cours classique à l'université de Montréal. Son père s'arrachait les cheveux, car Pierre restait très indécis quant à son avenir.

— Jusqu'à vingt-deux ans à peu près, il ne s'est rien passé dans ma vie. Je vivais dans un nuage. Je n'étais même pas bohème.

Un an plus tard, il se mariait. Fini les rêveries, il entrait dans la vie, la vraie, en plein. Tout en enseignant les choses les plus diverses, gymnastique, religion, français, anglais, mathématiques, il a commencé à écrire ses premières compositions.

— C'est une chanson intitulée *Les colombes*, qui a commencé à me faire connaître. Par la suite j'ai fait un disque. Après ce premier microsillon, j'ai abandonné l'enseignement. Je pouvais gagner ma vie avec mes chansons. Pour être franc, il faut dire que l'enseignement m'avait abandonné lui aussi! Quand j'ai pu enfin vivre uniquement de mes compositions, j'ai été vraiment très heureux. Je me sentais libéré. Être professeur n'était pas dans mon tempérament. Je n'aimais pas cela du tout. Je suis devenu libre de me créer ma propre discipline. A partir de ce moment là, j'ai respiré, j'ai vraiment

commencé à vivre, à prendre conscience de ce qui se passait, non seulement autour de moi, mais autour de Montréal, dans la province, dans le monde entier.

Pierre a un petit garçon prénommé Yannic. C'est un nom qui le séduisait. Il sonnait agréablement à ses oreilles. Il n'envisage pourtant pas d'agrandir sa famille, et nous explique pourquoi :

— Avec le métier que je fais, il est difficile d'avoir plusieurs enfants, et de s'en occuper normalement, comme n'importe quel autre père de famille.

Il trouve qu'il n'est pas facile de concilier une carrière artistique, et une vie privée. Une chose est très importante pour lui : sa femme a une grande considération pour son métier et y participe d'une manière indirecte. Si un événement heureux arrive, c'est tant mieux, non seulement pour lui, mais pour elle aussi. Par contre, si quelque chose de malheureux l'atteint, toujours dans le domaine de la chanson, elle s'en ressent énormément. Quand il part en tournée, il l'emmène le plus souvent possible. C'est un peu son "assurance tous risques".

— Ma femme est la cousine de Stéphane Venne. Née sous le signe du Lion, elle en a toutes les caractéristiques, elle est pleine d'énergie. Je ne saurais vivre avec quelqu'un qui me ressemble.

Etant étudiant, il a lu beaucoup de romans. Souvent parti dans les nuages quand il écrit ses chansons, il veut se remettre les deux pieds sur terre en lisant des choses bien concrètes, comme *Le défi Américain*.

— Quand j'avais quinze ans, je ne m'intéressais pas du tout aux auteurs-compositeurs du moment. J'écoutais plutôt de la musique américaine, bien qu'à cette époque là, elle était très mauvaise. Vers vingt ans, j'ai découvert Félix Leclerc, Georges Brassens et plus tard, Jacques Brel.

Pierre Létourneau écrit et compose des chansons gentilles. Pourtant, son goût le porte à écouter les revendications un peu agressives d'un Bob Dylan. Les Beatles rencontrent sa faveur également. Pour suivre l'ordre normal des choses, il devrait se laisser influencer par eux. Il n'en est rien cependant. Est-ce pour se changer complètement les idées qu'il les écoute et les aime ?

— Disons que mon grand défaut est de manquer d'énergie, d'enthousiasme. C'est un état d'esprit que j'aimerais vaincre. Comme je me sais patient et persévérant, je pense y arriver un jour.

Il est cependant très exigeant envers lui-même. Avec ses musiciens il l'est aussi, mais pas assez, et reconnaît qu'il devrait exiger d'eux autant qu'il exige de lui-même.

— Je ne crois pas au Bonheur avec un grand B, mais à plusieurs "petits bonheurs". Bien manger, écrire une chanson qui soit bonne, revenir à la maison après un voyage épuisant, c'est ça le bonheur pour moi.

La religion ne l'intéresse pas. Peut-être, plus tard, s'attardera-t-il à y penser. Le renouveau que connaît l'Eglise actuellement ne le touche pas, mais il trouve tout de même "qu'il était temps".

Quand on lui demande s'il est heureux, il a une hésitation. Un temps de réflexion. Il ressemble à ce moment très fort au jeune homme qu'il devait être à vingt ans. Il paraît si jeune qu'on ne lui donnerait pas les trente ans qu'il promène dans la vie, un peu sans avoir l'air d'y croire. On dirait un garçon grandi trop vite, surpris de se retrouver adulte tout à coup. Et c'est un peu cela qu'il est, alors que certains voudraient le voir quitter le genre éternellement adolescent qui semble être le sien. Je pense qu'il nous réserve quelques surprises. Un beau jour, le public, étonné, se retrouvera avec un Pierre Létourneau ayant enfin trouvé sa voie véritable. Tant il est vrai qu'il faut plus que six ou sept ans pour devenir auteur-compositeur, qu'il faut plus de temps encore pour donner sa pleine mesure.

Il a peu d'amis. Mais leur amitié est à toute épreuve.

— Il y a Claude Gauthier, Stéphane Venne. Selon leur personnalité, je leur demanderai à chacun des choses bien différentes.

Faisant un métier qu'il aime, entouré de sa famille, de ses amis, est-il heureux?

— Dans certaines choses, oui, je suis heureux. Je suis nerveux aussi. Dans un sens c'est nécessaire dans le métier. Il faut avoir un climat d'électricité pour obtenir une émulation. Je ne dirai pas que je suis satisfait, mais je suis assez content. J'ai les plus grandes exigences pour les temps qui viennent. Je me suis fixé des échéances très dures.

Très rêveur, il veut sortir de cet état, faire maintenant des choses plus réalistes.

— Aujourd'hui, j'ai changé. Je ne fais plus de chansons sentimentales, sorties tout droit de mes rêves.

D'ici quelques années, il sera sans doute un de nos meilleurs auteurs-compositeurs. A moins que son manque



d'énergie ne prenne le pas sur ses exigences. Qui arrivera à vaincre l'autre? Je lui souhaite de remporter le combat haut la main.

— J'aimerais chanter toujours et partout. Tous les soirs. Même si je faisais cela, je trouverais bien le temps de vivre, d'alimenter mon existence en dehors de la chanson. Mais comme cette dernière est vraiment toute ma vie, je voudrais me produire devant le monde entier. Cela arrive, cela va arriver. Je suis confiant.



GERMAINE DUGAS

Elle est Montréalaise depuis toujours. Issue d'une famille de quatre enfants, elle a gardé des souvenirs pénibles de ses années de couvent.

— Mon père était dans l'armée. Ma mère avait deux bébés qui me suivaient d'assez près et n'avait pas beaucoup de temps à nous consacrer. Avec mon frère aîné, je suis allée au pensionnat. Nous étions un peu gâtés par la Supérieure qui était notre tante. Mais j'ai énormément souffert d'ennui. Je rêvais tout le temps. J'étais dans la lune bien avant les astronautes moi, vous savez!

Germaine Dugas avait contre elle, beaucoup de facilité et de souplesse pour tout. Elle étudiait peu, passait ses examens, mais n'en retenait rien.

— Je n'étais pas très studieuse, parce que je m'ennuyais trop.

Du couvent de St-Henri, la tante-religieuse a été nommée directrice à Longueuil. Et tout naturellement, les petits enfants Dugas l'ont suivie.

Quand les bébés ont été plus grands, ils sont revenus au foyer familial.

— Mais je n'arrêtais pas de rêver. Je savais que je ferais quelque chose qui me plairait. Je ne pouvais encore mettre le doigt dessus. Mais j'étais décidée à faire quelque chose de positif de ma vie.

Après ses deux internats, Germaine a continué ses études chez les soeurs de Ste-Croix, à l'école St-Edouard.

Ses cheveux blonds, courts et ondes, virevoltent sans cesse autour de son visage. Germaine est prime-sautière et vive. Très directe, elle déteste les faux-fuyants. Elle a beaucoup à raconter. Elle est jeune, pourtant elle a déjà des souvenirs en masse. Elle aime la vie, toute la vie, mais que n'aimerait-elle, elle qui a su rester jeunesse et poésie en devenant adulte?

Elle terminait sa neuvième année, quand elle entendit parler de Madame Audet, qui dirigeait une école de diction. Curieuse comme toutes les femmes, elle s'y présenta. L'ambiance lui plut d'emblée. Elle n'avait plus aucun goût pour les études. Madame Audet lui proposa alors de devenir sa secrétaire en remplacement de Monique Miller. Cette dernière devenant une vraie comédienne et ayant beaucoup de propositions, ne pouvait continuer son travail.

— J'ai habité chez elle au moins six ou sept ans. C'est vraiment là qu'a commencé mon éducation artistique. J'étais très sauvage. Madame Audet l'avait senti et n'osait

pas trop me faire réciter des poèmes. Mais je chantais en chœur avec les autres, et c'est ainsi que, petit à petit, je me suis apprivoisée.

En même temps, Germaine prenait des cours de dactylographie à l'école voisine. Plus tard, en vue de se cultiver davantage, elle suivit des cours de français et de mathématiques, par correspondance.

Pendant toutes ces années, on lui proposa de faire du journalisme. N'ayant jamais tâté de ce métier, elle accepta pourtant, et signa des articles dans la revue *Variétés* qui, malheureusement, ne dura que quelques mois. Comme il lui restait des entrevues inédites, elle alla les présenter à *Photo-Journal* qui, d'emblée, les lui acheta. Elle a ainsi interviewé plusieurs grandes vedettes, comme Monique Miller, Jacques Bilodeau, Monique Lepage, Michèle Tisseyre, Yoland Guérard, Paul Buissonneau, Suzanne Langlois, Thérèse Laporte, Ginette Letondal, Elaine Bédard, et la grande Edwige Feuillère. Germaine Dugas ne voulut cependant pas continuer dans cette branche, même si elle s'en était brillamment tirée.

Chez Madame Jean-Louis Audet, elle a fait un peu de tout. En plus du secrétariat, elle chantait en soliste, donnait des cours aux plus jeunes et dansait. Elle apprit l'es-crime et suivit un cours de mannequin.

— Toutes ces choses mises ensemble me servent pour la scène. J'ai fait et appris un peu de tout, j'ai même donné des cours de danse moderne chez *Rosita et Dino!* Cela m'amusait beaucoup, car je décourageais tous les élèves! Je trouvais inouï de payer si cher pour apprendre à danser un tango ou une rumba. La plupart étaient des garçons très timides. Pour eux, c'était plus une question de personnalité qu'autre chose. Alors je leur déconseillais de prendre ces cours-là. Résultat, cela n'a pas duré longtemps, trois ou quatre semaines tout au plus!

Après toutes ces expériences très diverses, Germaine décida de suivre des cours d'art dramatique chez Tania Fédor. Cette décision chagrina Madame Audet, qui croyait pouvoir la garder à ses côtés. Elle la considérait comme sa fille.

— Ce n'était pas un manque de confiance. Elle avait été une vraie mère pour moi. Je ne savais pas prendre de cours avec elle, j'avais quelque chose qui me bloquait. Je la connaissais trop bien pour cela.

Durant deux ans, elle a donc suivi les cours de Madame Fédor. C'est là qu'un beau jour, Germaine a fait sa première chanson. Dans sa toute jeunesse, elle avait aussi étudié le piano, assez longuement puisqu'elle s'était rendue jusqu'au cours supérieur. Depuis dix ans cependant, elle n'avait plus joué une note. Un beau jour, poussée par l'inspiration, elle a ouvert son piano, et jouant de la main droite, elle fit *Viens avec moi et tu verras*. Les paroles ont suivi automatiquement.

— J'avais envie de faire cela, je l'ai fait. Ça s'est réalisé aussi bêtement que ça, sans l'avoir même voulu. Je l'ai montrée à Madame Fédor qui m'a conseillé de l'envoyer au concours de la chanson canadienne. J'étais stupéfaite. Je n'étais nullement un auteur-compositeur, mais comme je n'avais rien à perdre, je l'ai envoyée. Cela se passait en août mil neuf cent cinquante-sept. Les éliminatoires avaient lieu en mil neuf cent cinquante-huit et entretemps je jouais dans une pièce avec Paul Buissonneau, *Les Oiseaux de Lune*. Je n'avais dit à personne que j'avais envoyé une chanson. Mais j'avais envie d'en faire d'autres, et *Mes... cousins!* est sortie très rapidement. *Deux enfants du même âge* a été de la même époque. Toutes mes chansons sont sorties dans l'espace de très peu de temps. Je travaillais d'une façon très spontanée, d'un seul jet.

En mil neuf cent cinquante-huit, *Viens avec moi et tu verras* remporta le quatrième prix au concours de la Chanson canadienne. La compagnie RCA Victor, suite à ce succès lui a demandé d'enregistrer son premier disque, qui a connu une certaine vogue. Sur l'enregistrement suivant était gravé *Deux enfants du même âge*, chanson si fraîche et qui eut un tel succès. Tout débouchait, et Germaine rafla de nombreux prix partout: premier prix du disque canadien en mil neuf cent cinquante-neuf, prix pour le Congrès du spectacle de Radio-Canada pour ses compositions et interprétations en mil neuf cent soixante, et Grand Prix du disque Canadien pour le meilleur microsillon de l'année mil neuf cent soixante.

— Pour moi, c'était du gâteau. J'ai commencé en flèche, en vedette. Et cela a été mauvais. On ne débute pas dans une carrière ainsi. On en souffre toujours un jour et c'est ce qui est arrivé. Je ne m'étais pas rendue compte de ce qu'était ce métier. Je n'avais pas travaillé très fort. Quand j'ai dû sortir douze nouvelles chansons pour mon deuxième disque, j'ai été affolée. J'étais vidée. Jacqueline Vézina, qui était mon agent, m'a alors aidée, et j'ai mis

de la musique sur des paroles qu'elle avait écrites. C'est ce qui m'a permis de faire un autre microsillon. Pour neuf chansons sur douze, les paroles étaient de Jacqueline Vézina.

Malgré tous ces efforts, le disque n'est finalement pas sorti.

On ne s'en douterait pas, car elle paraît très assurée, mais Germaine, dans le fond, est extrêmement timide. Rencontrant des gens qu'elle n'a plus vus depuis longtemps, elle se sent devenir de glace, à l'idée qu'on ne l'aime pas. Par peur qu'on ne l'accepte pas, elle est bourrée de complexes. Quand elle sort de scène et qu'on vient la féliciter, elle est très mal à l'aise. Ayant acquis plus de maturité, elle devient aujourd'hui beaucoup plus sociable.

— Il a bien fallu que j'essaie de casser ma timidité pour que les gens ne se fassent pas de mauvaises idées sur moi. J'ai horreur de penser qu'on peut me croire prétentieuse. Ah! Ça! On peut le dire quand je défends mes chansons. Mes dernières créations, j'en suis très amoureuse. C'est comme si c'était des enfants pour moi.

Durant son dernier séjour dans la ville-Lumière, à Paris, Germaine a rencontré Diane Dufresne. Cette dernière chantait à *L'Ecluse*. Elle lui a présenté sa pianiste Jacqueline Bernier, qui était aussi celle de Pauline Julien quand elle passait par là. A ce moment, Anne Sylvestre passait *Au cheval d'or*, une petite boîte de la rive gauche où il n'y avait que des auteurs-compositeurs qui chantaient. Ricet-Barrier y était également. Ayant assisté au spectacle, Germaine eut le coup de foudre pour cet endroit.

— J'ai demandé à Jacqueline de chanter là. Le patron, un certain Monsieur Léon, un Russe, avait l'air un peu bourru, mais comme tous les bourrus, il cachait une extrême sensibilité. Je lui ai demandé une audition. J'ai interprété cinq chansons et il m'a dit de venir un samedi chanter devant le public et qu'on verrait bien ses réactions. Le samedi suivant, j'y suis allée. Je n'oublierai jamais ce vingt et un janvier là. Toutes les personnes de la pension où j'habitais étaient là. Ils étaient à quinze et ils étaient tous fous de joie pour moi. Cela m'avait très touchée, étant seule à Paris, de sentir cette amitié de mes amis français. J'ai eu du succès et on m'a demandé de rester pendant un mois.

Quelle femme se cache derrière l'auteur-compositeur et interprète? Il y a la Germaine Dugas-cordon-bleu qui, péremptoire, déclare:

— Il faut aimer l'ail quand on vient chez moi! J'adore faire la cuisine, cela me détend. J'aime bien inviter des amis, cela me permet de faire de bons petits plats. Pour moi seule, c'est assez difficile.

Elle aime lire les romans policiers d'Agatha Christie.

— Mais j'aime d'autres choses aussi. J'ai lu dernièrement un livre sur les... mathématiques! Il m'a passionné. Je lis aussi énormément de biographies. Je n'ai pas d'auteur préféré, si le livre m'intéresse, c'est le principal.

Quand elle a des loisirs, ce qu'elle préfère c'est ne rien faire d'autre que rêver, étendue sur son lit.

— J'ai un grand défaut, je saute souvent du coq-à-l'âne. Bien souvent je parle à des gens et je ne suis déjà plus là. Je ne peux pas me concentrer convenablement, et quand je réussis à le faire, c'est pour très peu de temps. Je suis franche aussi. Est-ce une qualité? Pour moi oui, mais je le suis peut-être un peu trop.

Elle se dit très sportive... moralement! Elle aurait voulu faire du patinage de fantasia. Plus modestement, elle fait du ski comme tout le monde. Elle adore la natation, mais a très peur de l'eau.

— Si j'avais un jour une maison, j'aimerais qu'elle soit de style "ranch" et j'aurais des chevaux. Je voudrais bien faire de l'équitation, malheureusement je n'en ai pas le temps.

Elle avoue encore que cette maison de rêve ne devrait pas être trop loin de Montréal. Dans la campagne, soit, mais aux alentours de la ville, sinon elle s'y ennuerait vite.

Bien que catholique, elle ne pratique plus depuis plusieurs années. Elle croit instinctivement à un être supérieur.

— J'adore avoir des conversations au sujet de la religion. Surtout pour écouter des gens qui s'y connaissent, des gens qui ont quelque chose à dire là-dessus. Je n'en suis pas encore à parler moi-même de tout cela. Je suis au stade de l'écoute. J'enregistre tout dans ma tête. Je dois dire que cela ne me laisse pas indifférente. Peut-être que, dans quelques années, je me serai fait une opinion personnelle, mais pour le moment je me contente des opinions des autres.

Elle dira catégoriquement que des amis, elle n'en a que très peu. Le plus proche d'elle actuellement, est Pascal



Normand qui animait avec elle l'émission *Cousins, Cousines*, à la télévision de Sherbrooke l'hiver dernier.

— A un ami, on ne demande rien. Qu'il soit LUI, c'est tout. Qu'il ne change pas surtout.

Ses goûts vont à Charles Trenet et Aznavour. Mais elle se défend d'avoir été influencée par l'un ou l'autre.

Germaine Dugas travaille par instinct, ne s'occupant pas des rimes, disant les choses comme elle les sent. C'est un travail très spontané. Ce qui ne le sera pas, c'est son retour. Il sera pensé profondément. Elle y mettra tout son temps pour le bien réaliser. C'est très important pour elle.

— Ici au Québec, j'ai atteint mon plafond il y a cinq ans. Je n'ai pas envie de recommencer exactement la même chose pour me réveiller au bout de cinq autres années et arriver au même point. Si je ne suis pas capable de dépasser les frontières, cela ne vaut pas la peine de continuer. Je veux que cela soit tout ou rien. Je crois qu'avec le matériel que je viens de préparer, il y a une possibilité de me rendre un peu plus loin que de rester chez moi. Je veux que mon prochain microsillon sorte en même temps à Paris et ici. La première partie de ma carrière a été très facile. Tout m'avait

été donné. Maintenant je DOIS travailler pour continuer. Et j'en retirerai sûrement beaucoup plus de satisfactions.

Souhaitons que ce travail acharné lui procure le succès mérité. Germaine travaille très fort. Elle nous prépare un tas de jolies choses. Elle nous donne, pour terminer, un avant-goût de ses dernières créations dans ce petit poème charmant. Elle l'offre à tous ceux qui savent encore s'émouvoir d'un simple chagrin d'amour.

QUAND JE NE SERAI PLUS...

(Germaine Dugas)

Quand je ne serai plus
A l'endroit même
Où je suis
Que ferez-vous
Vous, qui n'avez jamais pu
Quitter l'endroit
Où vous êtes...

Quand je ne chanterai plus
Cette chanson
Que je n'ai pas
Encore faite
Que chanterez-vous
Vous, qui n'avez jamais su
Chanter...

Quand je ne vous aimerai plus
Vous, que j'ai tant aimé
Que deviendrais-je
Moi,
Qui ne vous le dirai
Jamais...

**JEAN-PIERRE
FERLAND**



La télévision ne l'avantage pas. Ses traits sont trop accusés. Il est beaucoup mieux au naturel. Détendu, souriant, il aborde la vie avec beaucoup d'aisance. Toujours pris en sandwich entre Paris et Montréal, connu de toute la jeunesse de France et de Navarre, sans oublier du Canada tout entier, il possède beaucoup de charme. Certains l'ont comparé à Jacques Brel, pourtant il ne lui ressemble en rien. Il lui suffit d'être lui-même, Jean-Pierre Ferland, auteur-compositeur, né à Montréal un des premiers jours de l'été de mil neuf cent trente-quatre. Le deuxième d'une famille de huit enfants, six garçons et deux filles dont l'une, Monique, est maintenant religieuse.

— C'était une famille ouvrière toute simple. Nous habitions dans une petite rue qui s'appelle la rue Chambord. Quand j'étais jeune, je ne me rendais pas compte de l'agrément que procure la vie familiale. Je me plaisais à la maison, c'est sûr. Mais ce n'est que vers vingt-quatre ans que je me suis aperçu que j'avais eu une enfance. J'adore ma mère, j'adore mon père. J'aime beaucoup mes frères et soeurs.

Cette enfance a commencé par des études primaires, puis supérieures, à l'école St-Stanislas. Devenu plus âgé, il a fait les hautes études commerciales pendant deux ans. Ses condisciples doivent avoir quelques souvenirs du garçonnet batailleur qu'il était. Ses frères ne craignaient pas, à l'occasion, de l'appeler à la rescousse, même si c'était lui le plus petit de la famille. Toujours prêt à se bagarrer et à défendre le prestige familial !

— J'étais un espèce de meneur de gang !

Elevé dans la religion catholique, il n'aime pas trop en parler. Au départ c'était une protection pour lui. Maintenant tout est tellement confondu qu'il ne sait plus quoi en penser. Sa religion à lui tient en un seul mot : la Foi. L'avoir ou pas. Tout est là. Il répugne à claironner ses idées, par pudeur.

— J'ai horreur des gens qui se vantent d'être croyants, tout autant que de ceux qui clament bien haut qu'ils ne le sont pas. Cela ressemble à de la vantardise. Pour moi, il ne faut blesser personne. Afficher ses croyances avec des drapeaux, je n'aime pas cela. C'est une affaire personnelle.

Avant de venir à la chanson, Jean-Pierre Ferland était comptable. Un très bon comptable. Probablement né beaucoup plus pour le rester, que pour devenir auteur-compositeur. Comme pour tant d'autres, tout s'est enchaîné.

Faisant de la chanson pour s'amuser, petit à petit il s'est aperçu que cela devenait sérieux.

— Et alors, si on recule, ça ressemble à un échec. On doit continuer. Tout le monde autour de nous, nous y pousse. On prend aux yeux de nos proches, une grande importance. Tenez, ce que je fais, peut-être que mes frères aussi auraient eu envie de le réaliser. J'ai probablement concrétisé leurs rêves.

Sportif, Jean-Pierre l'est peu. Faisant beaucoup de cheval, il m'avoue que c'est sa seule passion. Ce dernier hiver a pourtant vu ses premiers tâtonnements sur skis. Occasionnellement, il fera du tir à l'arc. C'est tout. Pas par manque de temps. Non, plutôt par manque d'intérêt. La chanson, qui est une compagne très exigeante, l'enthousiasme bien trop.

Une chose étonnera : cet homme encore jeune de bientôt trente-cinq ans, a un grand regret. Celui de ne pas être fort physiquement. N'ayant pourtant rien d'un gringalet, il aurait voulu être très fort, pour se battre, tout le temps, tous les jours.

Il sait faire bonne chère à l'occasion . . .

— J'adore bien manger. L'été dernier, j'ai vécu dans un guide Michelin pendant soixante jours ! J'avais fait une tournée sur la côte française, je ne pensais à rien d'autre qu'à ça !

Sa grande passion, c'est la chanson. Le fait est acquis. Ses "petites passions" iront à de la musique classique : *Daphnis et Chloé* de Ravel, et *l'Oiseau de Feu* de Stravinsky.

La lecture lui apporte-t-elle aussi quelques satisfactions ?

— Le seul ouvrage que je relis encore d'un bout à l'autre, c'est *Tropique du Cancer* de Miller. Je fais tellement partie de la vie de mes compositions, que je n'arrive plus à lire un livre complètement. Même si c'est bien écrit, je trouve qu'il y a souvent beaucoup de remplissage, de verbiage dans un roman. De plus, j'ai formé mon imagination et ma façon de voir les choses en trois minutes, comme pour des chansons. Parfois je reprends avec plaisir les poèmes de Prévert, Aragon ou Villon. Cela se lit plus facilement, un peu ici, un peu là.

Toujours entre deux avions, il n'a guère le temps de flaner. Il aime tellement son métier, qu'il considère le fait d'écrire et de chanter comme des loisirs. Son goût pour les

contacts humains le pousse cependant vers les sorties dans les cabarets, les discothèques.

Il se dit impatient . . . quand on l'a vu répéter, personne n'y croit, c'est un ange de docilité.

— Ah oui ! mais quand il s'agit de mon métier, ce n'est pas pareil. Pour réaliser du bon travail, je suis plein de bonne volonté. Prêt à recommencer jusqu'à ce que ce soit parfait. Mais quand on arrive avec des problèmes techniques, dans une salle par exemple, là je deviens furieux. Un vrai lion. Je casserais tout.

Un petit sourire avant d'ajouter : "Heureusement que je ne suis pas fort, je ferais du mal . . ."

Cela n'a pas dû lui arriver bien souvent . . .

Extrêmement satisfait de sa vie, il a pu évoluer parmi des gens extraordinaires qu'il n'aurait pas pu rencontrer s'il avait été Monsieur-Tout-le-Monde. Cela lui a permis de mieux comprendre et estimer le milieu dans lequel il avait grandi. Il apprécie maintenant beaucoup plus ses parents, ses frères, et mêmes ses voisins.

Jean-Pierre Ferland, un homme que tout le monde connaît. Que beaucoup souhaiteraient comme ami. Ces derniers sont peu nombreux.

— J'ai quatre très bons amis. Il y a Guy Latraverse, Pierre Duceppe, François Chamberland. Et mon pianiste Frank Dervieux. Ils m'aident dans ma carrière. Ils font partie de mon métier. Ils sont très importants pour moi. L'amitié qui nous lie est solide comme le roc. Je suis tellement pris par mon métier qu'un ami, pour moi, doit obligatoirement en faire partie. Et il doit être ou mon égal, ou mon supérieur. Je serais incapable d'avoir de l'amitié pour quelqu'un qui me serait inférieur.

Avec ses musiciens, il forme une équipe soudée. Mettant tout en oeuvre pour faire du bon travail.

— J'ai énormément de chance d'avoir un groupe possédant autant de talent. Tant de coeur aussi. Je travaille avec eux, non pas parce que j'adore ça, mais parce que je suis passionné de la chanson.

Cette passion pour son métier, qui revient si souvent dans la conversation, est alimentée par tout ce qui se dit, tout ce qui bouge, tout ce qui vit autour de lui. Un orage, un fait divers, n'importe quoi, tout lui est matière à chansons.

A ses débuts, un certain Stéphane Goldman a marqué son empreinte dans l'âme de Jean-Pierre. Ensuite Ferré, et tous ceux qui ont prolongé son école l'ont influencé. Exploi-

tant très souvent les mêmes sujets que Jacques Brel, il le fait d'une manière bien distincte.

— On n'a pas le même degré de sentimentalité tous les deux. Nous vivons d'une façon très différente l'un de l'autre. Nous ne pouvons donc pas parler de la même manière. Moi je m'attendris, mais je ne braille pas.

Les grandes figures de notre temps ne l'émeuvent guère. Son admiration ira plutôt aux petits gens, aux hommes qui vivent modestement.

Bien qu'il lui fut assez difficile de s'acclimater en Europe, il aime beaucoup les Français. Depuis qu'il vit six mois par an avec eux, il a appris à les connaître, à les aimer.

— Travailler en France, c'est formidable. Et comme toute ma vie est axée sur mon métier, je suis heureux d'être arrivé là. Car finalement le Québec, ce n'est pas bien grand. C'est un petit pays extraordinaire que j'adore. Mais quand on y a travaillé à peu près soixante jours par an, on a fait toutes les salles les plus importantes. Tandis qu'en France, le marché est plus grand.

Mais si un choix s'avérait nécessaire, Jean-Pierre resterait ici, près du public canadien dont il est amoureux, du public qui l'a fait ce qu'il est et qu'il connaît si bien. Aucune hésitation. Quant à aller se produire aux Etats-Unis, il n'en voit pas la nécessité.

— Chanter pour moi, c'est une conversation avec le public. Comment voulez-vous que je converse avec quelqu'un qui ne parle pas ma langue ?

Après avoir participé au grand concours de la chanson à Sopot, en Pologne, il en est revenu avec des idées assez amères.

— Cela ne sert à rien. Ce n'est même pas connu là-bas. Mais ce sont les gouvernements de chaque pays qui déboursent. Et avec tous les profits réalisés quand j'y suis allé, il y a cinq ans, la Pologne a construit une ville. Personnellement, cela ne m'a rien apporté. Je ne peux pas croire que le public du Canada n'aurait pas pu réagir sans cela, ni comprendre mes chansons. Disons qu'à cette époque, cela prenait un petit quelque chose pour chatouiller l'intérêt, la curiosité des gens. Maintenant ce besoin n'existe plus. Le public est devenu adulte.

Avoir été séparé pendant tant d'années de la France a donné, selon lui, un sentiment d'infériorité aux Québécois. La peur d'un certain recul qui existe peut-être dans le mode d'expression. Mais par l'intelligence, le bon sens, la sensibilité, nous sommes sans doute avant eux.

— Réussir dans ce métier demande tant de choses : la chance, l'âge, la santé, la pudeur, les relations, et bien sûr, le talent. Il faut que les gens croient en vous. Moi j'ai eu le bonheur d'avoir des chansons qui ont plu au directeur de Barclay. C'est ce qui m'a aidé.

Quand il doit résider en France, il vit en appartement à Paris, la Ville-Lumière.

— Parce qu'il le faut, et que je n'ai pas de responsabilités là-bas. Mais ceux qui y habitent toute leur vie doivent être un peu maniaques à mon avis. Il faut bien dire pourtant que même si le public de la province française est plus généreux, le public parisien, quand il décide de bien réagir, est formidable. Il n'y a rien comme lui pour donner un coup extraordinaire à une vedette.

Plein de contradictions avec la vie qu'il a choisie et qui le fait passer d'un côté de l'Atlantique à l'autre à longueur d'année, il déteste les voyages.

— Les Canadiens Français sont très sensibles aux racines. A force de partir tout le temps, on fini par ne plus avoir de chez soi, plus de maison. On aspire à posséder un arpent de terre à soi. Mais quand on travaille comme moi, on n'a pas le temps de le défricher, on ne s'en sert pas. C'est comme si on n'avait rien. Vous savez ce qui me plairait ? Devenir le maire de Ste-Adèle où j'habite. J'aime beaucoup la politique municipale. C'est un vrai théâtre ambulante.

Ste-Adèle, son adresse de coeur . . . d'après ses propres termes.

Le mot "chansonnier" le fait bondir. Cela n'existe plus, il en a horreur. On employait ce mot au moment où le Québec avait besoin de s'identifier, de se personnaliser. Maintenant qu'il s'est trouvé, il n'a plus sa raison d'être. Il ne reste que des auteurs-compositeurs, s'appuyant tantôt sur le texte, tantôt sur la musique. Certains faisant de la chanson commerciale, d'autres de la chanson poétique.

Son succès, il le doit en bonne partie à des gens comme Pierre Paquette, Pierre Nadeau, Jacques Fauteux, Henri Bergeron. Ensuite Michèle et Guy Latraverse.

— Mais recommencer tout ? Oh ! non, je n'aurais plus ce courage. C'était bien trop dur.

Il sera le seul à me parler ainsi.

Il aime les animaux dans une certaine mesure.

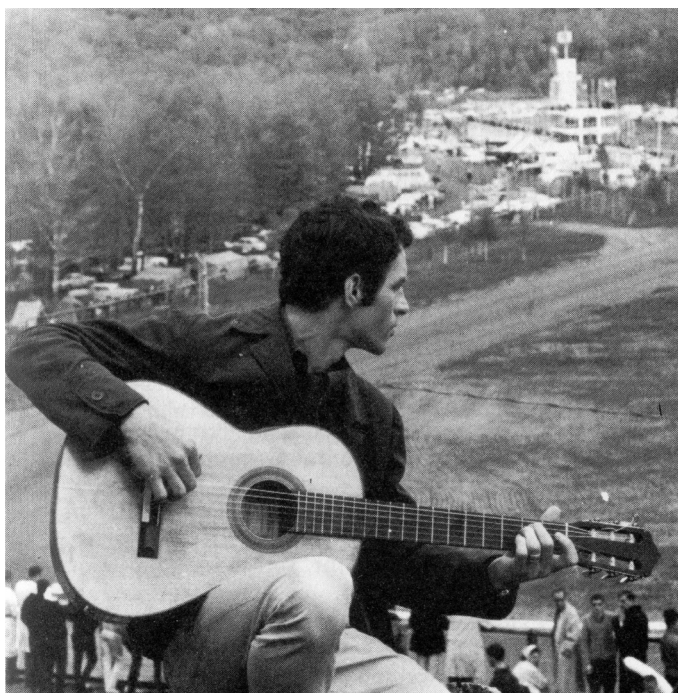
— La boucherie des phoques, cela me révolte tellement que j'ai demandé ce que je pourrais faire pour que

ça cesse. Par contre, je n'ai pas beaucoup d'admiration pour ceux qui ont des pitiés extrêmes pour les animaux. Ce sont les êtres les plus durs avec les humains. Il n'y a rien de pire qu'une vieille fille enragée qui adore son chien. Ça fait peur. Ça fait mal pour le reste des hommes, et pour ses voisins. J'aime beaucoup les humains qui se sont trouvés, qui n'ont pas de problèmes de recherche, d'identité. Les humains adultes.

Pour Jean-Pierre Ferland, dans le métier d'auteur-compositeur qu'il aime, il faut être sincère. Sinon on n'y arrive pas. C'est la qualité fondamentale pour réussir. C'est un homme qui figole chaque chanson, pour arriver à la perfection dans son ouvrage. Il jette au panier les deux tiers de ses compositions, ne gardant que les meilleures.

— On peut tromper tout le monde une fois, mais pas tout le temps.

CLAUDE GAUTHIER



— C'est au Lac Sagouy, dans la région de Mont-Laurier, que j'ai vu le jour. C'était en mil neuf cent trente-neuf. Nous étions sept enfants. J'ai grandi dans un milieu musical. Ma mère, qui enseignait la musique, tenait aussi l'harmonium à l'église. Mon père a été maître-chanteur pendant près de vingt ans. Quant à mes soeurs, elles ont étudié surtout le piano. Entouré comme je l'étais, je pense que c'est ce qui m'a amené à faire de la chanson.

Il était logique que la maman de Claude lui donna ses premiers rudiments musicaux. Mais à ce moment-là, les jeux d'indiens et de cow-boys lui plaisaient bien plus!

— Je n'ai travaillé que six mois environ avec ma mère. J'étais trahi, si on peut dire, par une oreille musicale. J'allais toujours au-devant de ce qu'elle m'enseignait. Ce n'était pas bon, il m'aurait fallu une plus grande discipline.

Monsieur Sourire, comme on l'a surnommé, est vraiment très séduisant. Il me reçoit dans son antre, une maison tranquille dans une rue calme du quartier Notre-Dame-de-Grâce à Montréal. Malgré la proximité de la grande artère qu'est le Boulevard Décarie, tout ici respire la sérénité. Les arbres isolent bien ce coin un peu retiré, et on n'entend pas le trafic pourtant proche. Tout est calme... sauf Sébastien, le jeune bambin de Claude et Suzanne Gauthier qui, rageur, donne libre cours à sa mauvaise humeur! Il n'aime pas qu'on lui prenne son papa, ne fut-ce que pour une heure ou deux.

Après sa neuvième année, Claude Gauthier décida de s'installer à Montréal. Il était bien jeune pour s'aventurer ainsi seul dans une grande ville.

— Je n'avais que quinze ans, mais déjà j'étais décidé à faire de la chanson. C'est ce qui m'intéressait, me fascinait le plus. Déjà à cette époque, j'écrivais. Mais j'ai dû attendre ma vingtième année pour chanter.

Ayant vu une annonce dans le journal, il s'est présenté à la maison Archambault. Comme il ne possédait aucun diplôme, ne parlait que le français, il est entré là comme garçon d'ascenseur. Il gagnait dix-huit dollars par semaine.

— J'ai fait cela pendant six mois. J'ai alors été trouver Monsieur Archambault. Je lui ai dit que ce qui m'intéressait dans la vie, c'était la musique. Et dans l'ascenseur, je n'en profitais pas beaucoup!

Transféré à la vente, au rayon disque, à cause de sa grande timidité il s'y sentait très peu à l'aise. Envoyé finalement dans un entrepôt de la maison, là où arrivent tous les disques européens, il s'est senti comme un poisson dans l'eau. Il est resté à ce poste durant près de trois ans.

— Je continuais à m'intéresser au domaine artistique, même si je n'en faisais pas partie. J'étais curieux de voir ce qui se passait. Aussi bien du point de vue théâtre que du point de vue chansons. Les créations de Charles Trenet m'avaient toujours fasciné. Quelques années plus tard est venu Félix Leclerc, qui m'a marqué tout autant que Trenet mais de façon différente. Avec lui, j'ai pris conscience d'une poésie québécoise. J'écrivais de la poésie, mais cela devenait toujours des chansons. Quittant Archambault je suis allé vivre en forêt pendant plusieurs mois. J'y étais guide pour les chasseurs. Mais je traînais ma guitare partout avec moi.

En mil neuf cent cinquante-neuf, le poste CKVL lança un concours d'amateurs. Une bourse de huit cent cinquante dollars était à prendre. Poussé par ses amis, Claude y présenta une chanson intitulée *Le soleil brillera demain*. Et il s'appropriä le premier prix. Suite à cela, plusieurs compagnies lui proposèrent de graver des disques. Il avait le pied à l'étrier, tout démarrait pour lui.

— J'ai failli abandonner souvent. Un jour, cela devra bien arriver. Je ne me vois pas sur une scène à soixante ans. Je chante principalement parce que j'écris. Ce qui m'a véritablement amené dans ce métier, c'est simplement le désir d'écrire une chanson et de la chanter. J'ai affreusement peur de monter sur une scène, j'ai un trac maladif. Je me sens toujours mal préparé.

Le fait d'être marié et d'avoir un enfant lui a apporté une plus grande discipline. Sa femme l'aide dans son métier, dans les petites choses quotidiennes, et lui sert de secrétaire. Elle le comprend surtout admirablement bien et ils forment un couple très uni.

— Je suis heureux très souvent. Pas toujours, mais plus souvent qu'autrement.

Il voudrait pourtant avoir la possibilité de travailler plus lentement. Il se verrait très bien chantant à la manière d'un troubadour. Ne pas être à la merci de la course au succès. Malheureusement, à cause de la compétition qui existe, il est forcé de suivre le mouvement, et d'aller toujours plus vite.

Il a déjà été deux fois chanter à Paris. Faute de temps, il n'a pu visiter cette ville comme il l'aurait voulu. Il aimerait s'installer pendant un an en France, pour y travailler plus concrètement.

— Être vraiment disponible là-bas. J'ai envie de voyager et de chanter à travers toute la France.

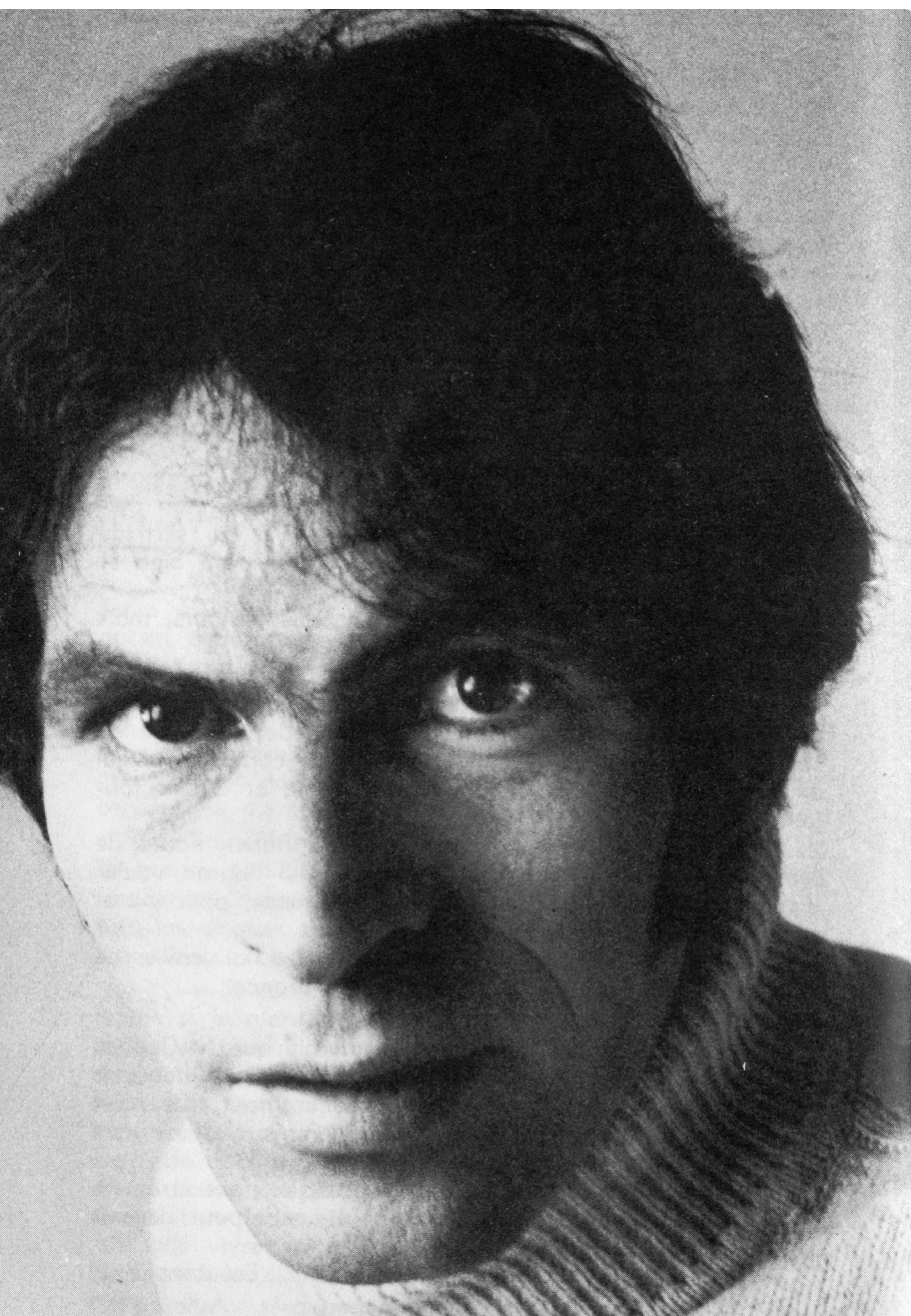
La question politique l'intéresse peu.

— Je suis un Québécois. J'aimerais que le Québec soit indépendant. Je pense qu'il est naturel qu'un Québécois parlant français sente cette chose intérieurement. Ce n'est peut-être pas nécessairement rationnel, mais c'est ce que je ressens avant tout.

Il est têtü. Pour certaines choses, ce peut être une grande qualité. Pour d'autres, cet entêtement peut devenir un vrai défaut.

Il se dit de nature vraiment sportive. Écoutons-le.

— J'ai fait tous les sports à peu près. Aujourd'hui



c'est plus restreint. Je fais du ski, du patin, du hockey. L'été je pratique le golf, non pas uniquement comme sport, mais pour le plaisir de me trouver le matin tout seul, dans un grand champ immense et vert. Ce n'est pas par snobisme, car je n'aime pas rencontrer beaucoup de monde. J'aime aussi partir en auto, aller n'importe où, sans savoir où, simplement pour le plaisir de conduire une voiture.

On se souvient du film qu'il a tourné avec Geneviève Bujold, *Entre la mer et l'eau douce*, de Michel Brault. Cette expérience lui a fort plu et il est prêt à recommencer à la première occasion. Il croit à un cinéma québécois, mais pas dans sa forme actuelle.

Né catholique, il se dit agnostique actuellement. Il croit en la doctrine chrétienne qu'il essaie de mettre en pratique le plus souvent.

— Je pense tout simplement qu'il vaut mieux être bon que mauvais.

Il lit peu, mais aime les livres scientifiques. Jean Rostand l'intéresse beaucoup.

Comme bien d'autres, Claude Gauthier a subi l'influence de Georges Brassens.

— Je l'admire, non seulement parce que je m'identifie à lui, mais aussi pour tout ce qu'il est. Il me bouleverse beaucoup.

Monsieur Sourire porte bien son nom. Il est très affable et est satisfait de sa vie. C'est un homme qui, quand il se dit "content", se sent heureux.

Il parle maintenant de ses amis, à qui il demande avant tout d'être indulgents.

— J'en ai beaucoup, que je vois peu, mais que je considère comme tels, Michel Brault, Gilles Vigneault que je vois deux ou trois fois par an, Raymond Lévesque aussi, et Gilles Mathieu. Les deux amis les plus proches de moi sont Pierre Calvé et Pierre Létourneau.

Dans son travail c'est un véritable perfectionniste. Bien qu'étant dans le métier depuis dix ans, il ne se sent pas encore sûr de lui. Il considère que ses dix prochaines années seront les meilleures. Claude préfère faire un récital que de la télévision. A moins d'avoir avec lui un réalisateur qui le comprenne bien. Il nommera Pierre Desjardins qui a commencé dans son métier en même temps que lui. Ils ont le même âge et s'entendent à merveille.

— J'ai été l'un des premiers chansonniers à travailler avec lui. Ce que j'aimerais le plus, à la télévision, ce serait

de travailler dans une petite salle de trois ou quatre cents places, avec des gens autour de moi. Je veux sentir la chaleur du public.

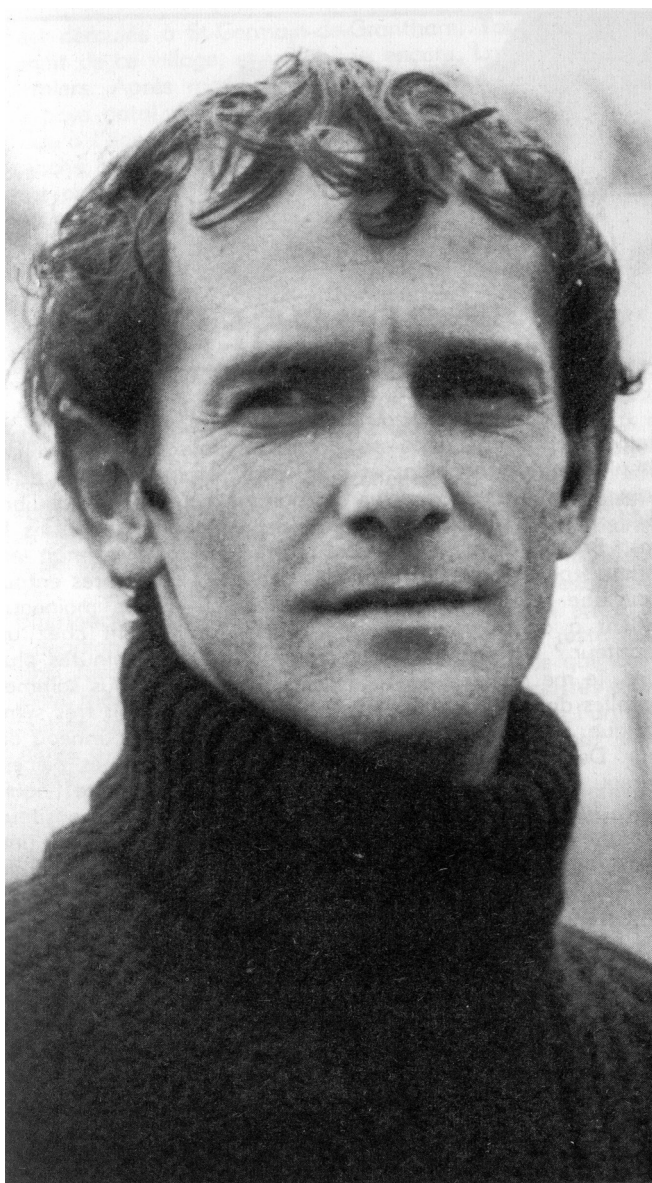
Chansons, cinéma, télévision, récitals, sports. Que voilà une vie bien remplie.

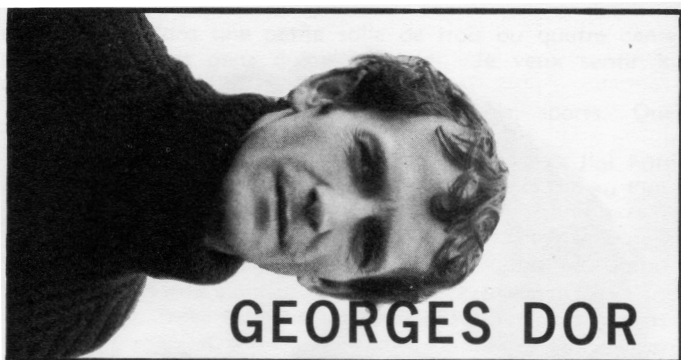
— Et je voudrais encore d'autres choses. J'ai hâte de voyager, de voir de nouveaux horizons. J'ai un peu l'impression de tourner en rond pour le moment.

Emportant avec lui ses guitares, sa femme et son fils, Claude partirait contempler d'autres cieux, et connaître les bravos d'autres publics.

En quittant le petit appartement douillet où Sébastien, calmé maintenant, a bien voulu s'endormir, je jette un regard en arrière. Et ma dernière vision en sera une d'amour: Claude et Suzanne, appuyés l'un à l'autre, un sourire au coin des lèvres, me souhaitent le bonsoir. J'ai rencontré un foyer heureux.







Une petite rue paisible de banlieue. Pas bien loin, le fleuve emprisonné dans ses glaces. Le paysage n'est qu'une simple estampe en blanc et noir. Tout respire le calme et la paix. Pressée de rencontrer cet homme heureux et équilibré qu'il m'avait semblé reconnaître au téléphone, je hâtais le pas. Brusquement, le silence feutré qui m'entourait est rompu : perchés sur les branches dénudées des arbres entourant une maison de bois blanc, trois ou quatre moineaux trillent à qui mieux mieux. Savent-ils qu'ils sont chez un chanteur ? Un poète ? On le croirait. Quelques minutes plus tard, je me retrouve en face de Georges Dor. Nous sommes installés dans une petite pièce à l'étage. Un endroit très sympathique. Le vieux piano prend à lui seul, tout un panneau du mur. De l'autre côté du couloir, deux autres petites pièces, bureau et salle de travail. Tout est coquet et respire l'équilibre. Je ne m'étais pas trompée. Notre auteur-compositeur d'aujourd'hui fait penser à la fourmi de la fable. Mais une fourmi qui aurait emprunté un peu de sa joie de vivre, de son insouciance, à la cigale. Juste ce qu'il faut pour devenir celui que tout le monde connaît maintenant. Qui en effet, n'a pas fredonné des airs comme *La complainte de la Manic* ou *Chanson pour ma femme*. Sa femme . . . cette Margot dont il parle, elle est là. Discrète, aimable, c'est elle qui m'a conduit à son mari. La maison est silencieuse, le bébé dort. Les autres sont à l'école. Mais on sent la chaleur humaine qui se dégage de cette demeure. Une maison où il fait bon vivre.

C'est à Drummondville, le dix mars mil neuf cent trente et un, que Georges Dor a vu le jour.

— J'étais le onzième d'une famille de quatorze enfants. Il n'en reste plus que dix maintenant. Mon enfance

s'est déroulée à St-Germain-de-Grantham. Toute ma famille venait de ce village, et y habitait encore. La plupart étaient fermiers. Après ma naissance, mes parents sont retournés au pays natal. Et c'est là que j'ai vécu ma tendre enfance jusqu'à l'âge de dix ans. Même après, j'ai toujours été très attaché à ce coin de terre, véritable berceau de ma famille, tant paternelle que maternelle. J'y allais en vacances chez mes grands-parents, chez mes oncles et tantes. La famille, j'en garde le souvenir d'un abri, d'un port, d'un havre. C'était une chose indispensable pour moi. Très importante.

Le milieu familial de Georges Dor n'était ni puritain, ni trop libre. Plutôt le juste milieu. Mi-urbain, mi-rural. Très provincial.

Après des études primaires au village de St-Germain, puis à Drummondville, Georges fait une partie de son cours classique à Chambly-Bassin, chez les Pères Oblats. Deux ans et demi plus tard, en proie au mal de la jeunesse, de l'adolescence attardée, il quittait le collège. Les circonstances ont voulu qu'il ne retourne jamais aux études. Agé de seize ans et demi, que pouvait-il faire sinon se retrousser les manches et se mettre au travail ?

— J'ai fait de tout. Passer des commandes pour une pharmacie pendant plusieurs mois. Puis je suis entré à la Canadian Celanèse de Drummondville. J'y suis resté quatre ans. Jusque là j'ai vécu sans aucune idée de ce que deviendrait ma vie. J'ai rencontré alors des personnes très intéressantes. Je me suis fait des amis. Gilles Leclerc était l'un d'eux. Nous avons fait du théâtre. Petit théâtre amateur simplement.

Quittant alors la province, Georges Dor est venu s'établir à Montréal. Le Théâtre du Nouveau Monde en était à ses débuts. Il s'est aussitôt inscrit à l'atelier du TNM. Mais las ! rien n'a fonctionné comme il le voulait. Dans le fond, ses idées théâtrales en étaient surtout de liberté. Quitter sa province et venir à la ville. Cette dernière n'est pas toujours tendre pour ceux qui veulent s'y installer. Au bout d'une année où rien n'avait démarré, il décida de retourner à ses anciennes amours : la province. Changeant cette fois de cap, il se dirigea vers l'Abitibi. Annonceur de radio pendant un an, cela lui a appris tous les rouages, toutes les ficelles de ce métier. Mais le démon du théâtre ne l'avait pas quitté pour autant. Il voulait toujours devenir comédien et envisageait même des études en Europe. Pour s'amasser un pécule, il s'engagea alors au barrage de la Bersimis, sur la côte Nord.

— Je connaissais des concessionnaires de magasins le long du barrage. Je suis allé passer un hiver là-bas. C'était le "gros" barrage de l'époque. La Manicouagan d'alors quoi ! Revenu à la civilisation avec le printemps, j'avais abandonné définitivement tous mes rêves de théâtre. Je suis retourné dans des postes de radio de province. Trois-Rivières pendant un an, Sherbrooke un an aussi. Mais là, j'avais vingt-quatre ans, et j'avais décidé de me marier. J'avais retrouvé l'amour de ma jeunesse. Pas mon premier amour, non, mais le premier sérieux. Dans la vie d'un homme, il y a le premier amour, puis l'autre, celui qui est le seul.

Quelques mois avant son mariage, il est allé s'installer à Québec. Employé par le poste CHRC comme rédacteur de nouvelles. Toutes ces années dans la radio lui ayant apporté beaucoup d'expérience, il décida un beau jour de revenir s'essayer à Montréal. Il trouva à s'employer en écrivant des textes pour la Société Radio-Canada. Mais ce travail ne le satisfaisait qu'à demi. Il voulait obtenir plus de sécurité. D'abord ayant charge de famille : un premier bébé était venu ensoleiller la demeure des jeunes époux. Ensuite pour lui permettre d'écrire. Entré alors à la télévision d'état, il y restera dix ans. Pendant cinq ans rédacteur de nouvelles, il passera ensuite cinq autres années comme réalisateur au téléjournal. Cette sécurité lui permettait ainsi d'écrire de nombreux poèmes, et a été très fructueuse pour lui.

— Pendant tout ce temps j'ai élargi peu à peu le cercle de mes amis et connaissances. La vague de la chanson au Québec était lancée depuis un bon moment. D'après mes amis, certains de mes textes ressemblaient davantage à des chansons qu'à de la poésie. J'aimais la musique. J'aimais chanter, au sens original du mot. J'ai commencé donc à faire des chansons avec mes poèmes. Je les chantais, mais plutôt en dilettante. J'avais un métier, je gagnais bien ma vie. Gilles Mathieu, qui connaissait le domaine de la chanson, m'a encouragé. J'ai suivi ses conseils. J'ai continué à chanter de manière intermittente. L'été de mil neuf cent soixante-cinq, j'ai décidé de prendre des vacances prolongées. Ma femme et moi nous avons ouvert une boîte à chansons à Percé, en Gaspésie. Tous les soirs, j'y chantais. Cela m'a appris, petit à petit, comment communiquer avec le public. C'était le plus important pour moi. L'automne suivant, nous sommes rentrés à la maison. J'ai repris mon emploi à Radio-Canada. La vie a continué tranquillement.

Mais l'automne mil neuf cent soixante-six fut décisif pour Georges Dor. Pauline Julien qui faisait une série de récitals à la Comédie-Canadienne, décida de chanter quelques-unes de ses chansons. Un mois plus tard sortait chez Gamma, son premier microsillon : dix chansons dont *La Manic*. Et c'était alors le départ fulgurant. Réclamé à gauche, à droite, le téléphone ne dérougissait pas. Faisant alors leurs comptes, Georges et Margot arrivèrent à la conclusion qu'il était possible de quitter Radio-Canada, et de vivre uniquement avec la chanson. Jamais par la suite, ils n'eurent à se plaindre d'avoir pris cette décision.

Pendant qu'il était en Gaspésie où il chantait, Margot Dor reçut pour lui, une proposition de la Comédie-Canadienne. On lui offrait de faire un récital d'une semaine au cours de la saison soixante-sept, soixante-huit.

— Depuis, tout s'est enchaîné et cela n'a plus arrêté. Cela s'est fait sans aucune planification. Je n'ai pas de gérant, pas d'impresario. Je suis chez moi, on m'appelle, on discute, ça marche ou ça ne marche pas. C'est ma femme qui s'occupe des comptes. Elle est ma secrétaire, mon appui fidèle. Elle s'occupe d'un tas de choses pour lesquelles je n'ai aucun talent. Je suis heureux, nous sommes heureux de notre vie. J'ai l'impression d'être revenu de très loin. J'aime faire de la chanson. Mais ce n'est pourtant pas le genre de vie qui me plaît le plus. Les implications entourant ce métier-là, ne sont pas toujours très agréables. Pas toujours faciles non plus. J'ai peur de me disperser. J'ai toujours rêvé de continuité dans ma vie. Je crains l'éparpillement comme la peste. Ce n'est pas que je veuille avoir quelque chose de certain extérieurement. Mais j'aime être sûr de moi-même. Être sûr de ce que je suis, de ce que je veux faire, de mes intentions. J'ai toujours pensé que vers quarante ans, je ne ferais qu'écrire. C'est le plus important pour moi.

L'expérience de sa vie d'homme, Georges Dor l'a commencée avec et dans la religion. Depuis tout a évolué : la religion, lui-même. Mais ce qu'il lui demande justement, c'est cette continuité intérieure qu'il recherche. Croyant et pratiquant, il l'est cependant d'une façon bien différente de celle de ses parents. Un chrétien ayant qualités et défauts comme tout le monde. Qualité la plus marquante : celle d'être disponible à tout le monde, et à tout ce que la vie lui apporte, dans la mesure du possible. Il avouera comme défaut un manque de discipline.



— Je n'en ai jamais eu jusqu'à présent. Je ne pense pas en acquérir maintenant ! Je souhaite que mes enfants puissent en avoir.

Trois garçons, une fille = quatre enfants qui s'échelonnent de deux à douze ans. Une belle famille dont il dira :

— Je prends beaucoup de temps pour m'occuper d'eux. Je n'ai jamais pu m'arracher à mes enfants. Ils me possèdent, m'accaparent littéralement. Je veux les guider du mieux que je peux, les aider. Mais je ne veux rien exiger d'eux.

Cet homme qui a déjà tant de choses sur les bras, et qui voudrait "écrire plus sérieusement", comme il le dit, sait consacrer du temps à la lecture. Il accorde ses préférences à l'Histoire de l'homme. L'homme finit toujours par ressembler à l'homme. Il y a une dizaine d'années, c'était surtout les romans qui faisaient son bonheur : Balzac, Mauriac, les grands auteurs. Il a été marqué et frappé par la vie de ces romanciers. Tout ne s'est pas fait en un jour, pour eux. La continuité du travail dans leur vie, l'a beaucoup influencé. Romancier, peintre, poète, écrivain, finalement tout être humain doit lutter pour arriver à son but.

— On érige sa vie petit à petit, avec les années. On se presse quand on est jeune, c'est normal. On est impatient. J'ai découvert entre vingt-cinq et trente ans, que ce n'était pas s'énervier qui comptait. C'était s'appliquer à vivre sa vie.

L'amitié se forme à la jeunesse. Arrivé dans la chan-



son à un âge plus mûr, il n'a aucun ami dans le milieu artistique.

— Ceux que j'ai, au nombre de trois ou quatre — on n'a jamais beaucoup d'amis — je ne leur demande rien. C'est le fondement de l'amitié cela.

Il a été en France, non pour y travailler, mais comme simple touriste. Ce voyage lui a plu. Le pays, il l'a aimé. Mais les Parisiens lui semblent aigris, tristes. Les Européens en général, lui ont paru très différents de nous. Très loin de nous. Malgré plusieurs propositions de travail, il n'a aucune envie de s'y rendre. Sauf pour s'installer en Provence avec toute sa famille, chez des amis, pour un an ou deux. Et écrire. Chanter aussi peut-être, à l'occasion. Parce qu'il aura envie de chanter. Sans grande obligation. Pas du tout au niveau du spectacle de music-hall, comme on doit le faire pour s'implanter. Un beau projet qu'il voudrait voir se réaliser un jour.

La question politique, pour lui, n'est pas tellement importante.

— Je n'ai pas d'idée politique. J'ai des idées sociales. Le Québec c'est mon pays. Mais pas d'une façon agressive. Le problème politique du Québec n'est pas réglé, mais pour moi il l'est. Je ne me pose plus de questions.

Etant arrivé assez tard comme auteur-compositeur, il regrette un peu n'avoir pas connu la bonne période des boîtes à chansons.

— Je n'ai pas pu en profiter. Il y a presque trois ans, quand j'ai débuté, c'était déjà fini. Je n'ai pas été porté par cette vague-là. J'aurais aimé connaître cette ère-là, il y a cinq ou six ans. Je ne sais pas bien comment on me situe par rapport aux autres. Disons que je suis arrivé un peu comme un cheveu dans la soupe !

Il est heureux d'entendre chanter ses chansons. Mais il en perd tout esprit critique : "C'est probablement la vanité humaine qui fait cela".

Il a fait beaucoup de rêves étant jeune. Avec le temps, aucun ne lui est apparu comme important. Leur non-réalisation ne l'a donc aucunement affecté.

— Je n'ai rien à souhaiter de précis. C'est sans doute pour cela que je suis un homme heureux.

Chantant en moyenne quatre-vingt fois sur une année, Georges Dor gagne bien sa vie et ne voudrait pas en faire plus. Ecrire, vivre, être chez lui ou ailleurs, entouré d'amis sincères, c'est ça son bonheur.



Il est comédien, animateur de radio et de télévision, auteur-compositeur, interprète, écrivain et poète. C'est une des personnalités les plus attachantes du monde artistique. Il s'appelle, tous les jeunes l'auront deviné, Guy Godin.

— Je suis né à Ste-Anne-de-Bellevue, en mil neuf cent trente-deux. J'aurai trente-sept ans le dix-huit juillet prochain.

Un record au Québec : ses parents ont eu trois enfants en trente-trois mois ! Deux garçons et une fille, cette dernière malheureusement morte à la naissance. Ce qui a laissé à Guy Godin un frère, très proche de lui puisqu'ils ne différaient que de onze mois.

— J'ai été vraiment privilégié. J'ai eu des parents qui m'adoraient. Ils facilitaient mes envies de m'exprimer.

Dès l'âge de cinq ans, Guy Godin avait déjà un besoin violent de communiquer ce qui l'habitait. C'était l'époque des jeux, des comédies, des interprétations un peu loufoques, rendant sensible sa pensée, concrétisant le grand besoin qu'il avait de dire ce qu'il ressentait. A ceux qui voulaient bien l'écouter, il récitait des poèmes.

Elevé à Ste-Anne-de-Bellevue, il passait tous ses étés à l'Île Perrot, chez ses grands-parents. Séduit dès son plus jeune âge par la campagne, il le fut bien plus encore par son grand-père maternel. Ambroise Mauffette, médecin-vétérinaire, était le frère d'Octave Mauffette, qui lui était le père de Guy — l'oiseau de nuit du Cabaret du Soir qui penche — et d'Estelle. Son grand-père, un poète assez extraordinaire, lui a laissé comme héritage la faculté de s'émerveiller. C'est de lui qu'il tient ce don de rester toujours jeune.

— Pendant mes vacances, il m'emmenait à la pêche, à la chasse. Je profitais de la campagne, de la beauté du paysage qui m'entourait. J'ai été vraiment séduit par ce personnage qui était mon grand-père. C'était un homme qui avait une façon de s'attendrir à soixante-dix ans, comme on en rencontre rarement.

Même si, les vacances finies, il retournait vivre à Ste-Anne-de-Bellevue, même si plus tard sa famille est venue habiter Montréal, il appartenait vraiment à l'Île Perrot. Il a toujours ressenti un besoin de paix, de calme. Conditionné par son enfance, il voulait se retrouver loin du bruit et du rythme des grands centres. Travailler à Montréal, vivre à la campagne. Pour lui, la meilleure façon de respirer sur la terre.

— Autant j'aime exercer mon métier, autant j'aime me retirer et profiter de ce que la nature nous apporte. A

certains moments, j'aimerais tout lâcher pendant un ou deux ans. Ne plus rien savoir des hommes. Me retrouver face à face avec un arbre. Regarder vivre les animaux. Regarder couler le temps, comme dit Brel dans une chanson.

Bien qu'adorant tout ce qui fait sa vie, écrire, parler aux jeunes, chanter et j'en passe, il a besoin de refaire le plein. De se retrouver seul pour penser à sa vie, à ses activités. Mais son métier, il l'emporte partout où il va. Au fond des bois, au cours d'une partie de chasse, il lui viendra tout à coup l'idée d'une chanson, d'un texte, d'expériences nouvelles à réaliser.

— J'aimerais pourtant tout oublier parfois. Je ne sais pas le faire, mais cela viendra. Un jour je saurai m'arrêter.

Pris à droite et à gauche, malmené en quelque sorte par ce métier qu'il aime, il trouve très important de pouvoir un beau jour faire une halte. Et renouveler son regard.

— Mon enfance a créé en moi des ressources extraordinaires. De grandes énergies. Mais aussi des malaises invraisemblables. Il y a toujours un fond de mélancolie, de tristesse qui reste en nous. Ou un fond de joie quand le malheur nous assaille violemment. On flirte avec le bonheur très souvent.

Le bonheur pour lui, c'est avant tout être disponible. Disponible à millé petites joies ou petits événements heureux. Être vraiment présent. Participer:

— Le jour qui se lève, chaque matin, est toujours le même. Pourtant on le reçoit différemment, selon nos états d'âme, mais aussi parce qu'on cherche le bonheur où il n'est pas. J'essaie d'être simple. J'aimerais être humble. Il me prend parfois des envies d'être un ruisseau. Pour qu'on me marche un petit peu dessus. Pour que cela me fasse du bien. On est tous fiers. Et c'est une bonne chose. Il faut être fier d'un pays, d'une chanson qu'on veut apporter, de ce qu'on a à dire.

Un homme fier devient vite un homme orgueilleux. Guy Godin essaie d'être l'un sans devenir l'autre. Il est fier de son pays, des chanteurs, des gens qui vivent ici et qui, de plus en plus, se rendent compte de leur importance, et ont leur mot à dire à travers le monde.

— J'ai été beaucoup aimé durant mon enfance heureuse. Peut-être un petit peu trop protégé. Mais ça, je m'en suis sorti. On ne peut pas en vouloir à quelqu'un qui vous aime. Un jour pourtant, j'ai eu envie de me retrouver tout seul. Envie de me battre. D'être responsable de moi-même.

Aimant la poésie depuis ses jeunes années, il était normal qu'il fut séduit par Félix Leclerc. Par ses dons de conteur, sa façon d'être, sa couleur. Par le son nouveau qu'il apportait et ce rayonnement qu'il dégageait.

— C'était un personnage étonnant pour moi, Félix. Je l'ai rencontré un peu plus tard. Etant alors à son meilleur entouré seulement d'une dizaine de personnes. Il est beaucoup plus fort alors, qu'à la Place des Arts, où il y en a des milliers. Il possède une magie du verbe et du temps, et du silence. C'est un raconteur prodigieux.

Écoutant Félix Leclerc chanter à la radio, il en pleurait. Se disant qu'il faudrait bien qu'un jour, lui aussi puisse se réaliser de la même façon. Malgré des idées pessimistes le faisant se voir d'une manière négative.

— Je me disais qu'il fallait être bien mieux que ce que j'étais, pour arriver à écrire et chanter aussi bien.

Au collège Ste-Marie de Montréal, il rencontra un jour Léo-René Maranda, avocat aujourd'hui, Pierre Desroches, devenu réalisateur à Radio-Canada, et quelques autres. Ils décidèrent d'organiser des spectacles de théâtre. Ils présentèrent des pièces un peu partout à travers la province. Elles récoltèrent un certain succès, bien fait pour les encourager. Peu après, Marcel Dubé, qui était aussi à Ste-Marie, est venu se joindre au groupe.

— A ce moment, Dubé n'écrivait que de la poésie. Très joliment d'ailleurs. On s'est alors tourné vers les récitals de poésie canadienne : Dubé, St-Denis-Garneau ainsi que d'autres auteurs. Connaissant là aussi une certaine réussite. Enhardis, nous avons demandé à Marcel de nous écrire quelque chose. J'avais à l'époque seize ou dix-sept ans. Il nous a dit : "Je ne sais pas si j'aurai le souffle pour écrire du théâtre, je fais surtout des poèmes".



Sur leur insistance cependant, il accepta de leur écrire des rôles. C'est pour eux qu'il composa sa première pièce, intitulée *Le Bal Triste*. Et Guy fut choisi comme metteur en scène. Présentée à *L'Hermitage* de Montréal, ce fut un échec.

— Mais une belle expérience pour moi, parce que c'est là que j'ai rencontré ma femme. J'avais dix-huit ans, et elle seize. Je me moquais pas mal de cet insuccès, j'étais tellement heureux d'avoir rencontré cette femme-là. Après, cela a continué avec Marcel Dubé. Il a écrit *De l'autre côté du mur* qui fut cette fois une réussite. Dans sa carrière d'auteur dramatique, et dans ma carrière de comédien, cela a marqué une étape très importante. Les critiques furent élogieuses, et la pièce fut jugée la meilleure du festival d'art dramatique. Après, il y a eu *Zone*. Un triomphe pour Marcel Dubé, Monique Miller, Raymond Lévesque, Hubert Loiselle et moi-même. C'était vraiment parti pour nous.

Cela se passait en mil neuf cent cinquante-trois. Suite à ce grand succès, Guy Godin fut demandé à la radio. N'abandonnant pas la scène, il joua avec le théâtre de Aario Marist. Ce dernier, un Estonien venu ici pour donner des cours, avait comme élèves Jacques Létourneau, Monique Lepage, Andrée Lachapelle. Ensuite, il y a eu *Voulez-vous jouer avec moi* de Marcel Achard, devenu lui aussi un très gros succès.

— Tout s'est enchaîné. J'ai fait plusieurs pièces avec le théâtre-club. J'ai joué dans d'autres créations de Dubé, comme *Le Barrage* et *Chambre à louer*. J'ai eu des continuités à la radio.

La télévision lui donna alors d'autres moyens de s'exprimer : *Les 4 fers en l'air*, *Au pied de la pente douce*, *Joie de Vivre*, *Septième Nord*, *De 9 à 5*, *Sophie Magazine*, *Carrefour des mots*, *La boutique Fantasque* (une émission pour enfants), *L'Île au trésor*, et bien d'autres où il donna le meilleur de lui-même.

— A ce moment-là j'écrivais des poèmes. Quelques uns étaient devenus des chansons, que j'avais fredonnées parfois à des amis. Ils avaient aimé ce que j'avais fait. J'avais même écrit une chanson en collaboration avec André Lejeune, et qui s'intitulait *Une Promesse*. Elle avait très bien marché, il s'en était vendu près de soixante-quinze mille disques. Mais je ne chantais pas moi-même. J'écrivais souvent avec André qui lui, faisait la musique. C'était très agréable de travailler ensemble, il tenait compte de ce que j'avais à dire.

Un beau jour, on lui demanda de présenter un spectacle à *La clef de sol*, une boîte située au deuxième étage du

café des Artistes. Le public réagit favorablement en écoutant ses poèmes. On lui proposa de rester toute la semaine, et il accepta. Y apportant un petit changement, il écrivit une musique sur les paroles de *Quand tu auras raté le train* et cela marcha très bien. De fil en aiguille, de chanson d'entrée en chanson de sortie, il finit par en chanter plusieurs.

— Après on nous a demandé de passer au *Totem*. Nous y sommes restés trois mois. On m'a alors proposé de faire des disques. C'est ainsi que tout a démarré.

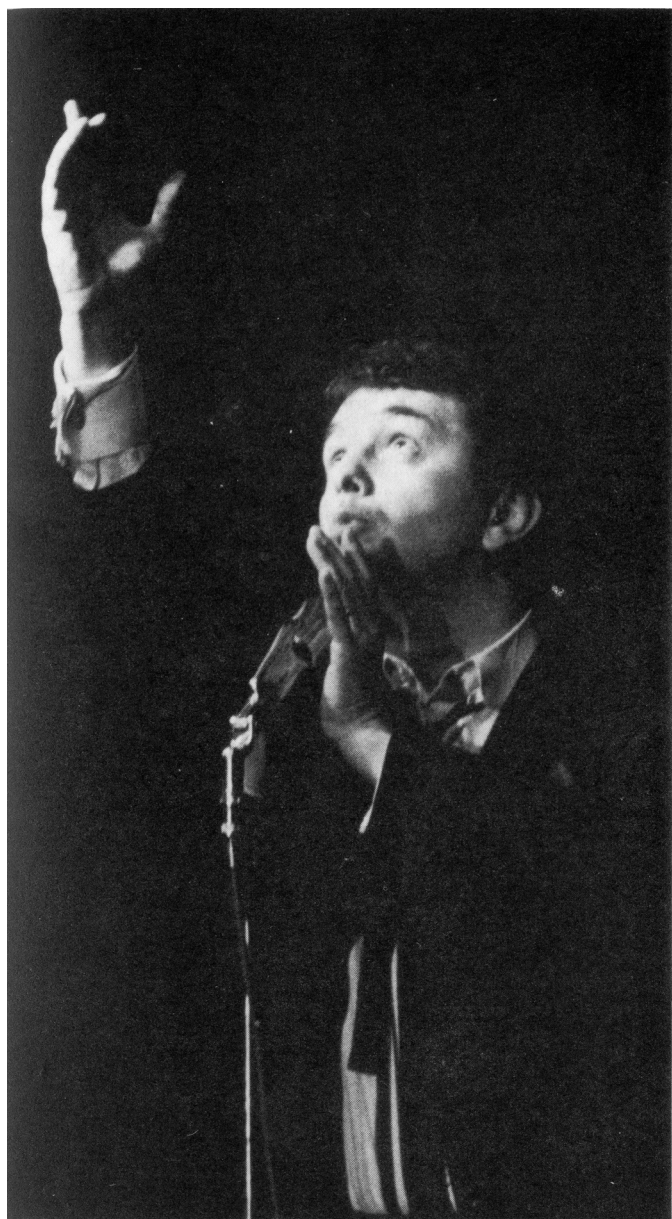
Un disque, deux disques. Ensuite une pause. Guy Godin voulait en effet que le troisième soit très bon, excellent. C'est trop important selon lui, que pour le faire trop rapidement.

En rappelant le temps où Félix Leclerc venait chez lui, pour lui proposer de jouer dans une pièce de théâtre, il se considère comme quelqu'un ayant eu beaucoup de chance.

— Les amitiés qui se sont créées autour de moi, le travail qui m'a réuni à Marcel Dubé, toutes ces belles choses qui me sont arrivées, m'ont permis de m'exprimer. Le métier que je fais est tributaire de la chance. On a beau avoir envie de dire quelque chose, si personne ne vous permet de le dire, on ne le dira jamais.

Depuis quinze ans qu'il fait des émissions de radio, il peut communiquer avec le public, tutoyant son auditoire pour qu'il se sente concerné. Faisant des émissions comme il aimerait en recevoir. Tout ça fait partie de la chance de Guy Godin.

— Quant à la chanson, pour moi, c'est d'abord une intention. C'est une envie de dire "Aujourd'hui je suis joyeux, parce qu'il fait beau, parce qu'un visage me rend heureux". On a tous des difficultés dans la vie. Mais à côté de cela, il y a trop de belles choses, pour que ces malaises soient importants. J'ai des enfants, une femme vraiment extraordinaire qui est présente dans toute ma vie. Tout ce que ma famille m'apporte me fait parfois souhaiter être toujours auprès d'elle. Par contre il faut vivre, et faire mon métier, c'est très important pour moi. J'aimerais parfois en faire un petit peu moins. L'idéal ce serait pouvoir s'acheter une grande paix. Avoir une sécurité qui puisse permettre à l'occasion, d'organiser un spectacle à l'aise, tranquillement, de le bien préparer. J'accepte de vivre. J'accepte d'être présent à tout ce qui arrive. Je trouve que la chose la plus formidable, c'est d'être vivant, d'être présent à tout ce qui se passe. A tout ce qui séduit et déçoit même.



Le drame le plus épouvantable pour lui, c'est la mort qui l'effraie et qu'il n'accepte pas, contre qui il se révolte. Vivre pour mourir, il trouve cela affreux.

Etant catholique, il croit à une vie future. Mais comme un véritable poète, il dira cependant qu'il se trouve bien avec les pieds sur terre "même s'il y a de la boue !" Il s'accommode très bien de cette vie-là.

Parlant des grands changements qui se font dans le monde, à tous les niveaux, il trouvera qu'il était nécessaire que certaines choses soient balayées.

— Je ne suis pas pour la violence. Par contre, je ne blâme pas toujours ceux qui se révoltent. La jeunesse est réconfortante. Certains ne sont pas sincères, ils se mentent à eux-mêmes. Mais à côté de cela, il y en a au moins soixante-quinze pour cent qui sont VRAIS et qui ont le respect des autres.

Pour Guy Godin, c'est primordial. Avoir le respect de l'individu. Etre prêt à écouter l'AUTRE, à comprendre qui il est. Etre vraiment disponible. Essayer d'être heureux.

La religion lui apporte le réconfort. Et si un jour ses enfants subissaient une crise religieuse, il aurait le plus grand respect pour eux.

— J'essaierais alors de les aider, mais c'est difficile d'aider quelqu'un. La meilleure façon, à mon avis, c'est de les aimer.

Il a rencontré beaucoup de jeunes, d'adolescents. Une grande quantité vénéraient leurs parents, parce qu'au départ ils se sentaient aimés. Ils sentaient leur père, leur mère, présents à leurs difficultés comme à leurs joies.

— A ce moment-là, le problème est à moitié réglé. La plupart du temps le drame des jeunes vient de l'adulte. Les parents ne s'entendent pas toujours. Ils ne sont pas toujours présents, vivant leur vie à eux, avant de vivre avec eux. Mes enfants, j'essaie d'écouter ce qu'ils me disent. Je les aime, je n'ai aucun mérite. Je pense qu'ils sont heureux parce qu'ils sentent cet amour.

L'amitié pour lui, c'est comme un cadeau. Comme l'amour. C'est aimer quelqu'un qu'être son ami. Quelqu'un qui est là, présent dans la joie comme dans l'adversité.

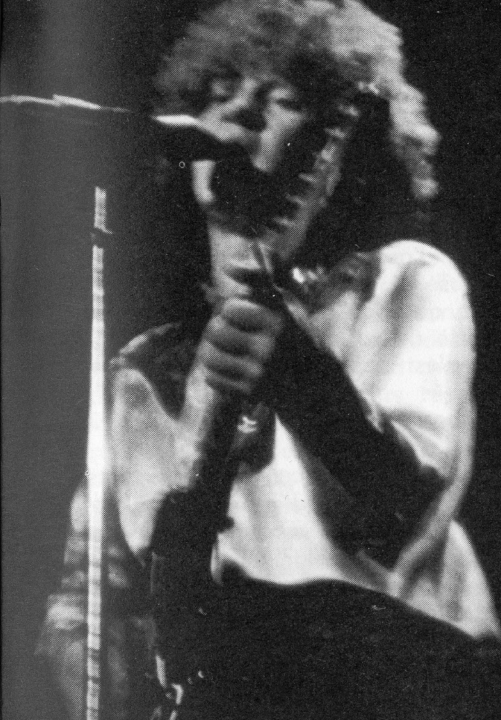
— Cela m'a tellement aidé d'avoir été aimé par mes parents. Et ma femme, si je ne l'avais pas dans les moments difficiles, je me demande ce qui arriverait. Je suis vraiment heureux, j'ai énormément de chance d'avoir rencontré une

femme comme la mienne, qui acceptait tout de moi. Autant la défaite que les succès.

Né sous le signe du Cancer, Guy Godin voit souvent le pire lui arriver, un beau jour, n'importe quand, au gré de son imagination. Alors, se demandant parfois si tout va continuer à bien aller, si rien ne va flancher, pensant à sa femme, il se rassure.

— Ma femme, c'est celle que j'admire le plus au monde. Elle est sensible, compréhensible, humaine, vraiment belle de l'âme et du corps. Tout peut arriver, on sera toujours deux. C'est une force extraordinaire. Personne ne peut rien contre cela. Pour ceux qui sont seuls, cela doit être affreux. Car le malheur fausse tout, les gens malheureux ne voient plus qu'il fait beau, que les oiseaux chantent. Je suis très sensible à la difficulté d'autrui. Je veux m'arrêter à cela. Bien des gens ne comprennent pas qu'en plus de mes problèmes, je m'arrête à ceux des autres. Mais je ne sais pas vivre sans ces autres qui m'entourent. J'ai rencontré dans ma vie, des gens pour qui le mot *bonté* veut toujours dire quelque chose. J'ai une grande admiration pour eux, qui veulent aider leur prochain. J'aimerais être de ceux-là. Disons que j'ai choisi d'aimer.





ROBERT CHARLEBOIS

Phénomène? Ce mot me paraît bien banal, et surtout trop usité. Depuis quelques temps, il fait parler de lui. Bien des gens ont déjà "examiné" le "cas Charlebois". On l'a dis-séqué, essayant de trouver quel homme se cache derrière ce masque ébouriffé et un brin grotesque. Il ne se passe pas de jour sans qu'on ne mentionne son nom, dans le métro, l'auto-bus, à l'école et même au super-marché. Robert Charlebois, avec un culot et une candeur remarquable, ce qui revient au même, étonne et scandalise les uns et les autres. Sans plus se soucier semble-t-il, de tout ce qui peut se dire sur son nom, il continue son petit bonhomme de chemin. Pourquoi agit-il ainsi? Il doit bien y avoir une raison à son comportement actuel. Ce n'est pas uniquement pour le plaisir d'être grossier et d'injurier le monde qui l'environne. Des paroles incompréhensibles accompagnées d'une musique tonitruante, voilà la carapace dont il s'entoure. Le faire parler de lui en tant qu'être humain, sans trop insister sur sa carrière qui s'annonce mouvementée, voilà qui donnera peut-être la clef de l'énigme.

— Je suis né à Montréal le vingt-cinq juin mil neuf cent quarante-quatre. J'étais l'aîné de la famille.

La voix est douce, le personnage correctement vêtu. N'était sa chevelure un peu insolite, il serait assez soigné. Un jeune homme comme bien d'autres maintenant. Avec un air sérieux et un peu désabusé. À côté de nous, on cloue, crie, court, saute sur la scène, question de voir si cela tiendra le coup, et si tout le spectacle ne va pas se retrouver dans la cave tantôt! L'ambiance n'est pas idéale pour une rencontre.

— Le milieu familial chez moi était très ordinaire. Petit bourgeois moyen.

Robert Charlebois n'est guère loquace. Il ne se raconte pas facilement. Il est sur ses gardes et quand je lui demanderai s'il a de bons souvenirs de sa jeunesse, il répondra:

— Pourquoi me demandez-vous cela?

La voix est devenue méfiante. L'atmosphère s'est refroidie en quelques secondes. J'ai l'impression que mon interlocuteur se referme comme une huître, et ne veut plus rien dire. Il se rassérène cependant après mes explications, mais répondra quand même à côté. A-t-il deviné que je voulais percer sa véritable identité?

— J'ai été pensionnaire de huit à douze ans. Cela a été l'enfer pour moi. De mon adolescence j'ai gardé de très mauvais souvenirs aussi. Je n'ai jamais su ni réalisé pourquoi, mais j'étais très malheureux. J'ai fait à peu près tous les collèges classiques de la ville. À ce moment là, il y a dix ans environ, on était très sévère pour toutes sortes de choses. Avoir les cheveux longs, ou sortir avec les filles pouvaient être des cas d'exclusion.

En rhétorique, excédé par cette atmosphère, il a tout lâché, pour s'inscrire à l'École Nationale de théâtre. Là aussi, après deux bonnes années, il en a eu marre et a tout laissé tomber.

S'il avait dix ans de moins, s'il était encore dans ces collèges, serait-il un contestataire?

— J'ai toujours contesté, mais c'est un terme ridicule. Un mot qui est à la mode et qui passera comme tous les autres. L'an prochain, on parlera autrement. Quant aux revendications des jeunes, savent-ils au juste ce qu'ils revendiquent? Ils savent ce qu'ils ne veulent pas, comme moi. C'est important. Mais ils ne savent pas ce qu'ils veulent, j'en ai l'impression.

Il y a peu, Radio-Canada a présenté un Robert Charlebois que personne ne reconnaissait. Cela datait de plusieurs

années. Infiniment sympathique, les cheveux bouclés et courts, il chantait des chansons douces. Le rythme, un peu compliqué, laissait présager le Charlebois d'aujourd'hui. Qu'est-il arrivé pour qu'il se déchaîne pareillement? Et je ne parle pas de ses chansons, de sa musique tonitruante. Il n'a rien inventé. Depuis déjà longtemps, aux Etats-Unis, des groupes font la même chose que lui. Il a donc simplement adapté à notre langue, à nos moeurs, nos idées, notre pays, ce que ceux-là font depuis des années. La chanson n'apporte jamais rien de définitif. Elle est toujours réponse pour le temps présent. Robert Charlebois, attentif aux signes du moment, s'élance vers des cîmes, des sommets que nous ne pouvons pas toujours comprendre. Mais ce qu'il y a en marge de son récital, de ses tournées, ces gestes fous, ces manières choquantes, ces paroles au vocabulaire rien moins que châtié, pourquoi tout cela? On m'avait dit qu'il était souvent obscène en paroles, qu'il employait exprès des termes grossiers, bien faits pour scandaliser. Force m'est de dire qu'il a été extrêmement courtois, très poli, et n'a pas prononcé un seul mot inconvenant. Au lieu de blâmer, pourquoi ne pas essayer de comprendre ses motifs? Il y a des gestes, des choses qui ne se font pas. Mais à Robert Charlebois, personne ne les lui ont appris.

— Récemment encore, je voulais faire du théâtre. Mais vers l'âge de huit ans, je voulais être boulanger, puis cultivateur. Pendant un bout de temps j'ai pensé devenir aviateur. J'ai même cru que je deviendrais un prêtre. Quand à savoir quand et comment je suis entré dans la chanson, c'est une autre affaire. Un beau matin, je me suis réveillé et j'étais dedans!

Il ne lit que des magazines. Et dira qu'étant au collège il a lu au moins deux milles romans!

— Je ne suis pas sportif. Quand je chante disons que je fais du sport! C'est le seul moment où je peux faire de l'exercice physique. Avant d'être pris par ce métier là, je faisais beaucoup de ski. Cette année on a chanté tous les soirs, tout le temps. Je suis écoeuré. Je n'ai rien su faire depuis des mois. Je suis très fatigué. Il faut avoir une grande force physique pour faire ce métier. Et une grande force morale aussi. C'est un métier angoissant.

Cette carrière qu'il mène tambour battant, lui laisse-t-elle le temps de penser à sa vie? A-t-il l'intention de se marier un jour, de fonder une famille?

— Je ne pense pas au mariage pour le moment. Je suis trop pris par la musique, par le théâtre, par tant d'autres choses. Mais peut-être que dans quatre ou cinq ans, j'y réfléchirai.

Robert Charlebois est un musicien né. Il a un sens aigu du rythme et de la musique. Tous ceux qui l'ont connu sont d'accord sur ce point. Quand il était étudiant au collège St-Paul, il a rencontré *Les Cailloux*, et c'est lui qui leur a appris à jouer de la guitare.

— Je suis très polyphone. J'aime pas mal tous les genres de musique. Du bon menuet à l'opéra en passant par les Beatles. Je suis très attiré par les origines du rock and roll américain. *Chuck Berry*, *Jerry Lee Lewis* et tant d'autres m'ont influencé beaucoup quand j'avais douze ans. Une fois que j'avais entendu quelque chose, c'était gravé dans mon oreille à tout jamais. Je peux dire aussi que tous les auteurs-compositeurs du Québec m'ont inspiré.

Lui qui a goûté à la vie comme à un fruit, il n'aime pas la bonne cuisine.

— Manger pour moi, c'est me tenir en vie. Je suis un homme liquide, j'aime surtout boire, aussi bien du lait, de l'eau ou de la soupe.

Je le surprends en lui demandant ce qu'il se pense comme grand défaut et, forcément, grande qualité. Je voudrais savoir s'il se connaît bien lui-même.



— Mon plus grand défaut, ma plus grande qualité? Dites les gars, à votre avis, qu'est-ce que c'est?

Il s'est adressé à ses musiciens. Ces derniers, entrés dans le jeu, lui ont répondu: "Tu es beau et tu es électrique". Les rires ont fusés. Redevenu sérieux Robert dira: "Je suis très paresseux, c'est mon défaut majeur".

Pour revenir à des choses plus sérieuses, nous parlons du bonheur. Il s'est rembruni. Cela ne lui va guère, ce genre de questions. Il y répond laconiquement:

— Je suis très malheureux.

C'est tout. Il se tait. Son visage est grave. Il ne rit plus maintenant. Je voudrais en savoir un peu plus et j'insiste.

— Le bonheur cela doit être une certaine détente. L'absence d'angoisse. Pour le moment je force mon rythme. Si je pouvais m'en aller pendant un mois, couper tous les ponts, faire le vide en moi, peut-être que je serais heureux.

Abordons maintenant, après cet exposé assez pessimiste, un point épineux. Surtout avec un Robert Charlebois qui passe pour se moquer de tout, y compris la religion.

— Je suis catholique romain parce qu'on m'a baptisé sans me demander la permission, mais si j'avais su... Disons que je suis catholique par héritage, non par conviction. Mais je suis très religieux, seulement je trouve que la religion n'a rien à voir avec l'église.

Il ne m'en dira pas plus. Il laisse le champ libre à notre imagination à tous. A nous de comprendre, derrière ses quelques phrases.

Quant à l'amitié, il n'a pas l'air d'y croire non plus.

— J'ai beaucoup d'amis, dans le moment présent! Je pense qu'il doit bien y avoir quelques personnes qui resteront mes amis. En tous cas, il y a des gens que j'aime beaucoup sur la terre.

Il admire Bob Dylan depuis longtemps, le trouvant "un homme qui se tient debout", un grand poète **contemporain**.

A son avis, il n'y a rien à faire avec la politique. Il essaie de l'oublier.

— Je crois aux familles, pas aux pays. Pour moi, un pays, c'est l'homme que je rencontrerai ce soir dans un bar ou dans la rue.

Avoir tourné sous la direction de Jean-Pierre Lefèvre lui a donné l'envie de réaliser lui-même un film. De toutes façons, une carrière cinématographique lui plairait beaucoup.

— Si je devais recommencer toute ma vie jusqu'à présent, je crois que je ferais d'autres choses. Car je suis

très curieux et j'adore voyager. Je n'aime que cela, les voyages.

Carrière? Vie privée? Ces mots il veut les éliminer le plus vite possible. Il veut qu'ils se fondent en un seul: "La VIE avec un grand V".

Robert Charlebois, à travers ces quelques lignes, nous a dévoilé un peu de cette vie qu'il veut vivre à fond. Je crois qu'il y arrivera avec le temps. Pour le moment, il n'est pas encore sorti de son pensionnat où c'était l'enfer pour lui, et tatonne pour trouver son paradis. Bonne route...

DISCOGRAPHIE

GILLES VIGNEAULT

FS - 538 COLUMBIA

Jos Montferrand — Petite gloire et pauvre fortune — Quand j'ai chaussé les bottes (poèmes) — Jos Hébert — J'ai pour toi un lac — Caillou la Pierre — Am'nez-en d'la pitoune — Lorsque mon père (poème) — Jean-du-Sud — Jack Monnoloy — Quand vous mourrez de nos amours — La danse à Saint-Dilon.

FS - 544 COLUMBIA

VOL. 2

Tam ti delam — Ma jeunesse — Quelqu'un était ici (poème) — Ballade de l'été — Si les bateaux — John Débardeur — Du milieu du pont — Chanson du temps perdu — J'ai fait mon ciel d'un nuage (poème) — Ballade de l'hiver — Pendant que... — Zidor le prospecteur.

FS - 612 COLUMBIA

Larguez les amarres — L'air du voyageur — Le coeur (poème) — Fer et titane — Money-bum — Jean Baptiste — La plus courte chanson — Ti't'oeil — Le doux chagrin.

FS - 632 COLUMBIA

Présentation — Les gens de mon pays — Hier la ville — Le livre — Souviens-toi — Ti-Franc — Ti-Paul — Tombe la nuit — Les menteries — La musique — Mon pays.

FS - 634 COLMBIA

MON PAYS

Mon pays — La rue St-Jean — La fleur du temps — Avec les vieux mots — Mon ami Léo — Bébé la guitare — La chanson démodée — Le vent — Les corbeaux — Jean-Jean — Les semelles de la nuit — Le petit bonhomme.

FS - 652 COLUMBIA

LA MANIKOUTAI

(Était-ce femme) La Manikoutai — Quand vous mourrez de nos amours — Ma vie est de retour — Vos mains — Le vent de la mer — J'ai un pays — Ce que je dis — Jean Bourgeois — Dites-moi — Je ferai les jours de beau temps — La lune chinoise.

FS - 681 COLUMBIA

LE NORD DU NORD

Le nord du nord — Comment, comment — Berlu — Autant le temps — Fer et titane — Tire mon coeur — L'horloge — Tout l'monde est malheureux — Ah! Que l'hiver... (Tarde à passer) — Vu.

FL - 348 COLUMBIA (enregistré à Paris)

Petite gloire, pauvre fortune — Lorsque mon père (poème) — Avec les vieux mots — Jean-du-Sud — Si le bateau — Mon pays — C'est le temps — J'ai pour toi un lac — Jack Monnoloy — Doux — Pendant que... — La danse à Saint-Dilon.

MARIE SAVARD

ALF - 1574 APEX

Chanson de l'avenir — J'ai rencontré tes yeux — Tu as faim tu as froid
— Chanson douce — Le fou de l'océan — La neige chaude — L'acrobate
— Blues — L'arme — Un pays — Terre brune — Prière en ville.

ALF - 1586 APEX

MARIE SAVARD AU PATRIOTE

J'arrive — L'oncle Tom — Je ris — Poème-Mr Toc — Je ne sais plus
— Poussière — De la douceur — Rue d'Amérique — Poème-Neige
chaude — Sonne blanc — Prière en ville.

TEX LECORRE

MB - 125 LONDON

MES PREMIÈRES CHANSONS. No 1. TEX

Autant en emporte le vent — Rue Ste-Famille — Ça valsait — Elle
ouvrait un trou — La grise — Les poules — Ainsi va la vie — Tendre
amour — Parc'que — Le campagnard.

MB - 126 LONDON

MES PREMIÈRES CHANSONS. No 2. TEX

Allez, marche — Le lac Saguay — Le grand Joe — Le temps passe —
Petit nuage — Va goélette — Pauvre vieille — Petit oiseau blanc —
Une goutte de rosée — Fais-le tourner.

MLP - 10060 LONDON

LE DERNIER DES VRAIS: TEX

Le dernier des vrais — T'es-tu déjà d'mandé — Quand il y a du vent —
Tout ça — Ceux capables d'en prendre — Le bal chez Jos Brulé —
Ti-loup — La fée — Ti-Jean — Saweay — Ça m'écoeure — McNally.

GS - 114 GAMMA

Je t'amène vers moi — Ti-Jean le matelot — La ballade du gars Brulé
— Le draveur — Salut grand-père — Les charpentiers du ciel — Bien-
venue chez nous — Ma truie — Gardez pour vous — Le départ.

GS - 118 GAMMA

Les hippies — Le chasseur de loup-marin — Ton sourire — Quand nous
nous aimions — Me voilà — Mon public — Le coupeur de bois — Rame,
rame — Patriote — Pour s'aimer.

STÉPHANE VENNE

SSP - 24.126 SELECT

Le voyageur — En attendant — Cher Jérôme — L'île — Parfois —
Quand tu partiras pour Paris — Je m'ennuie ma belle — Sous le manteau
d'arlequin — Requiem pour un chat — Je t'aime tant — T'es dans
l'coup — Que l'amertume.

SSP - 24.136 SELECT

Les lendemains de toi — D'où que tu viens — Babel — Dans notre ville
— A fleur de paupières — Les instruments (avec la nuit) — Berceuse —
De mines d'or — Ça va chercher loin — Une voix — Oh! dites-moi
pourquoi — J'ai attendu, j'attends, j'attendrai.

SSP - 24.150 SELECT

UN JOUR, UN JOUR

Un jour, un jour (chanson officielle de l'Expo 67) — Chanson d'Amérique — Une curieuse chanson — Je te reviens ce soir — Une vie — Cent degrés à l'ombre — Ces temps de jeunesse — Pas que des sourds — Qu'est-ce qui t'arrive — S'il faut encore attendre.

CLAUDE LÉVEILLÉE

FS - 535 COLUMBIA

CLAUDE LÉVEILLÉE

Les vieux pianos — Le rendez-vous — Emmène-moi au bout du monde — La légende du cheval blanc — Chanson vieillotte — Arthur — Les après-midi d'hier — Votre visage — Le nom — La complainte du marin — Déjà je suis parti — L'équateur.

FS - 603 COLUMBIA

CLAUDE LÉVEILLÉE

Ne dis rien — L'hiver — Avec nos yeux — Frédéric — Taxi — Tu m'auras donné — Je viendrai mourir — Coffres d'automne — Comme guitare — Par delà les âges.

FL - 351 (mono) M FS - 651 (stéréo) COLUMBIA

CLAUDE LÉVEILLÉE CHANTE UN SIMPLE SOLDAT

DE MARCEL DUBÉ

Pour le meilleur et pour le pire — Les grands soleils — Tous les enfants perdus — Ton cœur qui bat sous ta vareuse — Mes camarades — Les roses d'été — La fille du voisin — Adieu printemps — A ceux qui cherchent des châteaux (1) — A ceux qui cherchent des châteaux (2) — Dans la rue sans nom.

FSX - 169 COLUMBIA

EDITH PIAF DANS "LA VOIX"

La vie n'est pas triste — Les rues de Paris — Kiosques à journaux — Ballet du métro — Métis de Paris — L'Usine — Flânerie — Partie de carte — Dors mon Paris — Cauchemar — Pas de deux — Un amour nous est né — Toute la ville danse.

HFL - 8001 COLUMBIA (Harmony)

CLO-CLO À LA FERME

Un matin d'automne — Je fais du sport — Les poules — Le cerceau — Le petit lierre — Le procès de la petite souris — Caneton — Les enfants et la pluie — Le bébé baluchon — La ballerine — Le suçon — Le petit pantin de bois — La ronde des bouteilles de lait — La fin du jour.

HFL - 8003 COLUMBIA (Harmony)

CLAUDE LÉVEILLÉE PRÉSENTE NOËL AVEC CLO-CLO

Introduction — Bonhomme hiver (1) — Bonhomme hiver (2) — Les résolutions du jour de l'An — Les pingouins — Les petits soldats du Roi — La canne à pêche — Berceuse du petit piano — Le petit serin — Les marins — La guignolée — Le tambour — Gâteau des Rois.

FS - 611 COLUMBIA

CLAUDE LÉVEILLÉE À LA PLACE DES ARTS

De loin — Frédéric — La source — Le réel de la ville — Dans mon

paradis — Le chercheur d'or — Les radios de mon quartier — Rupture — Pour toi — Boulevard du crime — Carrousel.

FL - 318 (mono) FS - 618 (stéréo) COLUMBIA

CLAUDE LÉVEILLÉE À PARIS

Aux trapèzes des étoiles — Emmène-moi — Les vieux pianos — La légende du cheval blanc — De loin — Frédéric — Le rendez-vous — La scène — Les patriotes — Mon pays.

FS - 631 COLUMBIA

LÉVEILLÉE & GAGNON

Baie des sables — Poisson — Lueur — Rupture 1 — Rupture 2 — Frédéric — Douze 1 — Douze 2 — Silence — Source — Carrousel.

FL - 339 (mono) FS - 639 (stéréo) COLUMBIA

CLAUDE LÉVEILLÉE À PARIS. VOL. 2

Les fraises des bois — Où va mon cœur — Chant des aïeux — Tu sais ma chambre — Il n'y a pas de bout du monde — La chanson italienne — Tambours crevés — Soir d'hiver — Marche — Les cœurs — Berceuse — Il en est passé.

FL - 346 (mono) FS - 646 (stéréo) COLUMBIA

LÉVEILLÉE + DIX

Le chemin du Roy — Il y a longtemps — M'sieur Dédé — Le grenier fantasmagorique — Chez Larry — Encore — Parlez parlez — Plus le temps passe — Belle jeunesse — Que m'importe.

FS - 662 COLUMBIA

CLAUDE LÉVEILLÉE 1 VOIX 2 PIANOS

Un retard — Un moment — Une nuit — Une grève — Un soir — Un regard — Jigue & Jazz — Dialogue — La tortue malade d'avoir mangé trop de laitue — Grande valse folle — Escalade — Bolide.

FS - 677 COLUMBIA

ELLE TOURNERA LA TERRE

Elle tournera la terre (A) — Et puis la neige vint — Au fond d'un long couloir — Le quatuor — Le cérémonial d'amour — Elle tournera la terre (B) — Ballet 12345 — Ballet de la rencontre — Ballet rêve du pianiste — Ballet de la fontaine — Ballet conférence de presse — Ballet des gants.

MONIQUE MIVILLE-DESCHÊNES

SP - 12092 SELECT

Hallali — Comme si j'avais — Jérôme — Les gerbes — Catherine et Alphonse — L'anse pleureuse — C'est à cause du mois de mai — Je m'engage — Y'est dans la ville — Chanson de fille à un géant — Peine de mort — Si peu . . .

SP - 12127 SELECT

J'ai vu — A vol d'oiseau — Fillon — Pour t'aimer — Le centenaire — Je suis de cède — Je vous donnerai — Le chant de la mendiante — P'tit Louis — Chanson pour garçon perdu — Vos amours.

MARC GÉLINAS

CGPS - 300 RCA VICTOR

MES PREMIÈRES CHANSONS

Aides-toi et le ciel t'aidera — Dors mon chéri — Petite couventine —
Le bossu — Numéro de chance — Romance — Boucles blondes — La
route — Ça n'a pas d'importance — Les langues longues (les commères).

JDY - 7003 JUPITER

ÇA C'EST DU GÉLINAS

Où est passé? — Toi, moi pour quand — Si tu veux faire le tour — La
5ème saison — Cheveux bruns, tête blonde — Moïra — Tu te sou-
viendras de moi — Que peut-on? — Cheval de pluie — Je t'aime —
Comme si — De vie à éternité.

JDY - 7006 JUPITER

TROIS FOIS BRAVO!

Mon vieil amour — Le temps des retrouvailles — Racontes-moi — La
panoplie — On ne meurt pas d'amour — Histoire de plage — Par-
donnes-moi chérie — Pourquoi nous dire adieu — De nouveaux amants
— T'en vas pas.

YDS — 8013 SELECT JUPITER

LORSQUE LE RIDEAU TOMBE

Lorsque le rideau tombe — Marie-Hélène — Le week-end — A Baie-
Jolie — Approche — Le bateau de minuit — La ronde — Fais ta valise
— Emile Nelligan — Avec les anges — D'ici à Monaco — Rendez-vous
à Montréal.

JPL - 11018 JUPITER

MARC GÉLINAS

J'ai du bon feu — La solitude — L'aventure — La ronde — Quel mer-
veilleux dimanche — Ils étaient deux — La Guadeloupe — Laissez-moi
m'en aller — Adieu chérie, adieu Doudou — Une fille.

JEAN-PAUL FILION

PAM 67.004 PATHE

AMOUR, HUMOUR ET PISSENLITS

Les pigeons — La Pitro — Roule bien ta petite main — Ce grand amour
— Tu m'as souvent dit — Le mort chantant — La Parenté — C'est
mon oeil — Su'l'chemin des habitants — Ma mère me l'a toujours dit
— La R'nouche — Ballotte mon bateau — Où c'est qu't'as mis ta
blonde — Les pissenlits.

GM - GS 105 GAMMA

Tu m'as mis au monde — En ton pays — Les mains — La grondeuse —
Le Carême s'en vient — Ti-Jean Québec — Ma Marie à moi — On aura
beau — Un homme à la mer — La Parenté.

PAM 52.166 PATHE (78 tours)

Su'l'chemin des habitants — Tu m'as souvent dit.

PAM 52.191 PATHE (78 tours)

C'est mon oeil — Où c'est qu't'as mis ta blonde.

PAM 52.210 PATHE (78 tours)

La R'nouche — Ma mère me l'a toujours dit.

PAM 52.165 PATHE (78 tours)

La Parenté — La Pitro.

RAYMOND LÉVESQUE

M - 298.045 SELECT

CHANSONS ET MONOLOGUES DE RAYMOND LÉVESQUE

Les femmes — Les trottoirs — Quand on a du foin — A la brunante —
La famille — Son cœur — La peau — Quand les hommes vivront
d'amour — Le frère Donat — Les cerises noires — Jo-la-Framboise —
Le chalet.

GM - 102 GAMMA

RAYMOND LÉVESQUE À LA BUTTE À MATHIEU

Le métro — Place des Arts — Pourquoi discuter — Québec mon pays —
Séparatisme — Emilien — La 9ème place — La bataille de Châteauguay —
Le fond du fleuve — Ton visage — Le chômage.

GM - 111 GAMMA

RAYMOND LÉVESQUE APRÈS 20 ANS

Paulin — Bozo les culottes — Au temps qu'il ne revient plus — Ma
grand ville — Poètes inconnus — A nos morts — La vie de bohème —
La folle jeunesse — L'auberge fameuse — Les gars de mon pays —
L'héritage humain.

PIERRE CALVÉ

FL - 300 (mono) - FS - 600 (stéréo) COLUMBIA

La fête — Quand les bateaux s'en vont — La fille à matelots — On
n'les oubliera jamais — Marée — Mes amours, mes trouvères — Au-delà
de l'horizon — La vache marine — La romance — Nathalie — Revien-
drez-vous au port.

FL - 308 (mono) - FS - 608 (stéréo) COLUMBIA

Le vent de l'hiver — Ressac — L'éphémère — Vêracruz — Toi le prin-
temps — L'amour qui passe — Moi, qui avais cru — Le temps perdu —
J'irai au Pérou — Le café de la baie.

FL - 355 (mono) - FS - 655 (stéréo) COLUMBIA

Fallait-il que je vous aime — Pendant que tu dormais — Chez Rosita —
Casse-Tête — A ciel ouvert — Quand vous êtes partis — Dans la
grand'ville — Julie connaissait la musique — Le bal des passants —
Quand je m'ennuie.

CHRISTINE CHARBONNEAU

TH - 700 TRIOMPHE

La guerre des Jupons — Dans un jour — La beatnik — Numéro deux —
Quand j'aurai — Toi que j'avais reconnu — Au pays du soleil — L'éte
est fini — Tu m'es arrivé — Je t'aime.

SAD - 511 SELECT

J'ai — C'est tout comme si — Ma ville — Petit garçon à la fenêtre —
La java des pistons — Combien — J'en ai vu d'autres — Le temps
passe — Le manuel — Quelques larmes — Valse forte — Quand l'autre
douce.

GS - 116 GAMMA

Le pays dont je parle — En courant dans l'herbe — La fille sur la cou-
verture — Le rêve — Ma chanson préférée — Papa Gâteau — Ville-
Marie — L'enfer — Quand l'amour naît — Les poètes.

JACQUES BLANCHET

LP FL - 294 (mono & stéréo) COLUMBIA

Tête heureuse — Jeunes amours — Tout nouveau tout beau — Le petit
Jardinier — L'amour sans confession — Le ciel se marie avec la mer —
Cinq ans après — Elirette, Eliron, Elire... — La poule-choc — Les
pierrots menteurs — Les fous de Bassan.

LP FL - 321 (mono & stéréo) COLUMBIA

La peau noire — Les amours de mes veilles — Les mains pleines d'amour
— Les amis — S'il y a des chansons — Douce souvenance — Le cœur
mité — On est Yé Yé — Eternel printemps — Porcelaine — Je ne suis
pas beau — A chaque jour.

PIERRE LÉTOURNEAU

SSP - 24.101 SELECT

Les clandestins — Olga — La vie est une échelle — Les pissenlits —
Percé — Les anges — Les pluies de novembre — Les colombes — La
gueuse — Te revoi là — Tu m'étais venue — Au hasard.

SP - 24.125 SELECT

Les drapeaux — Les vitres — L'anse belle — Comme le font les imbé-
ciles — Malgré — Sous les ponts — 1940 — Après l'âge d'or —
Grand-père est un yé-yé — Puisqu'il le faut.

SSP - 24.133 SELECT

J'm'appelle Antoine — Déjà — La rivière St-François — La chanson
du vrai bonheur — Terre vague — Les gerbes sauvages — Les histoires
de cœur — Pour ma mélancolie — Mathieu — Emporte-moi loin.

YDS - 8008 JUPITER

Les cerfs-volants — Quand on a perdu son amour — La couraille —
L'Amérique — Le malheur — Le temps d'une prière — Le fleuve St-
Laurent — La gloire — Saint-Janvier — Je te reviens ce soir.

YDS - 8023 JUPITER

La Planque à Loulou — La vase — La dame du 5ème étage — Tran-
sistor — Chanson pour Marie — Depuis longtemps, le monde — On
finit par s'ennuyer — Les cigales — Mon frère Théodore — Je veux
t'aimer d'amour.

GERMAINE DUGAS

LCP - 1038 (mono) LCPS (stéréo) 1038 - RCA VICTOR

Monsieur Auguste — Droit devant moi — Le paradis! — Mam'zelle Caméléon — Deux enfants du même âge — Ave Maria — Il était une fois — Mes... cousins! — Les girouettes — Nous pourrions nous aimer — Moi j'ai ça! — Je t'aime.

M - 298.096 (mono) - S - 398.096 (stéréo) - SELECT

Chanson folle — Depuis l'temps... depuis l'temps — Nous partirons — Vive le lait — Dans le creux de ma main — Pratique et romantique — Tante Rose-Aimée — Jean-François — Dans la belle province — Mon vieil ami — Les saintes nitouches — Pour les amoureux.

JEAN-PIERRE FERLAND

SP - 12.085 (mono) - SSP - 24.085 (stéréo) SELECT

RENDEZ-VOUS À LA CODA

Lucky Seven — Les Immortelles — Flamenco pour Maria — Ton visage — Les enfants que j'aurai — Du côté de la lune — Chapeau — Ça fait longtemps déjà — Aimer — Je voudrais — La femme à François — Pourtant.

SP - 12.090 (mono) - SSP - 24.090 (stéréo) SELECT

J'AIME, J'ESTIME, J'AMOURE

Salut — J'amoure — Les fleurs de Macadam — Chanson morte — Moi — Feuille de gui — Souris-moi — Les framboisiers — T'en souviens-tu — A demain — A c't'heure.

SP - 12.106 (mono) - SSP - 24.106 (stéréo) SELECT

M'aimeras-tu ou ne m'aimeras-tu pas — Ecrire une chanson — Pan, pan, pffff. — Ne pleure pas Lorelei — Marie et Joseph — Je te cherche — Rue sanguinet — Vous — Laisse-moi t'attendre — Le crédit — Reste encore un peu.

SP - 12.132 (mono) - SSP - 24.132 (stéréo) SELECT

Feignez de dormir — Le Klondyke — N'ouvre pas — Les journalistes — Parlez-moi d'autre chose — Madame Cailloux — Tu n'as pas changé — Les bums de la 33ème avenue — Le tango du départ — Les noces d'or.

SP - 12.149 (mono) - SSP - 24.149 (stéréo) SELECT

Avant de m'assagir — A marée basse — Louis Cyr — A la santé de ceux qui restent — Le 33 de février — Le pou — La ville — L'écouteuse — Non, non, non — Je ne sais pas comment — On dégringole.

B 80006 (stéréo) BARCLAY

Je le sais — Marie-Claire — Si je savais parler aux femmes — La grande mélodie — Je n'fais plus rire — Je reviens chez nous — Les négresses — L'assassin mondain — Le cauchemar — Modern Hotel.

B 80050 (stéréo) BARCLAY

UN PEU PLUS LOIN

Les femmes de 30 ans — Mes années d'école — Qu'êtes-vous devenues — Dans quel pays — Au bord du canal — La mort du cerf d'Amérique — La gigue — Le poète — Bonjour.

CLAUDE GAUTHIER

FL - 284 (mono) - FS - 531 (stéréo) COLUMBIA

CLAUDE GAUTHIER CHANTE CLAUDE GAUTHIER

Le soleil brillera demain — Ton nom — Les Gitanes — Les deux bons vieux — La folle farandole — Le coeur de ma guitare — Ah! qui nous dira — La boîte à chanson — Marlo — La maison — Le grand six pieds — Ma chanson terminée.

FL - 295 COLUMBIA

Partance — Eluard — Rakakas — Les p'tits poissons — L'ère atomique — Mouette de goéland — Notre chanson d'amour — Tête de mort — Aubade à la lune — Je me souviens — Les oies blanches — Mon vieux Johnny.

GS - 101 (stéréo) GAMMA

CLAUDE GAUTHIER

Salut — Green — Parlez-moi de vous — Notre jeunesse en auto-sport — Ma vieille Mimi — Ma muse — La fumée des matins — T'es pas une autre — Je t'aime — Dialogue.

GS - 110 GAMMA

Geneviève — Tête en fleurs — Sur une plage — Ma femme est partie — Mes amours, mes trouvères — Quand Paris fleurira — Jeannot — Tu ne ris plus — Chercheur de plomb — Ton nom.

GS - 119 GAMMA

CERFS-VOLANTS

Cerfs — Concerto déconcertant pour homme flûte et enfant — Khi San — Pont d'argent — Si l'on gardait — Zambie cocktail — Nous nous aimerons — From Santa to America — Volants.

GEORGES DOR

GM - GS 108 GAMMA

Saint-Germain — Bon voyage mes amours — Chanson pour ma femme — Les Bateaux — La Manic — Le Jeu de nos amours — Le vent — La Corneille — La chanson difficile.

GM - GS 113 GAMMA

Les ancêtres — Le pays natal — Les enfants de la ville — Aimé Grondin — Je choisis de t'aimer — La boîte à chansons — Le Chinois — Le sablier — Entre l'homme et la femme — Des rues et des ruelles.

GS 122 GAMMA

Le vieil homme — Couplets en forme de chansons — Mes ormes dans la plaine — Les mots — Ceux que j'aimais — Nous savons maintenant — Le coeur humain — Après l'enfance — Le camionneur — Un homme libre.

GUY GODIN

PCS - 1064 RCA VICTOR

GUY GODIN — CHANSONNIER

Si nous sommes devant vous — Pourquoi faut-il toujours — Ta cousine
— Moi je te fais des confidences — Histoire de coeur, histoire de fleurs
— Ta chanson — Quand tu auras raté le train — Cause, cause, cause
— T'entends la rengaine — Je t'attendrai.

PCS - 1131 RCA VICTOR

UNE FILLE

Ecoute, écoute — Parce que je sais que toi — Donne-moi la fleur —
Adieu au Petit Prince — T'as beau — Une fille — Départ — Nous
n'aurons plus jamais — On s'en souviendra bien longtemps — Désir.

ROBERT CHARLEBOIS

SSP - 24.131 SELECT

ROBERT CHARLEBOIS. VOL. 1

Amour immobile — A bout de bras — Un bouffon abordable — Ni
chanson, ni poème — Si loin d'amour — La boulé — Hommage à Joà
Gilberto — Pour effacer l'usage — J'ai envie d'automne — Au coeur
des différences — Pignons et cheminées — Les canayens y-s-ont-ça de
bon.

SSP - 24.147 SELECT

ROBERT CHARLEBOIS. VOL. 2

Divertimento — Chanson pour Mouffe — Si vous voulez valser grand-
mère — Le raseur — Des prunes pour Joe et Sam — Les ouaouarons —
Ta chambre — Mais rappelle-toi Barbarella — La légende des corbeaux
— Le monument National.

GS - 115 GAMMA

ROBERT CHARLEBOIS

Cinquante millions d'hommes — Les années folles — Complainte de
presqu'Amérique — Doux sauvage — Protest song — Demain l'hiver —
Marie-Noël — La bossa-nova des esquimaux — Autre chanson pour la
même Mouffe — C'est pour ça.

GS - 120 GAMMA

LOUISE FORESTIER ET ROBERT CHARLEBOIS

California — La marche du Président — Lindbergh — C.P.R. blues —
Joe finger Ledoux — Egg generation — Engagement — Dolorès — Long
flight.

TABLE DES MATIÈRES

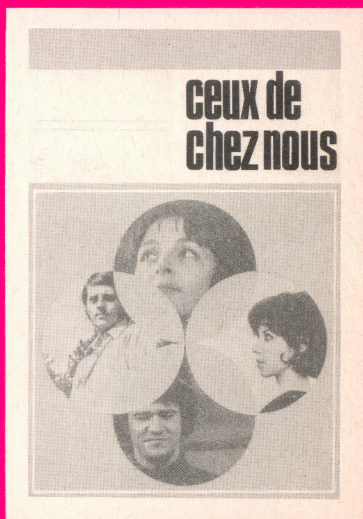
	Page
Gilles Vigneault	1
Marie Savard	13
Tex Lecorre	21
Stéphane Venne	29
Claude Léveillé	35
Monique Miville-Deschênes	41
Marc Gélinas	47
Jean-Paul Filion	53
Raymond Lévesque	65
Sylvain Lelièvre	71
Pierre Calvé	77
Christine Charbonneau	87
Jacques Blanchet	95
Pierre Létourneau	101
Germaine Dugas	107
Jean-Pierre Ferland	115
Claude Gauthier	123
Georges Dor	129
Guy Godin	137
Robert Charlebois	147
Discographie	153

Cet ouvrage, le premier d'une série de trois volumes, a été achevé d'imprimer, le 6 juin 1969, sur les presses de l'imprimerie Condor Ltée et relié par Villemaire Frères, pour le compte de l'Agence de Presse Artistique.

Il a été tiré 100 exemplaires numérotés de 1 à 100. Hors-commerce.

À PARAÎTRE DANS
LA COLLECTION

ceux de chez nous



**LE THÉÂTRE
LA TÉLÉVISION**

MAQUETTE : YVON TREMBLAY



Gilles Vigneault — On ne sait que très tard où sont nos amours. **Marie Savard** — La création c'est notre façon d'aimer. **Tex Lecorre** — Chez nous, la plus belle famille du monde. **Stéphane Venne** — C'est idiot, mais j'aime Bach. **Claude Léveillé** — Je suis un écorché. **Monique Miville-Deschênes** — Un métier et beaucoup d'amour. **Marc Gélinas** — Ma muse, c'était ma grand-mère. **Jean-Paul Filion** — Je suis toujours en état de vigie. **Raymond Lévesque** — Je chantais du Schubert. **Sylvain Lelièvre** — Brel, c'est une cathédrale. **Pierre Calvé** — Brassens, presque un Bon Dieu. **Christine Charbonneau** — Pour moi, je suis intransigeante. **Jacques Blanchet** — J'aime défier le sort. **Pierre Létourneau** — Une enfance dans une ambiance inodore. **Germaine Dugas** — Un ami: qu'il soit LUI. **Jean-Pierre Ferland** — J'aime les humains adultes. **Claude Gauthier** — J'ai grandi dans un milieu musical. **Georges Dor** — Ma femme? Mon appui. **Guy Godin** — Une envie d'embrasser un arbre, d'être un ruisseau. **Robert Charlebois** — Je suis très malheureux. **Raymond Lévesque** — Je chantais du Schubert. **Sylvain Lelièvre** — Brel, c'est une cathédrale. **Pierre Calvé** — Brassens, presque un Bon Dieu. **Christine Charbonneau** — Pour moi, je suis intransigeante. **Jacques Blanchet** — J'aime défier le sort. **Pierre Létourneau** — Une enfance dans une ambiance inodore. **Germaine Dugas** — Un ami: qu'il soit LUI. **Jean-Pierre Ferland** — J'aime les humains adultes. **Claude Gauthier** — J'ai grandi dans un milieu musical. **Georges Dor** — Ma femme? Mon appui. **Guy Godin** — Une envie d'embrasser un arbre, d'être un ruisseau. **Robert Charlebois** — Je suis très malheureux.